

QUATORZIÈME ANNÉE

TOME XIV, n° 8

Prix: 8 fr. 50

BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

— 1914 —

RAPPORT SOMMAIRE

SUR

UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE AU TCHÔ-KIANG.

Par HENRI MASPERO,

Membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1914

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, éditeur; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XII, correspondant aux années 1901 à 1912), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des douze premières années, mises en vente au prix de 300 francs.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

Articles parus en 1914.

- | | |
|--|----------|
| 1. E. HÜBER. — Etudes bouddhiques..... | 1 fr. 50 |
| 2. H. PARMENTIER. — Le temple de Vat Phu..... | 3 fr. 50 |
| 3. G. CÆDÈS. — Une recension pâlie des Annales d'Ayuthya | 2 fr. 50 |
| 4. H. MASPERO. — Sur quelques textes anciens de chinois parlé | 2 fr. 50 |
| 5. Notes et mélanges..... | 3 fr. 50 |
| J. PRZYLUCKI. — L'or dans le folklore annamite. | |
| A. BONIFACY. — Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin. | |
| R. DELOUSTAL. — Des déterminatifs en annamite. | |
| PHAM QUỲNH. — Deux oraisons funèbres en annamite. | |
| 6. H. PARMENTIER. — L'architecture interprétée dans les bas-reliefs du Cambodge..... | 3 fr. 50 |
| 7. R. ORBAND. — Les tombeaux des Nguyễn..... | 3 fr. 50 |

A paraître.

- | | |
|--|----------|
| 9. Bibliographie. Chronique. Documents administratifs..... | 5 fr. 00 |
|--|----------|
-



R'APPORT SOMMAIRE

SUR

UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE AU TCHŌ-KIANG.

Par HENRI MASPERO.

Membre de l'École française d'Extrême-Orient.

Le plan de la mission d'études de six mois en Chine, dont je fus chargé en avril 1914, comportait un séjour assez long dans le Nord du Tchō-kiang et le Sud du Kiang-sou pour y faire des recherches archéologiques, et en particulier examiner les monuments figurés de l'époque des Song et des Yuan, nombreux dans cette région. Déjà il y a cinq ans, un voyage trop bref à Hang-tcheou m'avait permis de me rendre compte de l'extrême intérêt des environs de cette ville ; d'autre part les descriptions chinoises m'avaient appris que, pour n'être pas aussi riches en monuments, les régions voisines n'en méritaient pas moins l'attention des archéologues. Un peu plus de la moitié de ce plan put seule être exécutée ; et, après avoir visité le Nord-Est du Tchō-kiang, je me préparais à me rendre à Nankin par Hou-tcheou, Kia-hing et Sou-tcheou, quand je dus rentrer brusquement en Indochine au début du mois d'août.

Ce voyage a duré environ trois mois ; après un assez long séjour à Hang-tcheou, je me suis rendu par le canal et le chemin de fer de cette ville à Ning-po, par Chao-hing et Yu-yao ; puis après avoir gagné Hai-men par mer, j'ai traversé le T'ien-t'ai chan, visitant T'ai-tcheou fou, T'ien-t'ai hien, Sin-tch'ang hien, Tch'eng hien. De cette dernière sous-préfecture, étant retourné à Ning-po, je comptais regagner Chao-hing puis Hang-tcheou par le même chemin qu'à l'aller, et m'y arrêter pour achever divers travaux commencés ; les événements m'ont empêché d'exécuter cette dernière partie de mon programme.

Bien qu'en cours de route, le plan primitif se soit élargi, et que ses limites un peu étroites aient été souvent dépassées, je n'ai jamais eu l'intention de faire un relevé complet, une sorte d'inventaire archéologique et épigraphique de la région que je traversais. Mon but était seulement d'aller voir un certain nombre de monuments déterminés à l'avance d'après les indications des descriptions locales chinoises, prenant des photographies ou des estampages suivant les cas. Le Tchō-kiang, malgré la dévastation effroyable qu'il a subie à l'époque des T'ai-p'ing, est encore riche en monuments anciens ; une chance heureuse m'a permis de retrouver le plus grand nombre de ceux que je cherchais. De façon générale je n'ai laissé de côté que les

monuments trop éloignés, dont la visite aurait exigé trop de temps. D'autre part, entre monuments et inscriptions une différence de traitement s'imposait. J'ai photographié moi-même ou fait photographier aussi complètement que possible les stūpas, les statues, les bas-reliefs; mais les inscriptions étaient beaucoup trop nombreuses pour qu'il fût possible de les estamper toutes : un choix était nécessaire. J'ai d'abord, à l'exemple de Yuan Yuan, écarté toutes celles qui étaient postérieures à l'époque des Mongols, à moins qu'elles n'eussent un intérêt particulier; de plus, même parmi celles qui sont antérieures à cette date, je n'ai pris de façon régulière que celles qui se rattachaient directement à quelqu'un des monuments étudiés et photographiés, ainsi que les éditions gravées de textes classiques ou de sūtras bouddhiques. Toutefois un assez grand nombre d'inscriptions ont été recueillies, qui m'ont paru avoir une valeur spéciale, soit par leur tençur, soit par leur date, soit par leur calligraphie. Un pareil choix paraîtra évidemment arbitraire; mais il ne faut pas oublier que le relevé complet jusqu'aux Ming a été fait, et bien fait, par un des meilleurs érudits que la Chine ait produits, Yuan Yuan 阮元 : les dix-huit chapitres de son *Leang-tchō kin che tche* 兩浙金石志 permettent de se rendre aisément compte de la richesse épigraphique du Tchō-kiang.

Dans ce rapport nécessairement sommaire, il ne m'a pas paru utile de donner à chaque instant toutes les références. En général tout ce qui a trait à l'histoire des villes, temples, etc., est tiré soit du *Tchō-kiang t'ong tche*, soit des monographies locales, anciennes ou modernes, des préfectures, sous-préfectures, temples, lacs, montagnes, etc. Pour tous les renseignements tirés d'autres sources, j'ai toujours indiqué les références exactes, ainsi que pour tous les points sujets à discussion.

I

HANG-TCHEOU.

Hang-tcheou est trop connu pour qu'il me faille en parler longuement : il n'est guère d'Européens résidant à Chang-hai qui ne soient allés, surtout depuis l'ouverture du chemin de fer, passer quelques jours en villégiature au Si-hou, et voir les rochers sculptés du Ling-yin sseu. Le récit de la visite que M. Vissière y fit en 1881 ne fut malheureusement publié que vingt ans plus tard, en 1901 (1); mais dès 1889 le Rev. Moule en donna une description qui, bien qu'un peu succincte, reste assez intéressante (2), et

(1) VISSIÈRE, *Une visite à l'ancienne capitale du Manzi (Chine Méridionale)* ap. *Bull. Soc. Géogr. Commerc. Paris*, XXIII (1901) p. 92-118.

(2) MOULE, *Notes on Hang-chow past and present*. Voir aussi du même auteur, *Notes on Col. Yule's édition of Marco Polo's « Quinsay »* ap. *Journ. North-China Br. Roy. As. Soc.*, N. S. IX (1875), 1-24; *New China and old*, 35 et suiv., et planches p. 164, 176, 182.

plus récemment, le Rev. Cloud a publié une sorte de guide avec de bonnes photographies (1). Quant aux Chinois, ils y viennent en très grand nombre, surtout au printemps, et s'ils ne lisent guère le *Si-hou tche* 西湖志, description méthodique et détaillée du lac, ni le *Si-hou yeou lan tche* 西湖遊覽志, véritable guide du touriste publié en 1584 par Tien Jou-tch'eng 田汝成, tous deux trop considérables, du moins ont-ils presque tous entre les mains un petit résumé de ces ouvrages, édité à Chang-hai par la Commercial Press en 1914, le *Si-hou yeou lan tche nan* 西湖遊覽指南, qui leur donne tous les renseignements pratiques et historiques pour la visite des lieux célèbres, avec des gravures, d'ailleurs assez médiocres. Il y a même, pour ceux que la lecture de ce petit volume effraierait, des espèces de guides plus simples encore : ce sont des dessins-cartes à la chinoise, figurant le Si-hou, les montagnes et les monuments qui l'entourent, avec de courtes explications sur les principaux lieux. Hang-tcheou et le Si-hou sont véritablement organisés pour le tourisme chinois, et même européen. D'autre part, pour l'étude archéologique et historique, il existe une collection remarquable, le *Wou-lin chang kou ts'ong pien* 武林掌故叢編, où un lettré de Hang-tcheou, Ting Ping 丁丙, a réédité presque tous les livres anciens traitant de la ville et de ses environs, topographies de la préfecture sous les Song et sous les Ming, monographies de temples et de lieux célèbres, dissertations sur les antiquités locales, etc...

1. — LE SI-HOU.

Le lac de l'Ouest, Si-hou 西湖, est un petit lac d'environ cinq cents hectares de superficie, situé à l'Ouest de la ville de Hang-tcheou, dont il baigne le mur d'enceinte. La tradition veut que ce soit un ancien golfe où l'on pénétrait par un large bras de mer situé sur l'emplacement actuel de la ville ; l'empereur Ts'in Che-houang, en visitant le Tchö-kiang, y serait entré et aurait amarré son bateau à un rocher de la rive septentrionale, celui qui depuis a été sculpté en un grand Buddha. La réalité est autre : quand l'empereur, venant du mont Kouei-ki, près de la ville actuelle de Chao-hing, arriva au bord du Tchö-kiang en face de Ts'ien-t'ang, il ne put traverser le fleuve ; il le remonta alors jusqu'à Yu-hang 餘杭, où il le franchit, et se rendit à Wou-lin 吳臨 (aujourd'hui Lin-ngan hien 臨安縣), laissant Hang-tcheou et le Si-hou à sa droite sans les visiter (2). Il n'y avait là, semble-t-il, à cette époque qu'un ancien petit fort construit vers le Ve siècle avant notre ère au temps des luttes de Wou contre Yue, afin de commander l'entrée de la rivière, position extrêmement importante alors que celle-ci formait la limite

(1) CLOUD, *Hang-chow, the City of Heaven*, Shanghai, 1906.

(2) *Chouei king tchou* (éd. Wang Sien-k'ien, Changhai, 1896) k. 40, 9b.

des deux états (1). Toute cette région devait être marécageuse et insalubre, rendue inculte par l'eau saumâtre qui remonte dans le fleuve à chaque marée, ravagée périodiquement par des inondations brusques et par les marées d'équinoxe, terribles au fond du golfe (2). C'est probablement au temps des Han, vers le 1^{er} siècle de notre ère, qu'on éleva la digue maritime qui devait protéger le pays (3); encore laissait-elle certainement le Si-hou en dehors, puisqu'elle passait à un li à l'Est de la sous-préfecture de Ts'ien-t'ang, et que celle-ci, qui avait été créée par Ts'in Che-houang et conservée par les Han, était située au Nord du lac, au mont Ling-yin 靈隱山, c'est-à-dire au pied du Pei-kao fong 北高峯 (4). De même que Yu-hang 餘杭, ce ne devait guère être alors qu'un poste stratégique construit en un pays à demi barbare (bien que soumis depuis quelques siècles déjà à l'influence chinoise) et à l'entrée des forêts tout à fait sauvages de l'intérieur; la source du Tchō-kiang était en plein domaine des Barbares méridionaux pour les Chinois du 1^{er} siècle de notre ère qui n'avaient pas encore pénétré dans la région montagneuse du Ngan-houei oriental (5). La sous-préfecture était si peu importante qu'elle fut une des quatre

(1) La question de la frontière entre les royaumes de Wou et de Yue est très discutée. Il serait possible que la rive gauche du Tchō-kiang eût appartenu à Yue, et que la limite eût passé un peu au Nord. Cf. *Si-hou yeou lan tche* 西湖游覽志, k. 1, 3 a; *Kouo yu tcheng yi* 國語正義, k. 20, 5a; *Hien-chouen Lin-ngan tche* 咸淳臨安志, k. 16, 10b.

(2) Sur la barre de l'embouchure du Tchō-kiang, voir en particulier MOORE, *The Bore of the Tsién-tang kiang (Hang-chau Bay)*, ap. *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society*, N. S. XXIII (1888), 186-247. Cf. CLOUD, *Hangchow*, p. 25. — Dès le VI^e siècle, le *Chouei king tchou*, k. 40, 9a, déclare que la marée du 8^e jour du 2^e mois dépassait 20 pieds: le mascaret du Tchō-kiang n'est donc pas, comme on l'a répété souvent, un phénomène d'origine récente dû à des modifications dans la direction des lignes de rivage (voir par exemple MOULE, *Formation of the Hang-chow Bay*, ap. *Journ. N.-Ch. Br. R. As. Soc.*, N. S., XXII (1888) 38-39, qui en fait remonter l'apparition seulement à la seconde moitié du IX^e siècle de notre ère). Plus récemment, un auteur du XI^e siècle le décrit comme se formant, ainsi qu'aujourd'hui, au point où le golfe se rétrécit brusquement, près des collines qui marquent sur la côte Nord la séparation des préfectures de Hang-tcheou et de Kia-hing. Cf. *Pao-k'ing Sseu-ming tche* 寶慶四明志, k. 4, 12a.

(3) *Heou-han chou*, k. 101, 5a (commentaire); *Chouei king tchou*, k. 40, 8a. Tous deux citent le même ouvrage, le *Ts'ien-t'ang ki* 錢唐記 de Lieou Pao 劉寶, surnommé Tao-tchen 道真, sur qui voir *Che chouo sin yu* 世說新語, k. 1, 上, 7b. Tien Jou-tch'eng, dans son *Si-hou yeou lan tche yu*, k. 1, 1b, citant le même texte, ajoute une date: 唐元和中, « en *quan-ho* des T'ang » (806-821). Cette date est naturellement inadmissible, puisque le *Ts'ien-t'ang ki* est un ouvrage du III^e siècle, et que l'authenticité du passage en question est prouvée par les citations anciennes: il est possible que le mot *T'ang* soit une addition malencontreuse et qu'il s'agisse de la période *quan-ho* des Han (184-86). Sur l'histoire et la légende de la digue maritime de Hang-tcheou, voir CLOUD, *Hangchow*, p. 28 sqq.

(4) *Chouei king tchou* 水經注, k. 40, 8a; *Tchō-kiang t'ang tche*, k. 39, 11b. Cf. EDKINS, *On the ancient mouths of the Yangtsi kiang*, ap. *J. N.-Ch. Br. R. As. Soc.*, O. S. IV (1868), 80.

(5) *Ts'ien-han chou*, k. 28 上, 16a.

cents supprimées par l'empereur Kouang-wou des Han en 30 de notre ère. Elle fut rétablie toutefois à une date incertaine, vraisemblablement au cours du IV^e siècle (1) ; mais son emplacement fut changé : il est probable que le recuit du fleuve et la fermeture progressive du lac ne permettaient plus à l'ancienne citadelle de commander efficacement le passage, et elle fut transportée sur les collines qui occupent l'angle Sud-Ouest de l'enceinte actuelle, le Wou-chan 吳山 (2). L'assimilation progressive des anciens habitants, et les progrès de l'exploitation agricole de la région peuvent avoir contribué à créer en ce lieu un marché local ; mais c'est le prolongement du Canal Impérial au sud du Yang-tseu kiang, dans les dernières années du VI^e siècle, qui fut la cause principale du développement de la cité. A cette époque, des fortifications importantes venaient d'être élevées par Yang So 楊素, duc de Yue, en 591 : une enceinte de 36 li de tour suivait probablement la partie Ouest de la muraille actuelle, depuis la porte Ts'ien-t'ang au Nord jusqu'à la porte Ts'ing-po 清波 au Sud, de là poussait jusqu'au Fong-houang chan sur lequel elle s'appuyait au Sud-Ouest, comprenant le Wan-song ling et le Wou-chan avec l'ancienne citadelle, et à l'Est traversant la cité actuelle en son milieu, le long du canal, par le Tchen-hai leou, ancienne porte isolée au centre de la ville dès le temps des Song, et qui est peut-être le dernier vestige de cet ancien rempart (3). A l'abri de ces fortifications, pendant la longue paix qui marque le début des T'ang, une agglomération dut se former peu à peu le long du canal, dans l'ancienne plaine marécageuse alors depuis longtemps émergée et cultivée, à l'écart du fleuve qui était un fléau, et où le mascaret interdisait la création d'un port de mer (4) ; aujourd'hui encore, après tant de siècles et de révolutions, et bien que la branche importante du canal se soit déplacée vers l'Est, c'est encore dans les rues qui en bordent les deux anciens bras que réside l'activité commerciale de la cité.

(1) Le nom n'est pas cité au *Heou-han chou*, k. 32. 5b. mais reparait au *Tsin chou*, k. 15, 6b.

(2) *Tchö-kiang l'ong tche*, k. 39, 13b.

(3) Le tracé de l'enceinte de Yang So est inconnu ; mais il ne paraît pas que l'enceinte ait été remaniée entre Yang So et Ts'ien Lieou qui l'agrandit au début du X^e siècle ; et on connaît les points extrêmes au Nord et au Sud de la face Ouest de la ville des T'ang : le siège du *tcheou* était alors au pied du Fong-houang chan (son emplacement devint au XIII^e siècle celui du palais des Song), et d'autre part le siège de la sous-préfecture était, à la même époque, près de la porte Ts'ien-t'ang actuelle.

(4) Le port maritime de Hang-tcheou paraît bien avoir toujours été, jusqu'à une période assez récente, Kan-p'ou 澉浦. Ce nom est ancien, car on le trouve déjà dans le *Chouei king tcheou*, k. 29, 10b, seulement comme nom de rivière, il est vrai. Au milieu du X^e siècle, c'est à Kan-p'ou qu'était établi le bureau du commissariat des bateaux de commerce de Hang-tcheou 杭市船務 (*Pao-k'ing Sseu-ming tche*, k. 6, 1a). Un port de guerre y fut créé en 1205 (*Song che*, k. 38, 4a).

Pour la ville ainsi étendue sur toute la rive orientale du Si-hou, celui-ci et son affluent, le Ts'ien chouei 錢水, qui existe encore et sort de l'angle Nord-Est, non loin du Tchao-k'ing liu-sseu, étaient un grave danger au temps des hautes eaux. Dès cette époque, le lac, comme aujourd'hui, paraît avoir été séparé en deux parties, le lac supérieur et le lac inférieur, par une sorte de banc de sable qui joignait l'île de Kou-chan à la terre; une digue, le Po-cha ti 白沙堤, avait été élevée (on ne sait exactement à quelle date, mais sous les T'ang) pour le soutenir. Li Pi 李泌 qui fut gouverneur de Hang-tcheou en 799, eut l'idée d'en régulariser le régime des eaux par un système de deux ponts à écluses, l'un, le Touan-k'iao 斷橋, coupant le Po-cha ti et permettant d'ouvrir ou de fermer la communication entre les deux parties du lac, l'autre, le Che-han k'iao 石函橋, commandant l'ouverture du Ts'ien chouei 錢水 (1) et réglant l'évacuation des eaux: tous deux subsistent encore actuellement. Peu après, en 824, Po Kiu-yi 白居易, étant gouverneur du département de Hang, complétait son œuvre en renforçant le fond du lac inférieur depuis la porte Ts'ien-t'ang par une digue qui porte son nom, le Po-kong ti 白公堤, et dont il ne reste plus aujourd'hui que des traces (2). Mais si le danger venant de ce côté était définitivement écarté, il restait encore le terrible mascaret des équinoxes contre lequel la ville était sans protection. « Les forces humaines n'arrivant pas à protéger efficacement la cité », Po Kiu-yi essaya de le faire en composant une prière adressée au dieu du fleuve (3). C'est seulement un siècle plus tard, en 910, que le gouverneur Ts'ien Lieou 錢鏐, qui allait bientôt recevoir le titre de roi de Wou-yue 吳越, commença la construction de la digue maritime qui existe encore aujourd'hui. Les eaux venant frapper contre la rive nuit et jour empêchaient le travail; traitant alors le dieu en ennemi, il garnit la rive de plusieurs centaines d'archers qui tirèrent sur les crêtes des vagues; en même temps il adressait des prières au temple funéraire de Wou Tseu-siu 伍子胥 (4), et composait une pièce de vers propitiatoire. « Pour avertir le roi des Dragons et le gouvernement des Eaux, que sur le fleuve Ts'ien j'ai fait construire le mur Ts'ien », qu'il faisait placer sur le mont Hai-men 海門山; aussitôt les eaux s'écartèrent de la digue et allèrent frapper la rive opposée. On planta alors une palissade en bambous derrière laquelle on empila de grosses pierres, et on fixa de grands madriers; la digue fut ainsi

(1) *Si-hou tche*, k. 8, 12 a. La date est tirée du *Kieou T'ang chou*, k. 130, 3 a.

(2) Il éleva à cette occasion, près du Che-han k'iao, une inscription aujourd'hui disparue, le *Ts'ien-t'ang hou che ki* 錢塘湖石記, qui est datée du 14 avril 824. (*Si-hou tche*, k. 28, 1 a. citant le *Tch'eng-houa Hang-tcheou fou tche*; ce texte est conservé dans le recueil des œuvres en prose de Po Kiu-yi.

(3) *Hien-chouen Lin-ngan tche*, k. 31, 7a; cf. *ibid.*, k. 31, 9a, où est donné le texte de la prière de Po Kiu-yi.

(4) Une ancienne tradition fait de Wou Tseu-siu, l'ancien ministre du royaume de Wou tué par ordre du roi Fou-teh'ai en 484 av. J.-C. le dieu de la barre du Tcho-kiang.

achevée. Tout le terrain des faubourgs situés de ce côté est pris sur l'ancien lit du fleuve (1).

Ces travaux fixaient définitivement l'état de la région ; il n'y eut plus ensuite que des ouvrages d'aménagement. Sou Tong-po, pendant qu'il était gouverneur de Hang-tcheou (1089-1091), renforça par la digue qui porte son nom, le Sou-kong ti 蘇公堤, le banc de sable qui séparait le lac principal de sa partie occidentale et défendait la rive Ouest contre les tempêtes causées par les coups de vent de mer : elle commence près du Tsing-ts'eu sseu et finit en face du Yo-wang miao ; elle est coupée de six ponts, d'où lui vient son autre nom de Lieou-k'iao ti 六橋堤. Un peu plus tard, en 1242, Tchao Yu-tch'eu 趙與箴 qui fut gouverneur de 1241 à 1252, protégeait la rive septentrionale par une digue qui a conservé son nom, le Tchao-kong ti 趙公堤. Peu à peu le lac s'entourait d'une ceinture de digues ; le travail continua presque jusqu'à nos jours : en 1499 on en construisit une sur la rive orientale, le long de la muraille de la ville, entre les portes Yong-kin 湧金 et Ts'ien-l'ang 錢塘. Peu après, la rive occidentale, derrière le Sou-kong ti, fut protégée par une autre, le Yang-kong ti 楊公堤, construite en 1508 par le préfet Yang Mong-ying 楊孟瑛 ; en 1725, on la reliait au Tchao-kong ti, à l'Ouest de la digue de Sou Tong-po, sur la rive Nord, par le Kin-cha ti 金沙堤.

Bien qu'on ne puisse enregistrer ainsi que peu de modifications depuis les Song, il ne faut pas croire que le paysage du Si-hou actuel soit celui de cette époque. Les hauteurs dénudées qui l'entourent étaient alors couvertes d'arbres : le Wan-song ling 萬松嶺 a conservé le nom de la belle forêt de pins qu'au Sud de la ville le parc du palais impérial avait enclose. Sur la colline de Ling-yin s'étendaient aussi des bois, où vivaient les singes du temple aujourd'hui chassés par le déboisement (2).

Au milieu du lac se trouvent de petits îlots, dont quelques-uns sont très célèbres parmi les touristes. C'est d'abord, vers l'extrémité Nord-Ouest, Kou-chan, le plus grand, réuni à la terre ferme par un pont, et à la ville par une digue, le Po-kong ti 白公堤. La colline centrale est occupée par un ancien palais de K'ien-long ; cet empereur fit en effet deux séjours à Hang-tcheou ; actuellement il ne reste que les jardins, ouverts en public par le gouvernement républicain ; les bâtiments d'habitation ont été abattus il y a quelques années, pour faire place à une maison européenne fort laide, destinée à servir de palais au prince Henri de Prusse.

(1) Song che, k. 97, 2 a ; Hien-chouen Lin-ngan tche 咸淳臨安志 k. 31, 7 a
Wou-yue pei che 吳越備史, k. 1, 49 a.

(2) Au sujet des singes de Ling-yin au moyen-âge, voir en particulier CORDIER, *Odoric de Pordenone*, p. 304 ; VISSIÈRE, *Une visite à l'ancienne capitale du Mançi* (Bull. Soc. Geogr. Comm. Paris, 1901), p. 112.

Le Cheng-yin sseu 聖因寺 qui était enclos dans l'enceinte du palais, n'a pas été détruit, mais il a été désaffecté l'an dernier : il sert maintenant de temple funéraire des officiers et soldats de l'armée révolutionnaire du Tchö-kiang tombés devant Nankin, sous le nom de Tchö kiun Kiang-ning tch'en wang tsiang che ts'ou 浙軍江寧陣亡將士祠, et est assez bien entretenu. Dans un bâtiment à gauche se trouve un stüpa en pierre du XVIII^e siècle, sur les seize faces duquel on a reproduit au trait une suite des Seize Arhats, peinte par le célèbre bonze Kouan-hieou 貫休⁽¹⁾ dans les dernières années du IX^e siècle, pendant son séjour à Hang-tcheou (entre 894-897). Les peintures originales, d'abord conservées au Tch'ang-ming sseu 長明寺, à l'Est de la ville, puis transportées ici au XVII^e siècle, ont été perdues depuis⁽²⁾. De plus, à droite du stüpa, une stèle de la même époque porte sur la face un portrait d'arhat, et sur le revers, une figure de Kouan-yin.

Les dépendances du palais comprenaient aussi le Wen-lan ko 文蘭閣, une des six bibliothèques créées par K'ien-long en 1773 pour y déposer une des collections manuscrites des ouvrages formant le Sseu k'ou ts'iuan chou 四庫全書. Les anciens bâtiments délabrés, que j'avais aperçus il y a cinq ans sans pouvoir y pénétrer, ont été remplacés par une construction neuve à l'européenne qui vient à peine d'être achevée. La bibliothèque a deux étages ; au rez-de-chaussée sont déposés les manuscrits du Sseu k'ou ts'iuan chou ; à l'étage supérieur sont rangés les livres nouveaux ou acquis récemment. Tout cela semble bien entretenu, surtout au premier étage ; mais les armoires du Sseu k'ou ts'iuan chou, armoires lourdes et massives, toujours fermées et sans ventilation possible, faites sous Hien-fong à l'imitation de celles de K'ien-long qui avaient été détruites dans l'incendie de la bibliothèque par les T'ai-p'ing, paraissent peu favorables à la conservation des livres qu'elle contiennent. On sait d'ailleurs que la collection de Hang-tcheou, malgré son intérêt, n'a somme toute qu'une valeur assez médiocre. Elle se composait de très belles copies, toutes écrites d'après un modèle uniforme, et authentifiées par des cachets impériaux ; mais l'incendie et le pillage de 1860 leur ont été funestes : plus des deux tiers des volumes ont disparu, détruits, perdus ou volés ; et ils furent remplacés après le départ des T'ai-p'ing, par une autre série de copies exécutée sous la direction d'un érudit local, Ting Ping 丁丙⁽³⁾, le même qui, un peu

(1) Sur Kouan-hieou, voir *Song kao seng tchouan* 宋高僧傳, k. 30, 109 a ; *T'ai-p'ing kouang ki* 太平廣記 k. 214, 1 a, citant le *Ye jen hien houa* 野人閒話 de King Houan 景煥, dont la préface est datée du 19 avril 963. — Une très belle suite des Seize Arhats peinte par Kouan-hieou fait partie de la collection du baron Takahashi ; on lui attribue aussi une suite des Dix-huit Arhats, conservée au Kodai-ji 高臺寺 de Kyôto, mais l'authenticité de cette dernière est loin d'être sûre (*Tôyô bijutsu daikwan* 東洋美術大觀, VIII, 11-14).

(2) *Si-hou tche*, k. 30, 14 b.

(3) Sur les travaux de Ting Ping et de son frère au Wen-lan ko, voir le *Wen-lan ko tche fou tou* 文蘭閣志附錄.

plus tard, rassembla et publia les documents anciens de l'histoire de Hang-tcheou en une grande collection, le *Wou-lin chang kou ts'ong pien*. Mais ce sont en général les livres de sa propre bibliothèque qu'il fit ainsi copier pour le Wen-lan ko ; en sorte que dans ce nouveau fonds, il n'est pas du tout certain que les éditions reproduites soient celles des exemplaires primitifs, et d'autre part, les ouvrages qu'il ne possédait pas ou n'a pu se procurer n'ont pas été recopiés. Or la bibliothèque de Ping Ting n'a pas été dispersée ni perdue après sa mort ; elle a été achetée par Touan-fang, alors vice-roi des deux Kiang, et déposée à la bibliothèque publique de Nankin ; ce qui amoindrit encore l'intérêt du Wen-lan ko.

Les autres îlots du lac n'ont aucun intérêt archéologique. Au Sud du principal d'entre eux, à une centaine de mètres de la rive, s'élèvent sous l'eau trois petits stūpas de pierre « en forme de bouteille », les San tan 三潭 ; le nom seul est antique et remonte aux Song, mais les stūpas ne datent que du début du XVII^e siècle (période *wan-li*) ; l'emplacement même est différent de l'ancien.

2. — LA VILLE.

Je ne puis parler du Fou-hio 府學, fort intéressant, qu'il m'avait été impossible de visiter à mon premier passage, et dont j'avais remis l'étude à mon retour.

Tous les temples importants de la ville, Tch'eng-houang miao 城隍廟, Tong-yo miao 東岳廟, etc., ainsi que quelques monastères célèbres bouddhistes et taoïstes, sont situés sur le Wou-chan 吳山, dans la partie méridionale ; tous ont été pillés, brûlés et détruits par les T'ai-p'ing. Certains ont été rebâti, d'autres sont encore en ruines, mais presque toutes les antiquités ont disparu. Le Tsi-chan-hai-houei sseu 積善海會寺, fondé par le roi de Wou-yue 吳越 au X^e siècle sous le nom de Che-fo-tche-kouo yuan 石佛智果院 (d'où la partie de la colline qui le porte reçoit aussi le nom de Che-fo chan 石佛山), dans une situation admirable, à mi-pente de la colline, avec la ville tout entière jusqu'au fleuve à ses pieds, est un de ceux qui ont été reconstruits, mais seulement pour être abandonné : il a servi de caserne et de poste de police pendant la révolution, et aujourd'hui il est tout à fait inhabité. Tous les monuments et inscriptions anciens ont disparu, et je ne l'aurais pas mentionné s'il ne renfermait un document moderne assez intéressant, le plan général des canaux de la ville 浙江省城水利全圖, gravé sur pierre en 1804. En continuant la route qui passe le long de ce temple, on arrive par un bel escalier assez ruiné au Tch'eng-houang miao, au Tong-yo miao et autres temples, sans intérêt aujourd'hui, qui occupent le sommet du Wou-chan. On sait qu'au Tchö-kiang, ce n'est pas, comme au Kouang-tong, le Tch'eng-houang miao qui contient la représentation des enfers (ou tout au moins les statues des dix rois infernaux), mais le Tong-yo miao, ce qui est plus naturel, puisque le Tong-yo, Pic de l'Est, préside aux enfers.

Juste au pied du Wou-chan se trouve ce qui subsiste du Hiuan-miao kouan 玄妙觀, un ancien monastère taoïste très important fondé en 743 sous le nom de Ts'eu-ki kong 紫極宮. Les T'ai-p'ing l'ont brûlé et n'y ont pas laissé pierre sur pierre; les quatre tao-che qui y résident se sont bâti une petite cahute en bois au-dessus d'une grotte qui était jadis un des lieux célèbres du temple, le Tsing-hia tong 青霞洞 (on peut encore lire, bien qu'avec quelque peine, ce nom écrit en gros caractères par le tao-che Siu K'i-t'ai 徐啓泰 au début de K'ang-hi), et cultivent les terrains où se dressaient auparavant les divers sanctuaires. J'étais allé y chercher un fragment d'un *Tao tö king*, écrit de la main de l'empereur Kao-tsong des Song (1127-1162), et gravé sur pierre, seul débris subsistant des deux *Tao tö king* tch'ouang 道德經幢 qui avaient été dressés devant le ta-tien. Ils avaient été perdus dans l'incendie du temple à la fin de la dynastie des Yuan; l'un d'eux fut retrouvé par hasard à l'Ouest du temple, au pont Wou-lin-che 武林市橋 en 1802, et placé par Yuan Yuan au pied du Wen-tch'ang ko 文昌閣; deux seulement des huit faces restaient lisibles, la première et la cinquième (1). Il a disparu de nouveau lors de la destruction du temple par les T'ai-p'ing. Le plus vieux des quatre tao-che put me montrer l'endroit où il se trouvait autrefois, et m'affirma l'avoir vu lui-même. Peut-être le hasard d'une fouille le livrera-t-il quelque jour, enfoui sous les amas de décombres que l'on retire de temps en temps pour accroître l'espace cultivé.

Au centre de la ville, les auteurs anciens mentionnent un Maitreya en fer conservé au Ts'eu-kouang sseu 慈光寺, auprès du Yeou-cheng k'iao 佑聖橋. Le temple, à demi détruit par les T'ai-p'ing, a été abandonné depuis cette époque; des maisons ont remplacé les bâtiments démolis, et ceux qui subsistent ont été occupés tels quels par des familles d'artisans. De la statue de Maitreya il ne reste qu'une seule trace, c'est le nom vulgaire du pont voisin, le T'ie-to-sseu k'iao 鐵佛寺橋.

La partie Nord de la ville contient le seul temple qui renferme encore des vestiges intéressants, le Long-hing sseu 龍興寺. Son histoire est assez compliquée. Au cours de la première moitié du VI^e siècle (2), dans la campagne, loin de l'enceinte fortifiée de l'époque, on fonda en ce lieu un temple, le Fei-sin sseu 發心寺 qui, après de nombreuses vicissitudes, ayant été détruit par les

(1) *Yuan-miao kouan tche* 元妙觀志, k. 1, 10 b; *Leang-tchö kin che tche*, k. 9, 22a-26b.

(2) La description de Hang-tcheou de la période *ta-tchong-siang-fou* (1008-1016) aujourd'hui perdue (*Siang-fou kou tche* 祥符古志 ap. *Long-hing Siang-fou Kiai-t'an sseu tche* 龍興祥符戒壇寺志, k. 1, 3b) attribuait cette fondation à Seng-yeou 僧佑, qui mourut en 518; tandis que le *Hien-chouen Lin-ngan tche* 咸淳臨安志, k. 76, 3 a, la place en 536, un habitant du lieu ayant à cette époque donné sa maison pour en faire une chapelle.

Kien *kien-yen* (1127-1130) lors de leur prise de Hang-tcheou, devint, quand les Song revenus essayèrent de remettre l'ordre dans cette ville en ruines, le siège de la préfecture de Lin-ngan, puis quelques années plus tard, en 1132, un arsenal. Mais un petit coin au Sud de l'ancien terrain fut réservé aux bonzes, qui y firent deux temples, le Long-hing sseu et le Siang-fou sseu : ainsi avec le Kiai-t'an yuan 戒壇院 qui, établi en 931 dans le temple, avait été conservé, mais séparé par ces événements, l'ancien monastère, très diminué, se trouve depuis ce temps partagé en trois ; ils ont tous duré jusqu'à nos jours, mais le Long-hing sseu est le seul qui vaille la peine d'être visité. Actuellement, il n'occupe pas tous ses anciens bâtiments : la partie postérieure forme des maisons particulières. Au milieu de la cour qui sépare le temple en deux parties, s'élève un Fo-ting tsouen cheng t'o-lo-ni king teh'ouang 佛頂尊勝陀羅尼經幢⁽²⁾. Je n'ai pu en mesurer la hauteur ; d'après le *Jen-ho hien tche*, la partie inscrite aurait 5 pieds 5 pouces de haut, et chacune des huit faces serait large de 8 pouces 2 dixièmes. Il fut fondé en 837 ; suivant l'habitude, on en avait élevé deux, mais le second était déjà détruit à la fin des Ming. Le relèvement du sol a enfoui la base de 1m50 en terre, et pour la déblayer, on a creusé tout autour une sorte de puits très étroit ; de plus, on a construit un petit pavillon au-dessus du monument afin de le protéger. La base est à deux étages octogonaux, surmontés d'une fleur de lotus qui est soutenue aux huit angles par des statuette de 0m40 de hauteur, en bas des dieux, en haut des animaux ; le tout est en assez mauvais état ; parmi les huit statuette de l'étage inférieur, les plus fortement rongées par l'humidité, doivent sûrement se trouver les quatre T'ien-wang ; au-dessus, parmi les animaux, on peut reconnaître un lion assis, et un singe, également assis, les deux bras levés. Le sūtra lui-même, dont le texte est assez bien conservé, est gravé sur une colonne à huit faces. La partie supérieure est formée d'un double toit, séparé par un dé en pierre où sont représentés quatre Buddhas, chacun entre ses deux bodhisattvas et, entre eux, les quatre T'ien-wang. Il est regrettable que les

1. Pour l'histoire détaillée du temple, voir *Long-hing Siang-fou Kiai-t'an sseu tche 龍興祥符戒壇寺志*, k. 1.

2. Ce genre de monuments est extrêmement commun dans le Teho-kiang. Le teh'ouang se compose régulièrement d'un socle à plusieurs étages où sont sculptées des statuette de Buddhas, portant une sorte de colonne à six ou huit faces sur laquelle est inscrit le sūtra, et qui est surmontée d'une série de toits séparés par de petits des de quatre ou six faces portant également des statuette de Buddhas. Ils vont régulièrement par couples, mais souvent un des deux est perdu. — Le *Fo ting tsouen cheng t'o-lo-ni king 佛頂尊勝陀羅尼經* est une dharani dont le texte sanscrit et la transcription chinoise par Amoghavajra ont été retrouvés au Japon (F. Max Müller et Bunyiu NASSHO, *The ancient Palm-leaves*, ap. *Anecdota Oxoniensia, Arya series*, I, III, 35 sqq.). Divers ouvrages de même titre qui sont entrés dans le Tripitaka chinois présentent un texte différent.

sculptures soient ainsi détériorées, celles du bas par l'humidité et le séjour dans la terre, celles du haut par le coloriage et la dorure qui les empâtent, car le travail paraît avoir été très fini, et le petit singe et le petit lion de la base sont certainement excellents.

De chaque côté du stûpa, chacune sur une colonnette, on a placé deux petites pierres cubiques sur les faces desquelles sont sculptés de petits Buddhas assis. Celle de droite ne porte qu'une statuette d'environ 0 m 10 de haut, de travail très médiocre, la pierre de gauche au contraire n'a qu'une face inscrite; les trois autres portent chacune une petite figure d'environ 20 centimètres de haut. Enfin dans les murs de droite et gauche sont encastrées des pierres portant des sûtras gravés au XVII^e siècle.

L'« étang pour mettre en liberté des êtres vivants » 放生池, pièce d'eau rectangulaire d'environ 20 m sur 50 m de côté, bordée de terrasses subsiste encore, derrière le Kiai-t'an sseu. Mais son caractère religieux est perdu, et les gens du voisinage y font la pêche.

En dehors de la ville, le petit village de Hia-p'ou-sa 下菩薩, situé à deux kilomètres environ au-delà de la porte Ken-chan 艮山, conserve un ancien bas-relief daté de 1237; il est déposé derrière l'autel d'un ancien petit temple dédié à Tchou-ko Leang, Tchou-ko miao 諸葛廟, aujourd'hui à moitié détruit, et transformé en poste de police. Les sculptures qui représentent Amitâbha assis entre deux autres Buddhas, chacun sur un fleur de lotus, ont été restaurées avec de la terre crue revêtue de laque rouge, qui empêche de juger de leur valeur⁽¹⁾.

3. — CÔTÉ NORD DU SI-HOU.

Le Tchao-k'ing liu-sseu 昭慶律寺, grand temple à la sortie même de la ville, tout près du lac, est aujourd'hui transformé, du moins dans sa moitié Est, en poste de police. Les bâtiments tout récemment reconstruits ne présentent aucun intérêt; dans la partie occupée par les soldats serait une statue de Kouan-yin aux mille mains ancienne; n'ayant pu pénétrer de ce côté, je ne sais si c'est celle qui est décrite par les auteurs chinois comme provenant de l'ancien P'ou-ti sseu 菩提寺 voisin, et achevée pendant la période k'ien-tao (1165-1173) des Song⁽²⁾.

Environ deux kilomètres à l'Ouest, au pied du Pao-che chan 寶石山 et de l'hôpital américain, sur le bord du lac, se trouve l'ensemble des constructions du Ta-fô sseu 大佛寺 et du Mi-lo yuan 彌勒院, ces deux noms désignant

(1) Ken-chan tsa che 艮山雜事, k. 2, 1 a; Leang-tchô kin che tche, k. 11, 39 b.

(2) Tchao-k'ing sseu tche, k. 3, 1 b.

deux parties différentes du même monastère bâti sur la pente de la colline, en sorte qu'on passe d'une salle à l'autre par des escaliers fort hauts. Le temple lui-même n'offre aucun intérêt. Mais au fond de la cour postérieure se dresse le grand Buddha auquel il doit son nom. C'est un rocher d'une quinzaine de mètres de haut qui a été sculpté de façon à figurer Amitâbha émergeant à mi-poitrine du sol. La tradition veut que ce soit là que Ts'in Che-houang amarra son bateau, en un temps où l'emplacement de Hang-tcheou était recouvert par les eaux, et où le Si-hou formait non pas un lac, mais un golfe (1). C'est au début du XII^e siècle, en *siuan-ho* (1119-1125), que le bonze Sseu-tsing 思淨 le sculpta: on raconte qu'étant enfant, il le vit et s'écria: « Quelque jour, je taillerai ce rocher en forme de Buddha »; en effet devenu grand, il se fit bonze et exécuta ce travail gigantesque. Lorsque les Mongols s'emparèrent de Hang-tcheou en 1276, le temple qui abritait la statue fut brûlé, et celle-ci s'écroura en partie: elle ne fut restaurée qu'un siècle et demi plus tard, pendant la période *yong-lo* (1403-1424), par Tche-lin 志琳 qui refit la face, et, autant qu'il me semble, l'épaule gauche. Les T'ai-p'ing la détruisirent encore au milieu du siècle dernier, et elle ne fut heureusement pas retouchée depuis ce temps. A l'heure actuelle, la face a entièrement disparu depuis le front jusqu'au menton, laissant voir la trace des crampons qui ont servi à la restauration du XV^e siècle; la coiffure et l'uṣṇiṣa subsistent couverts d'un manteau de lierre; l'épaule gauche très abîmée a été assez maladroitement restaurée avec de petites pierres entre lesquelles poussent des arbustes et de mauvaises herbes. Mais malgré ce délabrement, l'effet n'en reste pas moins saisissant, et la statue laisse une impression intense de grandeur et de majesté.

Les rochers à l'extérieur du Mi-lo yuan, juste en face de la porte de l'hôpital américain, sont couverts de sculptures modernes des Ming et des Ts'ing: un grand groupe dans une niche représente Çākya-muni entre Mañjuçri et Samantabhadra, avec un souhait en faveur de la dynastie mandchoue; il y a aussi d'autres statues moins importantes, dont la plus ancienne remonte à la période *hong-wou* (1368-1398). Une empreinte colossale des pieds du Buddha (mais sans les signes) donne son nom à une source qui suinte du rocher juste en cet endroit, le Fo-tsou ts'üan 佛足泉.

Au-dessus du Ta-fo sseu, au sommet du Pao-che chan, sur la terrasse où est bâti actuellement l'hôpital américain, s'élève le Pao-chou-t'a 保叔塔 (2). C'est un stūpa en briques, sans aucun ornement, très haut, mais grêle, sans entrée, et d'ailleurs trop étroit pour qu'on y pût loger un escalier. Il fut fondé par Wou Yen-chouang 吳延爽, ministre du roi de Wou-yue: restauré plusieurs

(1) Sur cette légende, voir ci-dessus, p. 3.

(2) C'est l'orthographe du Si-hou tche. k. 3, 6 a; et c'est la plus usitée; mais on trouve aussi 保儗塔; le Si-hou yeou lan tche écrit 寶所塔 dont la prononciation locale est peu différente.

fois, il est actuellement en assez mauvais état : comme dans presque tous les stūpas anciens, les toits séparant les étages sont tombés : les fragments de poutre subsistants portent des traces d'incendie ; de plus toute la partie supérieure s'est écroulée, ne laissant plus que l'armature de métal qui la soutenait.

En continuant la route qui longe la rive Nord du lac, on arrive au temple funéraire et au tombeau de Yo Fei 岳飛. On sait quelle célébrité a prise l'histoire de Yo Fei dans le monde chinois (1) ; général chinois vainqueur des Kin en plusieurs rencontres, il fut, à ce qu'on raconte, arrêté en plein succès par un général jaloux et un ministre traître, jeté en prison et mis à mort (1141). Si les historiens de l'époque étaient moins passionnés, nous verrions peut-être qu'il ne fut qu'un officier téméraire mal au courant de la situation vraie, et que ses chefs eurent raison de retenir ; mais l'impartialité n'est pas une qualité des historiens des Song ; et le jugement populaire, renchérissant encore, a décidément condamné les ennemis de Yo Fei et fait de lui une sorte de martyr. Aussi son tombeau est-il un des lieux les plus célèbres du Si-hou, et les touristes chinois y viennent en foule ; mais archéologiquement il n'offre que très peu d'intérêt : les statues de pierre de l'allée qui mène au tombeau ont tous les défauts de la sculpture des Ming ; quant aux statues en fer des quatre « traîtres » agenouillés à l'entrée (1), elles sont récentes et ne datent que de 1802. La première série elle-même n'était pas très ancienne : en 1513 le tou-tche-houeï 都指揮 Li Long 李隆 fit fondre trois statues de bronze, celles du ministre Ts'in Kouei 秦檜 avec sa femme et le chef de la prison Mo-tsi Hie 萬俟卨, tous trois agenouillés, et les plaça devant le tombeau (2) ; plus tard, au début de la période wan-li (1574-1619), on en ajouta une quatrième, celle du général Tchang Ts'ün 張俊. Mais elles disparurent assez vite : Wang Jou-hiun 王汝訓, qui fut gouverneur dans les premières années du XVII^e siècle, fit jeter au fleuve celles de Tchang Ts'ün et de la femme de Ts'in Kouei, et transporter les deux autres devant le temple funéraire. Celles-ci se perdirent bientôt, probablement lors de la conquête mandchoue ; elles n'existaient plus en 1731, époque où le sous-préfet de Ts'ien-t'ang, Li Sing 李愷, fit faire quatre statues en fer qu'il plaça à l'entrée du tombeau (3) ; trois

(1) Elles étaient jusqu'à ces derniers temps enfermées dans deux cages de pierre qui ont été supprimées tout récemment. Tout récemment aussi un riche lettré de passage a éprouvé le besoin de faire laver et gratter du haut en bas les statues de l'allée qui mène au tombeau. Ce travail, exécuté sans goût ni ménagement, est du plus hideux effet, et ajoute encore à la laideur naturelle de ces statues de très mauvais travail, comme le sont d'ailleurs la plupart des statues du temps de Ming.

(2) Wang Tche-teng 王穉登 qui visita Hang-tcheou en juin 1506 ne décrit en effet que ces trois statues (*K'o Yue tche* 客越志, 5a; *Siu chouo feou* 續說浮, XXIV).

(3) De GUIGUES, *Voyages à Peking, Manille et l'île de France*, II, 70-71, les déclare par erreur en cuivre. Lors de son passage (25 mars 1795) il note que l'une des quatre statues était « cassée et hors de sa place ». Il donne également un assez bon plan du tombeau avec un dessin (*Atlas*, pl. 60-61).

quarts de siècle plus tard, elles étaient elles-mêmes en si mauvais état qu'en 1802 le gouverneur Yuan Yuan les fit remplacer par celles qui existent encore aujourd'hui (1). A l'intérieur du temple funéraire dans la salle principale, de petites inscriptions encastrées dans les murs portent des fac-similés de l'écriture de Yo Fei ; sur une grande stèle placée dans une sorte de niche du mur de gauche, est reproduit son portrait, en grand costume : c'est celle qui fut élevée devant le temple funéraire à la fin des Ming, pendant la période *teh'ong-tchen* (1628-1643).

Si, immédiatement après le tombeau de Yo Fei, on quitte la route qui mène au Ling-yin sseu, en tournant à droite et en montant dans la montagne, on trouve une série de petites grottes et de petits temples célèbres, mais peu intéressants : le Tchong-siuan kong ts'eu 忠宣公祠 qui, malgré son nom, est un temple bouddhique, et renferme quelques statues en pierre de la fin du XVI^e siècle ; plus haut le Ts'eu-yun tong 紫雲洞, petite chapelle desservie par deux bonzes, derrière laquelle s'étend une caverne profonde (2) ayant à l'entrée un petit pavillon avec quelques inscriptions célèbres ; le Kin-kou tong 金鼓洞, petite grotte avec un temple taoïste, situé juste derrière le précédent, et contenant aussi quelques inscriptions ; enfin en redescendant de la montagne, au pied du versant Nord de celle-ci, le Wou-men tong 無門洞 qui n'est pas une grotte à proprement parler, mais un passage étroit entre deux rochers, sans plafond ; aujourd'hui une maison a été bâtie au-dessus pour le protéger, et un escalier permet de descendre au fond ; sur le rocher le plus haut a été sculpté un bas-relief colossal représentant Mañjuçri assis sur son lion, au milieu des nuages, et qui passe pour être très ancien. Malheureusement il a été brûlé par les T'ai-p'ing (les traces d'incendie sont encore nettement visibles), et le bas-relief, très dégradé, a été restauré avec de la terre crue modelée et dorée, en sorte qu'il est presque impossible de se rendre compte de la valeur de l'œuvre. Il ne reste guère que le lion qui, protégé par sa position, n'a pas trop souffert ni du feu, ni de la restauration.

Deux à trois kilomètres au-delà du Yo-wang miao, vers la droite on rencontre une route qui mène au Fang-cheng sseu 放生寺. Ce temple ne présente qu'un seul intérêt, la pièce d'eau carrée qui lui donne son nom et où vivent de nombreux poissons de diverses couleurs que les visiteurs gavent de gâteaux ; juste au milieu s'élève un petit stûpa de 0,40 à 0,50 de haut, dont les quatre faces portent chacune une petite statuette de Buddha. Bien que je n'aie pu

(1) *Yo miao tche lio* 岳廟志畧, k. 1, 4 b ; *Hang-tcheou fou tche* (éd. 1784), k. 33, 13 a.

(2) Tout au fond de la grotte a été sculpté en 1509 un groupe représentant Amitâbha entre Avalokiteçvara et Mahâsthâmaprapta. Le travail en est très mauvais.

approcher de très près, il m'a bien semblé présenter tous les caractères de ces petits monuments au temps des Song.

4. — CÔTÉ OUEST DU SI-HOU

Le plus grand ensemble à l'Ouest du lac est celui que forment les trois temples de l'Inde, San T'ien-tchou 三天竺; c'est aussi le lieu le plus célèbre.

Le Hia T'ien-tchou sseu 下天竺寺 ou Ling-yin sseu 靈隱寺 est le but ordinaire des touristes, tant européens que chinois, qui passent à Hang-tcheou; en sorte que le Fei-lai chan 飛來山, avec ses grottes et ses rochers sculptés, est très connu. La tradition attribue la fondation du temple à un certain Houei-li 慧理 qui, arrivant de l'Inde en *hien-ho* des Tsin (326-334), déclara, à la vue de la montagne, qu'il reconnaissait un coin du mont Gr̥dhra-kūta venu là en volant (d'où le nom de Fei-lai chan, montagne venue en volant), et s'y établit; puis le temple détruit pendant les guerres civiles aurait été reconstruit à la fin du VI^e siècle (596) sous le titre de Nan T'ien-tchou sseu 南天竺寺; il ne subsiste naturellement plus rien de ces époques lointaines, et même le stūpa de Houei-li dans son état actuel date de 1590 (1). L'histoire ne prend vraiment la place de la légende qu'avec les T'ang, et quelques inscriptions du VIII^e et du IX^e siècle (perdus aujourd'hui, mais conservées par les archéologues chinois) montrent que dès cette époque le Ling-yin sseu était célèbre sous ce nom. Il fut abandonné lors de la grande persécution du Bouddhisme en 845; mais il paraît avoir été réoccupé presque aussitôt. D'ailleurs, quelques années plus tard, Hang-tcheou, sous la famille Ts'ien, prenait brusquement un essor considérable qui n'allait qu'augmenter sous les Song. Le Ling-yin sseu profita naturellement de ce développement: c'est à partir du X^e siècle que les monuments commencent à apparaître.

Les bâtiments actuels sont tout récents; quand je visitai Hang-tcheou pour la première fois il y a cinq ans, il ne subsistait que les terrasses avec leurs balustrades de pierre, et de chaque côté quelques salles délabrées, parmi lesquelles une seule était un peu entretenue, le Wou-po-lo-han yuan 五百羅漢院, qui avait échappé à l'incendie des T'ai-p'ing. A l'heure actuelle la décoration du ta-tien n'est pas achevée, et certains bâtiments secondaires ne sont pas encore relevés. Au milieu des ruines et des reconstructions, le hasard a conservé deux chefs-d'œuvre, les monuments situés à droite et à gauche de la

(1) Il avait été détruit par les pluies en 1587; on retrouva alors une inscription de 976 rappelant une réfection du stūpa à cette époque. Il y avait également un petit stūpa en fer, une boîte ronde en fer, quatre morceaux de bois d'aigle, etc. (Ling-yin sseu tche 靈隱寺志, k. 2, 15 a).

terrasse devant le ta-tien. Ce sont deux stūpas octogonaux en pierre à neuf étages, de 25 à 30^m de haut, absolument identiques. Ils ne portent aucune date, mais ils sont certainement du X^e siècle, de l'époque des rois de Wou-yue (1); ils sont d'ailleurs d'un type assez commun, et ne se distinguent que par le fini et la délicatesse des sculptures. La disposition générale en est simple. Sur un soubassement peu élevé, est posée la base formée simplement d'un dé octogonal supportant un entablement également octogonal, et sur les faces aplanies de laquelle a été gravé le *Fo ting t'o-lo-ni king* 佛頂陀羅尼經 (1); au-dessus, une série d'étages ornés de bas-reliefs jusqu'au toit surmonté d'une enfilade de boules. A chaque étage, sur quatre des faces, les sculptures imitent les portes massives des véritables stūpas, avec les gros clous de métal qui en faisaient l'ornement; au premier étage, elles alternent avec des panneaux portant deux petits bas-reliefs de Kouan-yin d'un travail exquis; au-dessus, au deuxième étage, vient la suite de la dhāraṇī; encore au-dessus viennent, toujours alternant avec des portes de stūpa, des panneaux figurant des Buddhas et des bodhisattvas: le plus remarquable est le quatrième étage où deux panneaux représentent Samantabhadra sur son éléphant, Mañjuçri sur son lion, chacun dans une barque, avec deux assistants. D'après le *Ling-yin sseu tche*, la pierre élevée au sommet des stūpa porterait une inscription de dix caractères malheureusement sans date: 吳興廣濟普思真身寶塔 (2). La partie supérieure est en trop mauvais état pour qu'il m'ait été possible de vérifier ce détail.

On trouve à la porte du temple deux autres king-tch'ouang 經幢 anciens, élevés par le roi de Wou-yue en 969. Beaucoup moins intéressants, bien que le travail en soit également soigné, ils sont du type ordinaire et il n'est pas utile de les décrire en détail; ils portent la même dhāraṇī, le *Fo ting t'o-lo-ni king*. Dans la cour du temple se dressent quelques inscriptions modernes des Ming et de la dynastie mandchoue; une d'elles, datée de K'ien-long, est tétraglotte (tibétain, mandchou, mongol, chinois).

Un peu à l'Ouest du ta-tien, sur la route qui monte au T'ao-kouang ngan, mais tout près du temple, est le Wou-po-lo-han yuan 五百羅漢院, salle des Cinq-cents Arhats. On sait que ces personnages sont les cinq cents marchands que le Buddha convertit juste avant d'entrer dans le nirvāna et qui doivent tous devenir des Buddhas ayant le même nom de Samantaprabhāsa; je ne sais quand ni comment la piété chinoise se porta vers eux, mais leur culte paraît avoir été très répandu vers la fin des T'ang. C'est le roi de Wou-yue qui établit le premier sanctuaire des Cinq-cents Arhats en ce lieu; mais il est depuis longtemps détruit. Le temple actuel remonte à la période *chouen-tche* (1644-1661) et

(1) Quelques auteurs chinois les font remonter au temps des Leang, et d'autres encore les attribuent à Houei-li; ce sont des hypothèses que rien ne justifie. Cf. *Ling-yin sseu tche*, k. 2, 16 b-20 a.

(2) *Ling-yin sseu tche*, k. 2, 19 b.

par chance, n'a pas été détruit par les T'ai-p'ing. La disposition générale est la même qu'à Canton : pas de salle, seulement des corridors bordés de statues de chaque côté, un couloir carré enclosant deux allées en croix ; mais une petite salle supplémentaire a été rajoutée ; les statues, presque de grandeur naturelle, sont en terre crue dorée ; de même les statues de Maitreya et des Dix-huit Arhats qui bordent le couloir central ainsi que celles des empereurs K'ien-long et Kia-k'ing qui ont été placées là à la suite de leur visite au temple⁽¹⁾. Il est à remarquer que, bien que situé dans l'enceinte de Ling-yin, ce temple n'en dépend pas : les bonzes qu'on y trouve y sont envoyés pour un jour à tour de rôle par quatre monastères différents, T'ao-kouang 韜光, Miao-yin 妙音閣, Ts'eu-tchou lin 紫竹林, et P'ou-nan fang 普南房, qui s'en partagent la garde, l'entretien et surtout les revenus.

La célébrité actuelle du Hia T'ien-tchou sseu est due surtout aux sculptures rupestres du Fei-lai fong. Deux murailles de rochers presque parallèles, situées à trois cents mètres environ l'une de l'autre, émergent de la colline et viennent finir à pic sur le ruisseau qui en longe le pied. Toutes deux ont été entièrement couvertes de bas-reliefs ; entre elles, de nombreux rochers isolés ont été également sculptés ; enfin à deux kilomètres environ au-delà de l'entrée du temple, il y a un troisième groupe moins nombreux. Cet énorme travail a été accompli assez rapidement, en un demi-siècle environ : toutes les inscriptions votives qui accompagnent en grand nombre les statues sont de la même époque, fin du XIII^e siècle et début du XIV^e, le commencement de la période mongole. Avant cette date, l'effort n'avait guère tendu qu'à la décoration des grottes, et le Fei-lai fong restait extérieurement presque nu. Il faut toujours se rappeler, en lisant les inscriptions et les pièces de vers de Sou Tong-p'o et des autres touristes du temps des Song, qu'ils ne voyaient pas du tout le T'ien-tchou sseu comme nous, et que ce qui en est aujourd'hui la caractéristique la plus saillante n'y existait pas encore.

Je ne puis songer à donner ici la description complète du Fei-lai fong. J'ai fait photographier toutes les statues, estamper toutes les inscriptions et j'espère un jour publier l'ensemble en détail⁽²⁾. A vrai dire, si les sculptures de Ling-yin imposent par leur nombre et leur masse, il s'en faut qu'elles soient bonnes ; la plus grande partie est médiocre, de mauvais travail d'ouvrier. Peut-être ce fait est-il dû à ce que ces bas-reliefs sont tous traités en style tibétain, peu familier aux artistes chinois ; peut-être aussi le faut-il attribuer en partie à la conquête mongole et à ce que Hang-tcheou cessa d'être capitale ; mais

(1) MOULE, *New China and old*, p. 176, et CLOUD, *Hangchow, the City of Heaven*, p. 62 donnent des photographies de l'intérieur de cette salle.

(2) Quelques photographies du Fei-lai fong ont déjà été publiées. Voir MOULE, *loc. cit.*, p. 182 (et cf. p. 165, l'entrée du Ts'ien-tien de Ling-yin) ; CLOUD, *loc. cit.*, p. 51.

cela n'expliquerait pas l'inégalité des œuvres. Celle-ci paraît bien avoir été une des caractéristiques de la statuaire chinoise : à Long-men, à Yun-kang, on en trouve de nombreux exemples ; c'est que la sculpture en Chine est avant tout l'œuvre d'ouvriers, non d'artistes. La différence entre les bonnes et les mauvaises statues de Hang-tcheou tient peut-être simplement à une différence de prix, et les Amitābha aux bras trop longs, au cou épais et à la tête lourde ont peut-être été taillés au rabais pour des donateurs économes.

Quoi qu'il en soit, les œuvres les plus belles sont les deux Vajrapāṇi placés à côté du stūpa de Houei-li ; le grand groupe représentant Maitreya au gros ventre au milieu des Seize Arhats, avec Vaiçramaṇa et Dhṛtarāṣṭra, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite, et un yakṣa à chaque extrémité ; un grand panneau figurant Kouan-yin, avec deux devas debout à sa droite et à sa gauche, et de chaque côté dans un autre grand panneau, deux petits Vajrapāṇi superposés, le tout entouré d'un décor de fleurs et de guirlandes où s'entremêlent des lettres tibétaines dans de petits cartouches. Une scène représentant le Bodhisattva recevant l'offrande de lait de Sujātā, la seule qui soit tirée de la vie du Buddha, a malheureusement beaucoup souffert, mais présente encore l'intérêt de la composition et des attitudes : le Buddha, à peine émâcié par ses austérités, est assis à demi étendu à droite du panneau, la main levée dans un geste de bénédiction, tandis que Sujātā et sa fille s'approchent, le corps ployé en signe de respect, présentant les vases de lait qu'elles apportent en offrande. Mais le morceau qui me paraît de beaucoup le meilleur est le grand panneau qui se trouve à droite de l'entrée de la grotte Long-hong 龍泓. Il représente les personnages qui ont marqué les principales étapes dans l'introduction des livres et des doctrines bouddhiques en Chine : Kāçyapa Mātāṅga et Tchou Fa-lan, les premiers qui apportèrent les sūtras sous Ming-ti des Han ; Bodhidharma, qui le premier introduisit la doctrine du dhyāna sous les Leang, Tchou Che-hing qui le premier alla chercher les textes du Vinaya ; enfin Hiuan-tsang. Aucune inscription malheureusement ne donne la date de cette série de sculptures, et le fait que en dehors des grottes, tous les bas-reliefs datés du Fei-lai fong sont d'époque mongole porterait à la faire attribuer à cette période ; toutefois j'inclinerais plutôt à la faire remonter jusqu'au temps des Song.

Les sculptures les plus anciennes sont celles de la grotte de Tsing-lin qui datent de l'époque des rois de Wou-yue et des Song. Trois grottes se creusent sous la colline, Tsing-lin tong 青林洞 au Sud-Est, Yu-jou tong 玉乳洞 au milieu, et Long-hong tong 龍泓洞 au Nord-Ouest ; celle-ci est située juste sous le Fei-lai fong, et ses façades forment le premier groupe de bas-reliefs. On appelle vulgairement la première grotte septentrionale, Pei tong 北洞, et les deux autres, grottes méridionales, Nan tong 南洞. Ces deux dernières ne présentent guère d'intérêt ; cependant le Long-hong tong contient quelques inscriptions des touristes des Song, en particulier du poète Sou Tong-p'o 蘇東坡 ; il y avait autrefois, paraît-il, des statues offertes

par le général mongol Bayan, mais elles ont disparu depuis longtemps. Quant au Yu-jou tong, on a fait tailler dans les parois la série des Dix-huit Arhats, à peu près de grandeur naturelle, vers l'époque mongole, semble-t-il ; une restauration récente, qui est plutôt une réfection, a tout gâté. Le Tsing-lin tong se compose en réalité de deux petites salles au Nord et au Sud qu'une sorte de couloir réunit par leur extrémité Ouest. La salle Nord appelée plus particulièrement Houei-kong yen 慧公岩, a ses murs entièrement couverts de statuètes de 0,20 à 0,40 de haut, représentant de nombreuses séries plus ou moins complètes des Seize Arhats, ou, plus rarement, quelques Buddhas ou bodhisattvas. Chaque donateur a mis son nom sous chacune des statuètes, et souvent il a ajouté à quelle intention il l'avait fait faire : 弟子朱承贊造羅漢身一身保人身位咸平四年五月 « Le disciple Tchou Tch'eng-tsan a fait cette statue d'arhat afin de conserver (dans les vies futures) la dignité humaine. 5^e mois de la 4^e année *hien-p'ing* » (juin 1001) ; 弟子黃○爲妣亡考亡妣造羅漢一身 « Le disciple Houang ... a fait cette statue d'arhat pour son père et sa mère défunts », etc. Il y en a ainsi plusieurs centaines sur les murs de droite et de gauche, et autour d'un gros stalagmite qui descend à mi-hauteur du plafond de la grotte. Presque tout cela a été achevé en trois ans par des pèlerins, sans plan d'ensemble, chacun plaçant son ou ses saints à l'endroit qui lui plaisait, et faisant sculpter celui des arhats qu'il préférerait ; il n'y a pas, je crois, une seule série en ordre des Seize Arhats, sauf la rangée du couloir extérieur qui me paraît d'époque plus moderne. La seconde salle n'est pas ornée ; à peine quelques arhats isolés qui paraissent égarés par mégarde hors de leur sanctuaire. Mais sur le mur du Nord de la sortie Est, se trouve un grand panneau gravé par ordre de Hou Tch'eng-tö 胡承德 en 1022 ; il représente Vairocana assis sur son trône, ayant à ses côtés Mañjuçri sur son lion, et Samantabhadra sur son éléphant, et un cortège de devas ; tout en haut, deux apsaras volent. Le bas-relief était presque invisible, couvert de terre, de mousses et de lichens, mais un lavage et un brossage énergique l'ont fait reparaitre, et il est remarquablement conservé. C'est une des plus belles œuvres du Ling-yin sseu, bien composée et de bonne facture, à laquelle on ne peut reprocher qu'une certaine sécheresse. En face, sur le mur Sud, on trouve une série des Dix-huit Arhats de travail assez grossier, et de date inconnue. Juste au-dessus de cette sortie, dans une niche profonde, est un Amitâbha entre Avalokiteçvara et Mahāsthāmaprāpta, d'époque mongole.

Sur la colline qui domine la grotte de Tsing-lin, s'élevait autrefois le Chen-ni t'a 神尼塔 dont on fait remonter la fondation à l'année 603, et sur lequel un préfet de Hang-tcheou, Lou Yuan-fou 盧元輔 avait écrit en 815 une pièce de vers pour commémorer sa visite. Ce n'est plus actuellement qu'un tas de décombres, briques et tuiles cassées, recouvertes d'arbustes.

Tel est cet ensemble de Ling-yin auquel cette courte description ne peut rendre justice. Les autres « temples de l'Inde » sont beaucoup moins importants. A la porte du Yun-lin sseu 雲林寺 qui dépend encore de Ling-yin, se trouvent

deux king-tch'ouang du roi de Wou-yue. Un peu plus haut le Tchong T'ien-tchou 中天竺 n'offre aucun intérêt; en montant encore, avant d'arriver au Chang T'ien-tchou 上天竺, on passe auprès d'un petit stûpa en pierre de trois à quatre mètres de haut, placé juste au bord du ravin que domine la route. Chaque face est ornée d'un petit Buddha sculpté. Il ne porte aucune inscription, mais il paraît être du X^e ou du XI^e siècle. Au Chang T'ien-tchou même, on ne voit plus rien d'intéressant. La Kouan-yin miraculeuse qu'on y adore est presque invisible dans son sanctuaire obscur, et je n'ai pu la photographier; du reste, bien que les bonzes affirment son ancienneté, ce n'est certainement pas la statue taillée par Tao-yi 道翊 en 919, dans un morceau de bois odoriférant, découvert sur cet emplacement grâce à une lueur qui s'en dégagait, et pour laquelle le roi de Wou-yue, ayant rêvé qu'un personnage vêtu de bleu venait le prier de lui rebâtir sa maison, construisit le temple (1); car la statue actuelle est, m'a-t-on dit, en bronze. Je n'ai pu toutefois en vérifier moi-même la matière.

Si du Hia T'ien-tchou sseu, on sort vers l'Ouest en longeant le Wou-polo-han yuan, à un kilomètre et demi environ, à mi-côte du Pic du Nord, Pei Kao-fong 北高峯, on trouve le T'ao-kouang ngan 韬光菴. T'ao-kouang était un bonze du Sseu-tch'ouan qui, après avoir traversé la Chine en voyageant, s'établit sur cette montagne au temps de l'empereur Mou-tsong 穆宗 (821-824) et s'y bâtit un ermitage; il y devint l'ami de Po Kiu-yi, alors préfet, et échangea des pièces de vers avec lui. En 938, l'ancienne hutte en chaume fut remplacée par une chapelle. Aujourd'hui il y a là un élégant petit temple, auquel on accède par une série d'escaliers qui montent de façon pittoresque parmi les arbres, et de la terrasse duquel on a une jolie vue sur la vallée du Hia T'ien-tchou et même jusqu'au Si-hou. Il renferme quelques inscriptions, en particulier une reproduction sur pierre d'un long rouleau dessiné à l'encre de Chine, représentant un site célèbre des environs, des rochers dans les bambous avec des sages lisant et se promenant.

5. — CÔTÉ SUD DU LAC

En sortant de Hang-tcheou par la porte Ts'ing-po 清波門 et en suivant la route qui longe le bord du lac, on arrive en une demi-heure au grand temple Tsing-tseu sseu 淨慈寺, situé au pied du Houei-je fong 慧日峯 en face du Lei-fong t'a. Ce temple autrefois considérable a été entièrement ruiné par les T'ai-p'ing et n'est pas encore reconstruit. Au milieu de la cour d'entrée, derrière le T'ien-wang tien, se trouve un brûle-parfums à trois pieds en pierre, daté du 18 février 1265, sur la panse duquel sont sculptés deux dragons à quatre

(1) *Leang-tchü kin che tche*, k. 4, 10.

griffes. Derrière le temple, à mi-pente de la colline, après avoir traversé les ruines des anciens bâtiments, on arrive au Che-fo tong 石佛洞, petite chambre de roche rectangulaire, sans toit; trois petits Buddhas, actuellement très détériorés sont sculptés sur la pierre du fond; et sur celle de droite, Vairocana entre Mañjuçri et Samantabhadra; le tout est très abîmé et parfois peu reconnaissable. Sur la partie inférieure de la pierre de droite, sont gravés quatre gros caractères, 裒中天室, de l'écriture du juge provincial Hou Tsong-hien 胡宗憲 (1554-1557).

Un rocher situé à peu de distance vers l'Ouest porte un petit Buddha récemment restauré, et sans intérêt; aucune inscription ne permet d'en reconnaître la date. Un peu plus à l'Ouest encore, sur un autre rocher est gravé en gros caractères un long passage du *Yi king*: on prétend qu'il fut écrit à l'encre par Sou Tong-p'o et gravé postérieurement; mais l'attribution est, paraît-il, assez douteuse, ainsi que celle des divers passages des classiques gravés sur plusieurs autres rochers de la même montagne (1).

La colline Nan-ping 南屏山 située devant le Tsing-ts'eu sseu, au bord du lac, porte le Lei-fong t'a 雷峯塔, énorme stûpa en briques à sept étages, du type du Lieou-ho t'a, avec une grande salle servant de chapelle au milieu de chaque étage et un large corridor tout autour. Il fut fondé par la reine Houang 黃妃, femme de Ts'ien Chou 錢俶, roi de Wou-yue; l'inscription dédicatoire sur laquelle était gravé le *Houa yen king* 華嚴經, a été perdue et retrouvée à plusieurs reprises; plusieurs fragments découverts il y a une quinzaine d'années sont maintenant conservés au Po-yun sseu 白雲寺, un petit temple construit au pied de la colline, sur le bord du lac.

En continuant la route qui passe devant le Tsing-ts'eu sseu, et en franchissant les collines, laissant à droite le Fa-siang sseu 法相寺 aujourd'hui sans intérêt, on parvient aux deux grottes célèbres, Che-che tong 石室洞 et Yen-hia tong 煙霞洞, assez proches l'une de l'autre. La première est une sorte de grande chambre rectangulaire située juste derrière le Jen-wang sseu 仁王寺, de la salle principale duquel on y descend par quelques marches; elle ouvre par deux entrées, l'une très large, dans l'axe du temple, l'autre plus étroite sur le côté droit. Les murs sont couverts de petites statuettes de 0.15 à 0.20 de haut, sculptées dans le roc, représentant des arhats; il y en a, paraît-il, cinq cent dix-huit, chacune avec son inscription; au milieu, juste dans l'axe du temple et de la grande entrée, une sorte d'autel taillé dans le roc, avec cinq grandes

(1) Je n'ai vu personnellement que ce passage du *Yi king*: les archéologues chinois mentionnent divers passages du *Yo ki* 樂記, du *Louen yu*, etc. Je ne les ai pas retrouvés, mais divers paysans de l'endroit m'ont assuré qu'il existait d'autres inscriptions du genre du *Yi king* sans réussir d'ailleurs à m'y conduire. Le manque de sentiers, la hauteur des herbes et des broussailles et les pluies rendaient la recherche assez malaisée à l'époque où j'ai visité ce lieu.

statues, Amitābha entre Avalokiteçvara et Mahāsthāmaprāpta, et deux yakṣas. Les épigraphistes chinois y admirent, près de la petite entrée, une inscription de Sou Tong-po, que Yuan Yuan considère, avec raison je crois, comme regravée à une époque relativement récente (1).

La grotte Yen-hia tong située non loin de là est, au point de vue artistique, extrêmement intéressante; avant les ravages des T'ai-p'ing, elle devait être une des plus belles de Hang-tcheou; encore aujourd'hui, ce qui subsiste est admirable. D'après la légende, un certain bonze nommé Mi-hong 彌洪 ayant établi un ermitage de l'autre côté de la montagne, un dieu lui apparut soudain et lui dit: « Derrière cette montagne, il y a de saintes reliques; pourquoi ne pas les faire connaître? » Le bonze trouva en effet une grotte sur les parois de laquelle étaient sculptés six arhats, et s'y étant installé, y vécut jusqu'à sa mort. Plus tard, le roi de Wou-yue une nuit eut un songe; il rêva qu'un moine lui disait: « Moi et mes frères nous sommes au nombre de dix-huit; ici il y en a seulement six; que le roi les complète! » Le roi fit aussitôt faire douze autres statues; ceci se serait passé en 944 (2). Quoiqu'il en soit de cette légende qui est d'origine assez ancienne, l'aménagement de la grotte remonte en effet au X^e siècle; quelques inscriptions qui s'y trouvaient, mais dont plusieurs ont aujourd'hui disparu, sont de cette époque, et les personnages qui se sont fait représenter en adoration devant le stūpa sculpté dans le mur de gauche sont des officiers du royaume de Wou-yue (3).

Aujourd'hui il ne reste plus grand'chose d'ancien; tout récemment la grotte a été restaurée; une voûte a été construite au-dessus de l'entrée; le sol a été bétonné, et les statues des arhats qui se trouvaient à l'intérieur ont été entièrement refaites. Heureusement, de chaque côté de l'entrée même, subsistent deux anciennes statues de Kouan-yin; celle de droite a été restaurée en grande partie (la tête, le milieu du corps et les mains); mais celle de gauche absolument intacte, sauf un pied qui a été refait, est sans contredit une des plus belles œuvres de la sculpture chinoise au X^e siècle. À côté un stūpa des mille Buddhas, sculpté en bas-relief dans le rocher, est adoré par de nombreux personnages agenouillés à droite et à gauche, dans des niches; quelques-uns, hauts fonctionnaires de la cour de Wou-yue, ont gravé leur nom. Au fond de la grotte, cinq petites statues très endommagées, Amitābha entre deux bodhisattvas et deux devas (à peine visibles derrière un gros Buddha en pierre moderne) sont tout ce qui reste de l'ancienne décoration intérieure.

Juste en face du Yen-hia tong, le Nan-kaō fong 南高峯 avec un stūpa ruiné au sommet, et à mi-pente, dans une petite grotte transformée en chapelle.

(1) *Leang-tchō kin che tche*, k. 6, 6 b.

(2) *Hien-chouen Lin-ngan tche* 咸淳臨安志, k. 29, 6 a, citant la description de Hang-tcheou de la période *ta-tchong-siang-fou* (1008-1016). Cf. *Si-hou tche*, k. 5, 13 a.

(3) *Leang-tchō kin che tche*, k. 4, 40 b-42 a; k. 8, 37 b.

le Wou-men tong 無門洞, une dizaine de statues informes d'arhats, de date inconnue, mais probablement peu anciennes.

Le Hou-p'ao sseu 虎跑寺 est à peu de distance, au pied du Ta-ts'eu chan 大慈山 sur la route qui va du Nan-kaò long au Lieou-ho t'a. Dans les premières années du IX^e siècle (816-820), le bonze Sing-k'ong 性空 après s'être livré à la méditation quelque temps, voulut se bâtir en ce lieu un ermitage ; mais l'eau manquait, et il allait se retirer quand deux tigres envoyés par le dieu de la montagne le conduisirent à la source : celle-ci en a garde le nom de « source fouie par les tigres » Hou-p'ao ts'iuàn 虎跑泉. A l'entrée du temple, s'élèvent deux tch'ouang portant chacun sur leurs huit faces les noms des sept Tathāgatas, plus celui de Çākyaṃuni. Entre eux passe l'allée pavée qui mène au temple ; un pont avec balustrade franchit un bassin de déversement, puis un bel escalier conduit au T'ien-wang tien 天王殿. La cour qui le sépare du ta-tien est coupée par un bassin à balustrade avec un pont. Derrière le ta-tien, sur une ancienne terrasse en pierre, s'élève le Kouan-yin tien : dans le mur de l'escalier qui conduit à cette chapelle on a encastré deux débris sculptés représentant l'un le yang ma 陽馬, l'autre le yin ma 陰馬. A gauche du ta-tien, est la cour du Hou-p'ao ts'iuàn 虎跑泉. La source elle-même est un petit puits carré d'un mètre environ de côté qui, dit-on, ne tarit jamais ; tout autour une série d'inscriptions sur des stèles dressées ou encastrées dans le mur, en font l'éloge.

La route qui mène de Ts'ing-po men au Lieou-ho t'a 六和塔, franchit le col du Yu-houang miao 玉皇廟, où se trouve un petit temple taoïste ; en redescendant, on arrive au Che-fo yuan 石佛院. Il y avait là autrefois un temple ancien qui, détruit par les T'ai-p'ing, n'a pas été relevé, et il ne subsiste plus que les sculptures auxquelles il devait son nom. Elles sont taillées dans deux rochers, l'un de vingt-cinq mètres, l'autre de cinq à six mètres de long, placés l'un près de l'autre à angle droit. Sur la face aplanie et creusée en forme de niche du plus grand, est Amitābha assis, ayant à ses côtés Avalokiteçvara et Mahāsthāmaprāpta en costume de bodhisattvas, également assis sur un trône de lotus ; de chaque côté un deva debout, et à chaque extrémité un yakṣa. Au-dessus de la niche, qui contient ces statues, sont sculptés de petits Buddhas parmi les nuages, et aux extrémités de droite et de gauche. Mañjuçri et Samantabhadra sur leurs animaux. Le rocher le plus petit porte une figure de Ti-tsang 地藏 (Kṣitigarbha) assis ; une petite scène de descente du bodhisattva aux enfers est sculptée au-dessus de la niche. De l'autre côté de la route, juste en face de ces rochers on a gravé en ligne verticale trois énormes caractères 佛法僧.

En continuant à descendre, on trouve, environ deux cents mètres plus loin, le Kouan-yin tong, ou plus exactement Nan Kouan-yin tong 南觀音洞 (pour le distinguer du Pei Kouan-yin tong 北觀音洞 de l'autre côté du col, petite grotte qui contenait autrefois une statue en pierre de Kouan-yin aujourd'hui

disparue), simple fente étroite entre deux roches, où vivent deux tao-che. Les parois sont couvertes de sculptures de travail très médiocre, arhats, bodhisattvas, Buddhas, qui d'après quelques inscriptions datées, remontent au XIII^e siècle.

Le T'ien-long sseu 天龍寺 est situé à un kilomètre de là environ; derrière lui sur trois rochers sont sculptés des bas-reliefs d'un travail médiocre, dont les inscriptions votives sont malheureusement illisibles. Devant le temple et non loin de lui, à l'entrée de la vallée qui sépare le Yu-houang chan 玉皇山 du Ts'eu-yun ling 慈雲嶺, s'élève une sorte de petit mamelon bas et arrondi autour duquel huit casiers de rizières avec leurs diguettes rayonnent en forme d'octogone irrégulier. Les Chinois y reconnaissent le T'ai-k'i 太極 entouré des huit trigrammes de Fou-hi, et appellent ce lieu le champ des huit trigrammes, Pa-koua tien (en prononciation locale Pa-kwa di) 八卦田. C'est l'emplacement de l'ancien Nan-kiao 南郊 des Song; et le tertre central est ce qui subsiste de l'Autel du Ciel 天壇; il avait au XIII^e siècle 32 pieds 4 pouces de haut, formant soixante douze gradins répartis en quatre étages, et la terrasse supérieure avait 70 pieds de large (1). Aujourd'hui assez éloigné de la ville, il était alors tout proche du mur méridional, qui englobait le Fong-houang chan 鳳凰山 et le le Ts'eu-yun ling, avec le Cheng-kouo sseu 聖國寺 alors détruit, le Fan-t'ien sseu 梵天寺 et même le Che-fo yuan 石佛院.

Le tombeau du roi de Wou-yue Ts'ien Lieou, connu simplement dans les environs sous le nom de wang fen 王賁, est à un kilomètre environ à l'Ouest de ce temple. Je ne le mentionne que pour mémoire, car il ne présente plus aujourd'hui aucun intérêt: la stèle ancienne, dont il restait encore des fragments au temps de Yuan Yuan (2), a disparu, ainsi que les derniers vestiges des statues qui précédaient la tombe. Il ne subsiste que le tumulus avec une grande stèle de quatre à cinq mètres de haut, sur laquelle sont gravées deux lignes en caractères d'un demi-mètre, 吳越國文穆錢王墓, et en petits caractères la date (1524); appuyée au soubassement même du tombeau est une petite inscription de Yuan Yuan (1808).

En sortant de la ville par la porte Fong-chan 鳳山門, et en suivant la route qui mène au Lieou-ho t'a, on laisse d'abord à droite le Wan-song ling 萬松嶺, colline dénudée que coupe le mur d'enceinte moderne, mais qui était autrefois comprise dans les jardins du palais des Song. La route qui joint la porte Fong-chan à la porte Ts'ing-po franchit un petit col entre elle et le Fong-houang chan.

(1) Wou-lin kieou che 武林舊事, k. 1, 11 a.

(2) Leang-tchō kin che tche, k. 4, 14 a; Si-hou tche, k. 25, 20 b; Hang-tcheou fou tche (éd. K'ien-long), k. 33, 2 b. — Ce dernier ouvrage note que les tombeaux de la famille Ts'ien étaient au nombre de vingt-six dans les environs de Hang-tcheou, mais que la situation de la plupart d'entre eux est inconnue; je n'ai réussi à retrouver (et encore à grand peine), que celui de Ts'ien Lieou.

et passe devant les ruines de l'ancien Wan-song chou-yuan 嵩松書院, fondé en 1498 sur l'emplacement du monastère Pao-ngen 報恩寺 des Song (1), et entièrement brûlé par les T'ai-p'ing. Un peu plus loin, deux cents mètres environ au delà du beau temple funéraire et du tombeau d'un certain Tchang 張 qui fut fonctionnaire dans les dernières années du XIX^e siècle, on trouve à droite un petit sentier qui monte dans la colline à l'emplacement de l'ancien Cheng-kouou sseu 聖果寺. Du temple brûlé par les T'ai-p'ing il ne reste absolument rien ; mais les sculptures exécutées dans les rochers en 910 par ordre du roi de Wou-yue subsistent encore, bien que fort endommagées. Ce sont les sujets ordinaires de la statuaire du Xe siècle. Sur une paroi de rocher d'une vingtaine de mètres de long, formant le soutien d'une sorte de terrasse où étaient bâtis autrefois plusieurs pavillons du temple, sont alignés les Seize Arhats ; ils sont extrêmement dégradés (2). Au-dessus, derrière la terrasse, un énorme rocher de plus de trente mètres de long et de vingt mètres de haut, porte trois statues colossales, Amitābha entre deux bodhisattvas, assis sur des lotus. Le tout est très mal en point ; il semble que la partie droite du rocher ait glissé, entraînant la chute du torse de Mahāsthāmaprāpta, dont on ne voit plus guère que les jambes repliées ; Avalokiteçvara, sans être aussi ruiné, n'apparaît plus guère au-dessus de la ceinture que comme une silhouette assez vague ; le Buddha central qui a environ dix mètres de haut est un peu mieux conservé ; le bras droit et une partie du torse restent entiers, ainsi que les jambes, mais la tête est tombée avec l'épaule gauche, et de nombreux trous carrés marquent les traces de crampons qui ont servi à une ancienne restauration. Seules les parties basses, les trônes de lotus, les jambes repliées avec les mains et les pieds, qui étaient protégées par une épaisse couche de terre, ont apparu au déblaiement en excellent état. Un peu à gauche, à une centaine de mètres au Sud, est un bas-relief d'environ 1^m50 de haut, représentant Kouan-yin dans une attitude chère aux artistes chinois : le bodhisattva est assis sur un rocher, le corps penché sur le bras droit qui sert d'appui, le bras gauche mollement replié sur les genoux. Le travail présente malheureusement tous les caractères d'une restauration récente ; en particulier la tête a certainement été refaite.

Au sommet de la montagne s'élevait autrefois un stūpa à sept étages, le Tch'ong-cheang t'a 崇聖塔 ; il fut détruit très anciennement, en 1029, quand les Song ayant établi leur capitale à Hang-tcheou englobèrent le Fong-houang

(1) *Ts'ing-po siao tche* 清波小志, k. 2, 1 a.

(2) Le *Si-hou tche* 西湖志, k. 7, 16 a, parle de dix-huit arhats ; il n'y en a certainement que seize, et leur disposition est telle que la destruction complète de deux statues ne pourrait manquer de sauter aux yeux. Cette constatation peut avoir son importance lorsqu'on cherchera à déterminer l'époque où le culte des Dix-huit Arhats se substitua en Chine (et dans ce pays seul) au culte de Seize Arhats, seuls mentionnés dans les sūtras

chan dans l'enceinte de leur parc. On voit sur des rochers des traces de trois inscriptions du X^e siècle, aujourd'hui presque illisibles, mais dont le texte a été conservé par les archéologues chinois (1).

En reprenant la route du Lieou-ho t'a, on passe devant le Fan-t'ien sseu 梵天寺, un petit temple à demi ruiné, situé à quelque cinq cents mètres à droite de la route, au pied de la montagne. Deux king-tch'ouang datés de 965 se dressent à l'entrée, portant comme à l'ordinaire le *Fo ting tsouen cheng t'o-lo-ni king*. A l'intérieur la plupart des bâtiments ont disparu. Il reste dans la salle principale, derrière l'autel, une petite stèle représentant, gravée au trait, la fameuse statue du Buddha en bois de santal qui passait pour être celle que le Roi Prasenajit avait fait faire quand le Buddha monta au ciel des Trayastrim-gas pour prêcher la Loi à sa mère. Dans la cour, du côté gauche, une grande stèle de la fin des Ming commémore une restauration du temple 重修梵天寺建觀閣碑記. Rien de tout cela n'offre grand intérêt. Ce temple fut fondé en 965 par le Roi de Wou-yue pour y déposer la relique du Buddha conservée à l'A-yu-wang sseu 阿育王寺, près de Ning-po, lorsqu'il la fit venir afin de lui rendre hommage (2).

La route continue laisse à droite le Pa-koua tien et le T'ien-long sseu, et longe la ligne du chemin de fer, jusqu'à la gare de Kia-k'euou 關口, terminus actuel du chemin de fer de Changhai à Hang-tcheou. J'ai aperçu dans l'enceinte même de la gare un stûpa en pierre analogue à ceux de l'intérieur de Ling-yin et qui paraît fort intéressant; l'entassement de bûches et de fagots qui l'entouraient ne m'a malheureusement pas permis de l'examiner de près, ni de le photographier.

Le Lieou-ho t'a 六和塔, qui fut fondé en 970 pour aider par son influence à la protection de la ville contre les marées, a souffert d'une restauration récente qui lui donne un aspect lourd, épais et trapu. A l'intérieur des ornements anciens ont été remployés, en particulier de petits Buddhas de pierre, hauts de 0^m 20 environ, qui ont été disposés au-dessus de chacune des huit portes des treize étages, et quelques frises ornées d'arabesques, également en pierre, placées au bas des murs dans les couloirs qui conduisent de la galerie circulaire à la chambre centrale. On y a déposé plusieurs inscriptions anciennes, en particulier

(1) *Si-hou tche*, k. 28.

(2) *Si-hou yeou lan tche*, k. 7, 11 a. Sur l'A-yu-wang sseu et la relique, voir ci-dessous p. 44 et suiv.

(3) MOULÉ, *New China and old*, p. 42, donne une photographie du stûpa tel qu'il était avant d'être restauré. C'est probablement à la galerie circulaire extérieure en bois, qui y a été ajoutée, et surtout à une disposition inélégante des toits, qu'il doit son aspect lourd actuel. Cf. aussi YULE et CORDIER, *Marco Polo*, 3^e édit., t. II, p. 193 (le titre de la gravure écrit par erreur *Lun-ho-la* pour *Luh-ho-la*). On trouvera une assez curieuse description du stûpa à la fin du XVIII^e siècle dans de GUIGNES, *Voyages à Péking*, etc. II, 78, qui n'en mentionne pas le nom.

un *Kin-kang pan-jo po-lo-mi king* 金剛般若波羅密經, traduction de Kūmarajīva, et un *Fo chouo sseu che eul tchang king* 佛說四十二章經 : l'un et l'autre gravés sur marbre sous la direction de Tche-t'an 智曇, l'abbé du monastère, en 1135 : chacune des 32 sections du premier et des 42 paragraphes du second est de l'écriture d'un des calligraphes célèbres de l'époque. En tête d'un *Kouan-che-yin king* 觀世音經, en petits caractères, exécuté en 1132 par ordre de l'upāsaka Tong Tchong-yong 董仲永, celui-ci a fait reporter un petit dessin d'Avalokiteçvara assis, haut de deux pouces, dû au peintre Li Kong-lin 李公麟, mieux connu sous son surnom de Long-mien 龍眠. Une grande stèle du milieu du XII^e siècle, par le même Tche-t'an, porte le texte des brevets accordés au temple par les empereurs Song; enfin sur une autre pierre de date plus récente (1586), est gravée la reproduction d'un beau tableau ancien figurant Hiuan-wou chang-ti 玄武上帝, le régent de l'eau et du septentrion; plongé dans la méditation, il passe sur la mer, debout sur une tortue qui porte un serpent entre les pattes, les pieds nus, ses longs cheveux dénoués flottant au vent, l'épée pointant en avant; un personnage porte une haute bannière derrière lui, et dans le coin de droite, en bas, deux petits guerriers inclinent la tête en signe d'hommage : c'est ainsi que l'avait vu l'empereur Houei-tsong (1101-1125), dit-on (1). L'œuvre n'est ni signée ni datée, mais elle présente tous les caractères de l'époque des Song. Il n'en est pas question dans les descriptions chinoises du Lieou-ho t'a; le *Hien-chouen Lin-ngan tche* mentionne les tableaux des quatre généraux de l'Empereur du Pôle Nord Ts'eu-wei 紫微北極大帝, T'ien-p'eng 天蓬, T'ien-yeou 天猷, Yi-cheng 翊聖 et Tchen-wou 真武 (2), qui avaient été, dit-on, peintes par l'impératrice Hien-jen en 1127, et furent par la suite déposées au Sseu-cheng-yen-siang kouan 四聖延祥觀, un monastère taoïste, aujourd'hui disparu, de l'île de Kou-chan (3); et j'inclinerais à croire que nous avons ici la reproduction de l'une d'elles, recueillie au Lieou-ho t'a.

II

CHAO-HING.

Le voyage de Hang-tcheou à Chao-hing par le canal dure quelques heures. On sait qu'au Tchō-kiang les canaux ne sont pas en communication avec les

(1) Cette attitude, dans laquelle on le représente ordinairement, est celle de sa victoire sur le roi des Māras; celui-ci, pour lutter contre lui s'était changé en une tortue azurée et un grand serpent : le dieu par son pouvoir les monta, et en triompha.

(2) Le nom de Hiuan-wou fut changé en Tchen-wou sous les Song pour éviter le nom de l'empereur Tchen-tsong (998-1022).

(3) *Hien-chouen Lin-ngan tche*, k. 13, 11 a. Cf. *Si-hou tche*, k. 30, 14 b.

rivières dans leur cours inférieur (sauf à Ning-po où des écluses ont été installées au débouché du canal sur le fleuve). On ne peut donc aller directement de Hang-tcheou à Chao-hing; il faut traverser le Ts'ien-t'ang kiang en bac, puis gagner à pied la tête du canal, à un kilomètre environ, à Si-hing 西興. C'est l'ancienne Kou-ling 固陵 où le ministre Fan Li 范蠡 avait, au début du V^e siècle avant notre ère, construit un petit fortin pour surveiller le passage de la rivière et garder le pays de Yue contre les incursions des gens de Wou (1). Un bateau à vapeur en part tous les jours pour Chao-hing.

Chao-hing est une assez grosse bourgade fortifiée qui a eu son importance autrefois, mais qui, aujourd'hui, a notablement déchu (2). Elle est pourtant l'une des plus anciennes villes du Tchō-kiang. C'est là qu'au commencement de son règne, le roi de Yu-yue 於越 (plus communément appelé Yue) Keou-tsien 496-465) établit sa capitale, cédant probablement aux conseils des aventuriers chinois qui, depuis les dernières années de son père Yun-tch'ang 允常, avaient acquis, semble-t-il, une grosse influence. Jusque-là la résidence royale avait toujours été au pied méridional du mont Kouei-ki, près du tombeau de l'ancêtre de la dynastie, Yu le Grand (3). La ville nouvelle n'était pas encore très importante: le palais entouré d'une petite enceinte de moins de 3 li de tour (4) était dans la partie méridionale de la cité actuelle (5), auprès du Kouei-chan 龜山 ou Kouai-chan 怪山 qui, d'après la tradition, vint en volant de Lang-ya (dans le Chan-tong) au moment où la ville était achevée, et sur lequel était bâtie une terrasse avec un pavillon à trois étages haut de 465 pieds (6). A l'extérieur le ministre Fan Li avait entrepris la construction d'un vaste rempart de vingt li de tour; mais il ne fut pas achevé: la face septentrionale n'était pas encore construite, quand la conquête du royaume de Wou et le transfert de la capitale de Yue à Sou-tcheou la capitale de Wou en 473 (7), puis peu près en 468, plus au Nord encore à Lang-ya (8) le rendirent inutiles. Chao-hing ne redevint jamais capitale; lorsqu'en 333, le roi de Tch'ou se fut

(1) *Chouei king tchou*, k. 40. 10a; *Yue tsiue chou*, 越絕書 k. 8, 9b. — Le *Yue tsiue chou* et le *Wou Yue tch'ouen ts'ieou* 吳越春秋 sont cités d'après l'édition du *Han Wei ts'ong chou* 漢魏叢書.

(2) Sur l'histoire de Chao-hing, voir Rev. W. Gilbert WALSHE, *The ancient City of Shaohing* (*Journ. North-China Br. Roy. As. Soc.*, 1900, XXXII, p. 261-283).

(3) *Yue tsiue chou*, k. 8. 1b; cf. *Chouei king tchou*, k. 40, 11a, 14b.

(4) 2 li et 223 pas (*Yue tsiue chou*, k. 8, 2b); 1121 pas (*Wou-Yue tch'ouen ts'ieou*, k. 5. 2a).

(5) Le *Yue tsiue chou*, k. 8, 2b, identifie l'emplacement de l'ancienne capitale et de la sous-préfecture des Han et des Six Dynasties. Cf. *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 96. 7b. etc.

(6) *Yue tsiue chou*, k. 8, 3a.

(7) *Ibid.*, k. 8, 2b. On admet aussi que la ville fut laissée sans rempart du côté Nord en signe d'hommage au royaume de Wou, situé dans cette direction (*T'ai-p'ing yu lan*, k. 171, 1a).

(8) *Tchou chou ki nien* 竹書紀年, ap. LEGGE, *Chinese Classics*, III. *Proleg.*, p. 167.

emparé de toutes les conquêtes faites un siècle et demi avant par Keou-tzien, et eut réduit Yue à son ancien territoire, le rejetant au-delà du Ts'ien-t'ang kiang, et tuant le roi Wou-kiang 無疆, les chefs de tribus se disputèrent l'hégémonie et le pays fut morcelé (1). Selon d'autres, Wou-kiang survécut et conserva l'ancienne capitale et le pays avoisinant (2) ; peut-être se fonda-t-il là une petite principauté plus ou moins vassale de Tch'ou, mais l'histoire du Tchö-kiang à cette époque est tout à fait inconnue. Quoi qu'il en soit, le petit centre créé par Keou-tzien survécut à cette période troublée, probablement parce que, situé à la fois sur un bras du Tchö-kiang et à proximité des collines, il servait de lieu-d'échange entre les commerçants chinois et les sauvages. On le retrouve au temps des Ts'in devenu une sous-préfecture sous le nom de Chan-yin 山陰 (3) ; Ts'in Che-houang s'y arrêta peut-être lorsque, dans son voyage dans l'Est de l'empire, il monta au mont Kouei-ki. Comme dans tous les fortins de cette région, situés à la limite des pays barbares, les Han y placèrent un commandant militaire, *tou-yu* 都尉, vraisemblablement dans les dernières années du second siècle avant notre ère (4). D'ailleurs, la paix chinoise, et peut-être aussi l'arrivée de colons (5) permettaient le développement de l'agriculture et la mise en valeur de la plaine. En 140 de notre ère, le sous-préfet Ma Tchen 馬臻 fit creuser (ou plus probablement aménager) au pied des montagnes, un peu au Sud de la ville, un grand lac de plus 100 li de long sur 5 li de large et d'environ 300 li de tour, le King-hou 鏡湖 (6). On sait le rôle important que jouèrent ces lacs, vastes réservoirs d'eau douce pour l'irrigation, dans toute cette plaine basse où la marée remontant très loin dans

(1) *Che ki*, trad. CHAVANNES, IV, 439.

(2) *Chouei king tchou*, k. 40, 15a.

(3) *Ts'ien-han chou*, k. 28, 15b ; *Chouei king tchou*, k. 40, 14a. Elle dépendait de la commanderie de Kouei-ki dont le chef-lieu, d'abord dans la sous-préfecture de Wou 吳 (l'actuelle Sou-tcheou 蘇州), ne fut transféré à Chan-yin même qu'en 129 de notre ère.

(4) Le *Yue tsiue chou*, k. 2, 12a, dit : « la neuvième année de l'empereur Wen », ce qui fait l'année 171 avant l'ère chrétienne ; mais comme le *Kia-t'ai Kouei-ki tche* 嘉泰會稽志 (ap. *Tchö-kiang l'ong tche*, k. 44, 5b) le fait remarquer, à cette époque la commanderie de Kouei-ki faisait partie du royaume de Wou, et d'autre part, le titre de *tou-yu* 都尉 ne fut créé qu'en 148. — Le royaume de Wou fut supprimé et son roi mis à mort en 154, mais son territoire fut rattaché l'année suivante au royaume de Kiang-tou 江都 : celui-ci fut, à son tour, supprimé en 121, et la commanderie de Kouei-ki fut créée à cette époque.

(5) Dès le II^e siècle avant l'ère chrétienne, dans une anecdote rapportée par Sseu-ma Ts'ien sur d'anciens personnages du V^e siècle, le pays de Yue est cité à côté de Ts'in et de Tch'ou comme un de ceux où se réfugiaient les paysans chinois fuyant leur seigneur (*Che ki*, trad. CHAVANNES, V, 139).

(6) *T'ai-p'ing houan yu ki* 太平還興記, k. 96, 6b ; le *Chouei king tchou*, k. 40, 11a, l'appelle le « lac long » *tch'ang-hou* 長湖.

les rivières rend leurs eaux saumâtres et impropres à la culture. Le King-hou, qui a disparu aujourd'hui, permit l'irrigation de quelque 5.000 hectares, à peu près tout le bassin de Chao-hing; un siècle et demi plus tard, cette région paraît avoir été en pleine exploitation, lorsqu'en 283 une invasion de rats y causa des dommages considérables (1); et quelque temps après (338) une sécheresse prolongée était cause d'une famine terrible à Kouei-ki et Yu-yao (2). D'ailleurs soit naturellement, soit par suite de l'immigration, l'accroissement de la population rurale était beaucoup plus rapide que l'aménagement des terres et K'ong Ye 孔暉, un natif de Chan-yin (3) constatant, vers 457, dans un rapport à l'empereur, que les habitants étaient nombreux et les champs peu étendus, demandait l'autorisation de transporter les familles sans ressources dans les trois préfectures voisines de Yu-yao 餘姚, Yin 鄞 et Meou 鄞, ce qui fut accordé (4). A cette époque, la ville occupait la partie Sud-Est de l'enceinte moderne, laissant le Kouei-chan à cent pas en dehors de sa porte Ouest (5); Les études y avaient été de tout temps en honneur; une école y avait été fondée dès le temps des Han au pied du Tchong-chan 重山 qu'on appelle aujourd'hui Fou-chan 府山 et Wo-long chan 臥龍山 dans la partie Ouest de la ville actuelle (6). Elle fut transférée, sous les Tsin, un peu en dehors de la porte Wou-yun 五雲門 actuelle (7). En 491, Yang So 楊索, duc de Yue, construisit une petite ville administrative murée de dix li de tour au Nord-Ouest de l'ancienne cité, au pied du Fou-chan 府山 qui en forma les côtés Nord et Ouest. le mur oriental longeant probablement le canal, au bord duquel subsiste la porte

(1) *Song chou*, k. 34, 4 b.

(2) *Ibid.*, k. 31, 6 a.

(3) Ce personnage n'est cité dans le *Song chou* que sous son *lseu* de Ling-fou 靈符 et il en est de même dans le commentaire du *Wen siuan* 文選 par Li Chan 李善, k. 11, 6 b, etc.; le *T'ai-p'ing yu lan* l'appelle tantôt Ling-fou 靈符 (k. 41, 1 a, etc.) tantôt Houa 華 (k. 47, 19 a, etc.) et dans sa bibliographie il fait de ces deux noms deux personnages différents; le *T'ai-p'ing houan-yu ki* lui donne le nom de K'ong Ye 暉 (k. 95, 7 a, etc.); le *Yi wen lei tsiu* écrit 暉 (k. 8, 7 b.). Le véritable nom était 暉, comme l'a déjà remarqué Tchang Tsong-yuan 章宗源 dans son *Souei king tsi tche k'ao teng* 隋經志考證, k. 6, 12 b-13 a (il écrit 暉 pour éviter le nom de l'empereur K'ang-hi); mais ce caractère était le nom personnel de l'empereur Tchao-tsong des T'ang (889-904) ce qui explique les transformations et les erreurs.

(4) *Song chou*, k. 54, 1b-2a. La longue discussion qui est rapportée à ce propos est intéressante pour la politique intérieure du gouvernement chinois à cette époque. — Yu-yao existe encore sous ce nom; Yin était alors la région de Fong-houa, et Meou la partie orientale de la préfecture de Ning-po.

(5) *Kouei-ki ki* 會稽記 de K'ong Ye, ap. *T'ai-p'ing yu lan* k. 47, 19 a; *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 96, 7 a. Song Fou 宗輔, préfet de Kiang-hia 江夏 à qui la fondation de l'école est attribuée est un personnage inconnu.

(6) *Chouei king tchou*, k. 40, 14b.

(7) *Tchō-kiang l'ong tche*, k. 44, 5b.

Est 正東門, sous le nom de Tchen-tong ko 鎮東閣⁽¹⁾, en face du Pont de la préfecture 府橋 sur la rue qui mène au ya-men du préfet; en même temps, suivant l'habitude de l'époque, il entourait d'une grande enceinte, un *lo-tch'eng* 羅城 de 45 li de tour, qui subsiste depuis cette époque et doit correspondre à peu près au rempart d'aujourd'hui⁽²⁾. C'est probablement pendant la longue paix du début des T'ang que la ville commença véritablement à se développer: en 711, le département 州 devint gouvernement général de seconde classe 中都督府; en 897, il fut élevé à la première classe 大都督府, et ces changements de titre paraissent bien dus à l'importance croissante de la ville. Elle semble avoir atteint son apogée sous les Song. Les notes d'un touriste, Liu Tsou-k'ien 呂祖謙 qui la visita pendant l'hiver de l'année 1174, malheureusement trop succinctes, montrent qu'elle avait à peu près la même étendue que de nos jours⁽³⁾. Mais sa position désavantageuse, loin de la mer, dont le régime des canaux la sépare complètement, l'empêcha de rivaliser avec succès avec Hang-tcheou et Ning-po, mieux situées. Actuellement, ce n'est plus qu'un gros marché local, que le chemin de fer achèvera probablement de tuer.

1. — LA VILLE.

Le monument le plus intéressant de la ville au point de vue archéologique est l'ancien Fou-hio 府學, aujourd'hui transformé en caserne. Dans le Tatch'eng tien 大成殿 qui sert de chambrée, se trouvent six inscriptions, trois à droite et trois à gauche de l'autel, les premières de l'époque des Song, les trois autres de celle des Mongols. Du côté droit, la plus rapprochée de l'autel est un portrait de Confucius: le sage est assis sur une natte, les mains croisées sur les genoux et cachées dans les manches; au-dessous est une courte biographie ou plutôt un éloge; la seconde représente Confucius marchant, suivi de son disciple Yen Houei 顏回. Du côté gauche, les deux premières sont en mongol, écrites en caractères phags-pa; la troisième purement chinoise est datée de la période *ta-lö* (1297-1307). A l'extérieur, il faut mentionner une haute stèle encadrée dans le mur du fond, qui donne la liste des docteurs sous les Ming, depuis la troisième année *hong-wou* jusqu'à la treizième année *kia-tsing* (1370-1534); de plus, le péristyle et la cour de devant sont remplis d'inscriptions de la fin de la dynastie mandchoue. Le Ming-louen t'ang 明倫堂, dans la partie centrale est maintenant un réfectoire, ne contient plus aucune des six inscriptions

(1) *Ta Ts'ing yi t'ong tche*, k. 226, 6b. — La date de 591, 11^e année *k'ai-houang*, est donnée par le *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 96, 5a.

(2) *Tchö-kiang t'ong tche*, 24, 1a-b. Cf. le commentaire de Nan Fong-ki 南逢吉 (Ming), sur le *Kouei-ki fong sou fou* 會稽風俗賦 (p. 4b).

(3) *Jou Yue ki* 入越記, dans le *Chouo fou* 說郛, 64.

anciennes que Yuan Yuan y vit jadis; cependant, dans un coin transformé en magasin, j'ai aperçu le sommet d'une très haute stèle que l'on m'a affirmé être la copie de l'inscription élevée par Ts'in Che-houang sur le mont Kouei-ki (1); je n'ai pu vérifier cette assertion. Enfin, tout au fond des jardins, le King-yi ting 敬一亭 renferme une série d'inscriptions fort intéressantes. C'est d'abord, au milieu, la reproduction sur pierre d'un gracieux tableau de Ma Yu 馬豫, des bambous sur des rochers (1722); à droite et à gauche, six petites tablettes encadrées dans le mur portent le *Hiao king* 孝經; enfin, dans le mur du fond est la série la plus remarquable, formée de fragments diversement disposés d'une grande inscription représentant Confucius et ses soixante-douze disciples, chaque figure accompagnée d'un éloge. La pierre, brisée par les T'ai-p'ing, a été restaurée tout récemment, en 1900; mais il n'a été retrouvé (ou on n'a pu reconstituer) que cinquante-trois portraits de disciples que l'on a disposés de manière à orner tout le mur du fond, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. En restaurant le pavillon, il y a une quinzaine d'années, on l'a orné de façon assez originale d'une frise de briques anciennes à dessins géométriques courant à mi-hauteur du mur, au dedans et au dehors, juste au-dessus des inscriptions auxquelles elles forment comme une bordure; ces briques qui sont évidemment de l'époque des Six Dynasties, ne proviennent pas de Chao-hing même, mais ont été apportées de Hou-tcheou 湖州 où on les ramasse en grand nombre. De plus, en dehors du pavillon, à chacun des deux angles de derrière, on a dressé un fragment de deux anciens king-tch'ouang en pierre, hauts de 1^m60 environ, et portant, comme toujours, une portion du *Fo ting t'o-lo-ni king*; leur origine est inconnue.

Les temples de la ville offrent peu d'intérêt. Tout au Nord, au pied du Ts'i chan 戴山, le Kiai-tchou sseu 戒珠寺 établi, dit-on, dans l'ancienne maison de Wang Hi-tche 王羲之 des Tsin (2), l'un des plus célèbres calligraphes chinois, qui l'abandonna pour le transformer en temple, est à moitié ruiné et délaissé; presque toutes les dépendances subsistent, mais ont été usurpées par des particuliers qui y ont installé demeures et boutiques. Les bonzes n'ont conservé que les salles du culte, d'ailleurs sans intérêt. Devant le temple avaient été élevés, le 18 juillet 841, deux king-tch'ouang portant, comme d'ordinaire, le *Fo ting tsouen cheng t'o-lo-ni king*. L'un des deux monuments a aujourd'hui disparu; l'autre subsiste, dont l'extrême pointe seule est visible de la rue, au-dessus du toit d'une maison qui a été construite autour de lui. La base du socle hexagonal est enfoncée assez profondément en terre; le haut du soubassement émerge juste du sol portant six statuettes, les quatre T'ien-wang, Amitabha et Avalokiteçvara; la colonne même repose sur une fleur de lotus; elle traverse le plafond du rez-de-chaussée de la maison, et le faite se trouve dans le grenier;

(1) Sur l'inscription et sa copie, voir *Leang-tchō kin che tche*, k. 1, 1 a et suiv. Cf. CHAVANNES, *Les Inscriptions des Ts'in* (*Journ. As.* 1893 (1), 508).

(2) *Jou Yue ki*, 6 a; *Tchō-kiang t'ong tche*, k. 15, 2 a.

il est composé de deux étages, chacun orné de petits Buddhas et surmonté d'un toit, par-dessus lesquels une série de boules superposées forme la pointe. Le travail est très fin, la partie supérieure en particulier est très bien conservée. et la bâtisse moderne qui entoure le monument permet de le voir de près : les bas-reliefs figurant des apsaras volant à la face inférieure des toits valent en élégance les petits bas-reliefs des stūpas de Ling-yin, d'ailleurs presque contemporains.

Derrière le temple, sur le haut de la montagne, on voit encore le premier étage d'un grand stūpa hexagonal en briques presque entièrement détruit. Un autre, mieux conservé, se trouve au milieu de la ville, dans le Ta-chan sseu 大善寺 grand monastère aujourd'hui aux trois quarts abandonné; il est en briques, à 6 faces et 7 étages, faisant une hauteur d'environ trente mètres; il a été brûlé et toutes les charpentes en bois ont disparu. On voit encore un autre stūpa du même type, haut de 25^m environ, sur le sommet du Kouei-chan 龜山 qui lui doit son nom ordinaire de T'a-chan 塔山, montagne du stūpa : brûlé par les T'ai-p'ing, il fut restauré peu après, mais brûla de nouveau il y a une dizaine d'années; au deuxième étage, dans les murs des fenêtres se trouvent encastrées des inscriptions sur de larges briques carrées, rappelant une restauration exécutée en 1532, et donnant la liste des donateurs. Il faut citer aussi une colonne en pierre non loin du Kouan-yin sseu, le Ts'i-sing 七星塔; elle passe pour avoir été élevée par Tchao Wen-houa 趙文華, vers le milieu du XVI^e siècle (1); l'inscription presque illisible ne donne aucun renseignement.

2. — HORS DE LA VILLE.

La visite des monuments les plus intéressants qui se trouvent hors de la ville. les tombeaux des Song, et le grand Buddha sculpté dans le roc de K'o-chan 柯山, avait été réservée à mon retour, en sorte que je n'ai pu la faire, et n'en parlerai pas ici. Le Che-fo sseu 石佛寺 se trouve en dehors de la porte Wou-yun 五雲門, à cinq ou six li à l'Est de la ville, et à une centaine de mètres au Nord du canal. Il fut fondé une première fois en 814, sous le nom de Nan-tch'ongsseu 南崇寺, mais comme tous les temples de la région il fut abandonné pendant la persécution de 845 et ne fut réoccupé qu'une soixantaine d'années plus tard, en l'ien-fou (901-903), parce qu'on retrouva à cet endroit du canal une vieille statue en pierre du Buddha Vipaçyin. C'est cette statue, de valeur artistique assez médiocre, qui fait le seul intérêt du temple. Elle existe encore, complètement dorée par devant, sauf les cheveux qui sont peints en bleu. Sa hauteur est de 0^m, 62, et elle est posée sur une fleur de lotus en pierre portée

(1) *Tchô-kiang l'ong tche*, k. 231, 5 a; *Leang-tchô kin che tche*, k. 2, 42 b.

(2) Sur Tchao Wen-houa de Ts'eu-k'i 慈溪 (dans le lou de Ning-po), docteur en 1529, voir *Ming che*, k. 38, 7 b et suiv.; *Tchô-kiang l'ong tche*, k. 132, 11 a.

par une frêle colonnette figurant la tige ; l'ensemble, fleur et tige, étant haut de 0 m, 75. Sur le dos est gravée l'inscription suivante :

維 戊 齊
衛 辰 永
尊 於 明
佛 吳 六
都 年
敬 太
造 歲

« La sixième année *yong-ming* des Ts'i, année marquée des signes cycliques *meou-tch'en* (488), dans la commanderie de Wou, j'ai fait respectueusement le vénérable Buddha Vipaçyin ».

C'est la plus ancienne statue bouddhique de la région, car on ne peut guère tenir compte du grand Buddha de Sin-tch'ang qui a été tellement restauré qu'il ne reste plus guère de parties antiques.

A cinq ou six kilomètres au Sud-Est de la ville, au pied Sud du mont Kouei-ki 會稽山, aussi appelé T'ou chan 塗山, on trouve le tombeau de Yu le Grand, Ta Yu ling 大禹陵, avec le Ta Yu miao (1). C'est là que d'après la légende, il mourut et fut enterré après y avoir tenu une réunion des seigneurs, alors qu'il inspectait le Sud de l'empire. On sait que l'empereur Yu a été, depuis longtemps, adopté par la tradition populaire du Tchö-kiang : elle prétend aussi trouver dans cette même montagne le pays d'origine d'une des femmes de cet empereur (2), la mère de son successeur l'empereur K'i, bien que les érudits chinois préfèrent la faire venir de Houai-yuan 懷遠 dans le Ngan-houei (3). Qu'il y ait eu fusion entre la légende du héros mythique chinois et celle de quelque dieu ou héros protecteur des tribus locales, c'est ce qui n'est guère douteux, mais les traditions sont tellement mélangées qu'il me paraît difficile de départir ce qui appartient à chacune d'elles (4). L'assimilation est d'ailleurs très ancienne : les vieux rois de Yue prétendaient descendre de Yu (5) ; Mo-tseu mentionne le tombeau de Yu sur le mont Kouei-ki (6) ; la tradition actuelle était donc couramment adoptée dès le IV^e siècle avant notre ère.

(1) Sur son histoire, cf. WALSHE, *loc. cit.*, p. 275 et 278.

(2) *Yue tsiue chou*, k. 8, 9 a.

(3) Cette discussion sur la localisation exacte de T'ou-chan est très ancienne, car on en trouve déjà la trace dans le *Chouo wen*.

(4) Cf. CHAVANNES, *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, t. V, App. II, p. 486. Cette confusion doit avoir été le fait des conseillers chinois de Yun-tch'ang et de Keou-tsien : les conquêtes de ce dernier prince la répandirent ensuite par toute la Chine. L'exemple des Man du Tonkin nous montre comment les tribus sauvages savent rattacher leurs propres légendes aux légendes chinoises, et fondre le tout ensemble.

(5) *Che ki*, k. 41, 1 a, trad. CHAVANNES, t. IV, 418 ; — *Wou tsiue chou*, k. 8, 1 a ; — *Wou Yue tch'ouen-ls'ieou*, k. 4, 7 b.

(6) *Mo-tseu*, k. 6, 5 a (éd. du *King-hiun l'ang ts'ong chou* 經訓堂叢書).

Le temple funéraire, qui prétend faire remonter sa fondation jusqu'au temps même de la mort de Yu, le fondateur de la dynastie Hia (1), existait déjà vers les débuts de l'ère chrétienne (2), mais sous sa forme actuelle, il ne présente par lui-même que peu d'intérêt. Il est construit sur le modèle de ceux qui accompagnent les tombeaux impériaux, et est assez récent. Dans la cour d'entrée, une énorme stèle sous un kiosque reproduit la fameuse inscription de Yu; elle fut gravée en 1542, d'après un estampage de la pierre originale, avec traduction interlinéaire en caractères modernes. Les salles du temple dominent cette cour, placées sur un éperon de la montagne aplani en forme de terrasse où on accède par un triple escalier. Le bâtiment antérieur est une sorte de petite salle à colonnes, sans murs, servant de passage, à droite et à gauche de laquelle se trouvent deux petits hangars contenant des inscriptions des Ming et des Ts'ing. Une cour le sépare du bâtiment postérieur, le sanctuaire où se dressent la statue en terre crue laquée, peinte et dorée de Yu en costume impérial, haute de trois à quatre mètres et sur les bas-côtés, des statues plus petites d'assistants; tout cela est sans valeur. Mais à droite, en montant dans la montagne, tout près du temple, un petit kiosque abrite une pierre très célèbre chez les archéologues chinois, la pierre tombale *pien che* 窆石 (3). C'est une sorte de rocher fruste et non poli d'environ deux mètres de haut, un peu (mais très peu) plus large en haut qu'à la base et percé vers le sommet d'un trou rond qui le traverse de part en part; il porte quelques inscriptions dont la plus ancienne, presque entièrement illisible, remonterait, dit-on, au temps des Trois Royaumes, à la fin du III^e siècle de notre ère. Les auteurs chinois ont discuté longuement sur la signification de cette pierre; d'après la tradition, ce serait la barque de l'empereur Yu; la forme me ferait songer à un fruste *chen tao pei* 神道碑. Mais il est vraisemblable que l'on se trouve là en présence d'un reliquat de la religion locale de l'ancien royaume de Yue, sur ce qui a dû être le tombeau de l'ancêtre de la dynastie, le héros identifié plus tard avec Yu; et il est peut-être hasardeux de demander aux coutumes et à la religion chinoises la solution du problème.

Cette pierre marque-t-elle le tombeau de Yu? Il semble bien que les anciens l'aient admis; aujourd'hui la tradition locale repousse cette opinion; pour elle le tombeau est situé quelque part dans la montagne, mais l'emplacement exact est inconnu; une haute stèle portant les trois caractères 大禹陵, placée sous un pavillon devant le temple au pied de la montagne, est une simple pierre commémorative.

(1) *Yue ts'ing chou*, k. 8, 1 b; — *Wou Yue tch'ouen ts'ieou*, k. 4, 7 b. Cf. *Chouei king tchou*, k. 40, 14 a.

(2) *Ti wang che ki* 帝王世紀, ap. *Yi wen lei ts'iu* 藝文類聚, k. 11, 31 b.

(3) On en trouvera une bonne photographie dans MARSHALL BROOMHALL, *The Chinese Empire, a general and missionary survey*, (1907), p. 74.

inscription et des noms des donateurs; de même, les king-tch'ouang qui se dressaient à l'entrée de ce temple ont disparu.

Les auteurs chinois signalent de nombreuses tombes anciennes à cinq ou six kilomètres à l'Ouest de la ville, sur le Fong-chan 風山 (vulg. Tong-fong chan 東豐山). C'est là que se trouvait celle de Yen Kouang 嚴光 des Han, dont la stèle avait été refaite sous les Ming (1513). J'en ai retrouvé deux, mais l'entrée de la seconde était si étroite qu'il m'a été impossible d'y pénétrer et je n'ai pu en visiter qu'une seule : c'est une petite chambre funéraire voûtée en briques, à demi-comblée par les débris, et dont la partie antérieure paraît s'être écroulée. Actuellement, elle a 1^m 25 de large sur environ 3^m de long et 1^m 60 de haut à la clef de voûte; les briques longues de 0,30 sont toutes ornées sur la tranche visible du même dessin géométrique : trois rectangles avec leurs diagonales; sur les murs de côté elles sont posées normalement sauf une rangée presque en bas qui est placée de champ. Sur le mur du fond on a tiré un parti décoratif de leur position et le panneau se divise en trois rangées de briques posées verticalement et présentant leur face la plus large, sans ornement, séparées par des rangées de briques posées horizontalement et montrant leur tranche avec les dessins ordinaires. L'entassement des débris ne m'a pas permis de voir le pavement, s'il en existe un (1). Bien que le tumulus ait presque entièrement disparu, et que ce qui en reste ait perdu toute forme caractéristique, il n'est pas douteux que la chambrette funéraire n'ait été ici creusée sous lui, au lieu d'être construite en avant comme au Chan-tong; il n'y a, en effet, pas de toit; la rangée de briques qui forme la voûte est immédiatement couverte par la terre, sans qu'il y ait de trace d'aucun ornement, revêtement ou appareil extérieur.

Une tombe absolument identique à celle-ci et évidemment de même époque m'a été montrée sur le Men-chan 門山, un petit tertre situé à un kilomètre environ au Nord de la gare; une autre semblable non loin de là est employée comme dépôt de cercueils. C'est d'une tombe de même genre que fut tirée la plus ancienne inscription de la région, le *San-lao pei* 三老碑 au pied du Tch'en chan 陳山 ou K'o-sing chan 客星山, à 1 h. 1/2 de bateau au Nord de la ville. Cette inscription, qui date du début du 1^{er} siècle, fut découverte par hasard, en 1852 par des paysans qui creusaient un trou pour prendre de la terre, et qui, malheureusement, ont détruit le tombeau auquel elle appartenait. Elle fut immédiatement recueillie par un collectionneur du village de K'o-sing k'iao 客星橋 Tcheou Che-hiong 周世熊, dont la famille la conserve encore aujourd'hui (2).

(1) Cette tombe est connue dans le pays sous le nom de Houang-mao-tchong tong 黃毛塚洞, et sert de refuge à quelques habitants du village voisin durant le passage des T'ai-p'ing à Yu-yao.

(2) *Yu-yao hien tche*, (éd. 1899), k. 16, 1 a-b.

IV

NING-PO.

La ville actuelle de Ning-po n'est pas très ancienne et date seulement du IX^e siècle. Aux débuts de l'histoire, la plaine marécageuse et insalubre ne devait guère être habitée, et c'est dans la montagne qu'il faut chercher les localités anciennes dont les noms nous sont parvenus; Yin 鄞, limite orientale, d'après le *Kouo yu*, du petit fief de Yue, concédé en 491 par le roi de Wou vainqueur à Keou-tchien vaincu, était dans la région mamelonnée qui sert d'intermédiaire entre la plaine basse et la haute montagne, au pied d'une colline qui porte encore le nom de Yin-tch'eng chan 鄞城山, près du village actuel de Po-tou 白杜鎮, à quarante-cinq li à l'Est de la sous-préfecture de Fong-houa 奉化縣; Keou-tchang 句章 dont parle le *Tch'an kouo ts'ö* était situé sur le mont Tch'eng-chan 城山, près de Ts'eu-k'i (1). Encore plus tard lorsque Ts'in Che-hoang jugea nécessaire d'établir une sous-préfecture un peu à l'Est de Yin, c'est au Nord du massif montagneux du Meou-chan 鄞山, non loin de l'emplacement actuel du T'ien-tong sseu, qu'il l'installa sous le nom de Meou 鄞. D'après une tradition ancienne, en ce temps la mer venait jusqu'au pied de la montagne, et formait là un port où les bateaux étrangers venaient faire commerce: d'où le nom (2). Antérieurement, il y avait eu là un petit fort (on en montre encore les ruines à l'Ouest de l'enceinte actuelle) élevé par Lieou Lao-tche 劉牢之 pour commander le confluent des rivières, lorsqu'en 400 et 401 il défendait le pays contre la rebelle Souen Ngen 孫恩 (3). C'est seulement pendant la période *tch'ang-k'ing* (821-824) que la ville fut transférée au lieu actuel, au confluent de la rivière de Fong-houa et de celle de Ts'eu-k'i.

(1) La montagne Tch'eng-chan 城山 et la rivière Tch'eng-chan tou 城山渡 entre lesquelles se trouvait la ville, sont situées à quinze li au Sud-Ouest de la sous-préfecture actuelle de Ts'eu-k'i (*Ning-po fou tche*, k. 34, 6 a); Le nom de Keou-tchang a été appliqué successivement à plusieurs endroits différents, bien que peu éloignés les uns des autres. Les Han laissèrent la ville au lieu où l'avait placée Keou-tchien; mais un peu plus tard au commencement du V^e siècle, ayant été minée par Souen Ngen elle fut reconstruite au bord de la rivière qui faisait communiquer Kouei-ki, Yu-yao et Meou. Deux cents ans environ plus tard, les Souei la transfèrent plus au Sud, au pied du mont T'o-chan 它山, à soixante li au Sud-Ouest de Ning-po, sur le territoire de la sous-préfecture actuelle de Yin (*Yin-hien tche*, k. 61, 4 a). Aujourd'hui, le nom est encore porté par un canton 鄉 de cette sous-préfecture, qui comprend les trente-troisième et trente-quatrième *tou* 都, juste au Sud de Ning-po, à très peu de distance de la ville sur la rive gauche du Yong kiang 甬江.

(2) *Yu ti ki cheng* 輿地紀勝 k. 11, 8a, citant le *Che lao sseu fan tche* 十道四蕃志 composé par Leang Tsai-yen 梁載言 dans la seconde moitié du IX^e siècle.

(3) *Kouei-ki ki* de Hia-heou Tseng-sien, cité dans le *K'ien-lao Sseu-ming l'ou king* 乾道四明圖經, k. 1, 4 a. Cf. *Yin-hien tche*, k. 3, 1 b.

Comme toute la plaine alluviale du Sud du golfe de Tchö-kiang, la région de Ning-po, aujourd'hui si fertile, est en effet dans des conditions naturelles assez défavorables : les marées rendent saumâtre l'eau des rivières, la faisant impropre à l'irrigation et à la boisson, et d'autre part, la dénivellation très faible permet aux marées de se faire sentir très loin. Il semble que le système ancien d'aménagement ait consisté dans le creusement, au pied des montagnes, de grands lacs sans écoulement vers la mer, où on recueillait l'eau des torrents, et d'où on la distribuait au moyen de canaux également sans communication avec la mer. Deux d'entre eux subsistent encore aux environs de Ning-po, le Tong-ts'ien hou 東錢湖 à l'Est, et le Kouang-tò hou 廣德湖 à l'Ouest; ils sont évidemment fort anciens; il en est fait mention pour la première fois dès le VIII^e siècle, à propos d'approfondissements et d'agrandissements : le Ts'ien-tong hou, qui fournissait l'eau pour l'irrigation de 800 *k'ing* (environ 500 hectares), est cité en 744, et le Kouang-tò hou, qui permettait l'irrigation de 4.000 *k'ing* (environ 2.500 hectares), en 773, puis encore en 793. Mais c'est seulement au siècle suivant, en 832, que le gouverneur Yu Ki-yeou 于季友 commença à établir le système d'écluses et de canaux qui, développé mais non modifié, a permis une mise en valeur plus complète. Il fit creuser une série de canaux pour rassembler l'eau des torrents, puis il construisit une grande digue, le Tchong-hia yen 仲夏堰; la retenue d'eau ainsi créée ouvrit à la culture quelques dizaines de milliers d'hectares; l'année suivante, il fit construire par son subordonné, le sous-préfet de Yin, une autre écluse sur le fleuve, à cinquante li de Ning-po, près du mont T'o 它山 dans le massif de Sseu-ming 四明山, augmentant encore l'aire cultivée de plus de cinq mille hectares. A cette époque la ville, alors toute neuve, manquait encore d'eau potable; pour y remédier, pendant la période *t'ai-ho* (827-836), le gouverneur Wang Yuan-wei 王元暉 fit amener de l'eau de l'écluse de T'o-chan et creuser le Yue-hou 月湖, et le Je-hou 日湖, grands étangs qui subsistent encore dans la partie Sud de la ville. Les travaux d'aménagement, commencés à la fin des T'ang, continuèrent sous les Song. C'est à la fin du XII^e siècle que fut commencée la construction de la digue maritime: elle commença modestement par une petite digue destinée à la protection de la ville même de Ting-hai 定海 (aujourd'hui Tchen-hai 鎮海) à l'embouchure de la rivière de Ning-po: le sous-préfet T'ang Chou-han 唐叔翰 éleva en 1183 une digue en pierre de 6.000 pieds de long; cinq ans plus tard (1189) il la doubla presque (5.400 pieds); et en 1222 on la prolongea encore par une levée de terre de 3.600 pieds. Tous ces ouvrages existent encore et servent à la protection de la sous-préfecture de Tchen-hai.

1. — LA VILLE.

Je n'ai pu, à mon grand regret, voir la célèbre bibliothèque de la famille Fan 梵, le T'ien-yi ko 天一閣. Elle est ordinairement ouverte aux visiteurs

sans formalité une fois par an, le huit du sixième mois; ce jour tombait cette année le 1^{er} août, et j'avais disposé mon excursion à P'ou-t'o de façon à être de retour à Ning-po à cette date afin d'en profiter; malheureusement la cérémonie fut retardée *sine die*: le chef et les principaux membres de la famille s'étaient rendus à Chang-hai pour un procès qu'ils ont au sujet de livres qui leur ont volés l'an dernier; et je dus partir sans avoir pu visiter la collection.

Tout au Sud de la ville, le T'ien-long t'a 天封塔, grand stūpa en briques à sept étages d'une trentaine de mètres de haut, a été restauré intérieurement il y a quelques années, en sorte qu'on peut monter jusqu'au sommet, d'où la vue s'étend sur toute la ville ainsi que la campagne environnante; il passe pour avoir été fondé à la fin des T'ang, mais a été fréquemment reconstruit. Le temple auquel il appartient, le T'ien-long sseu 天封寺, est à demi abandonné aujourd'hui (1).

Non loin de là, près du T'ien-ning sseu 天寧寺, s'élèvent deux petits stūpas du même genre; l'un encore presque entièrement conservé, est dans la cour d'une maison particulière et sert de lieu de débarras; l'autre est aux trois quarts écroulé, et les deux premiers étages seuls en subsistent.

Le Kouan-ti tien 關帝殿 du Yen-k'ing sseu 延慶寺, grand temple au Sud-Est de la ville contient quelques stèles anciennes malheureusement assez détériorées: la plus rapprochée de la porte d'entrée représente les Seize Arhats descendant au milieu des nuages; sur la deuxième est gravé le portrait de Tao-sin 道信, le quatrième patriarche chinois de l'école du dhyāna, et sur la troisième, celui de Bodhidharma; la partie inférieure de ces deux dernières manque. Au-dessus de chaque dessin est une petite inscription. Les stèles de Bodhidharma et de Tao-sin seraient les deux seules qui subsistent d'une ancienne série représentant les vingt-huit patriarches. Enfin sur le mur extérieur du temple, est gravé un tableau de filiation des maîtres de la secte, Tch'an-tsong 禪宗, qui paraît aussi être assez ancien.

Avant d'arriver à ce monastère, devant l'entrée du Kouan-tsong kiang-sseu 觀宗講寺 qui lui est contigu, on trouve les débris d'un ou plusieurs king-tch'ouang qui ont été empilés les uns sur les autres pour former une sorte de monument d'aspect bizarre. Ce sont, sans doute, les restes de ceux qui avaient été élevés anciennement devant le Yen-k'ing sseu.

Le temple le plus beau et le plus riche de Ning-po est certainement le T'ien-heou kong 天后宮 du club des gens du Fou-kien; il est situé dans le faubourg Est de la ville, en dehors des murs. On sait que le culte de l'« Impératrice céleste » est originaire du Fou-kien, et s'est répandu de là, à

(1) MARSHALL BROOMHALL, *The Chinese Empire, a general and missionary survey*, p. 76 reproduit une bonne photographie du T'ien-long t'a, mais en l'accompagnant d'une notice assez inexacte.

travers toute la Chine. Il prétend avoir été fondé en 1191 ; mais sous sa forme actuelle, il est naturellement beaucoup moins ancien et ne remonte qu'à la reconstruction de 1630 (1). Il est remarquable par la colonnade en pierre de la cour située devant le sanctuaire, qui faisait déjà l'admiration de Lavollée en 1845 (2) : autour de chaque pilier fait d'un seul bloc, monte un dragon sculpté en haut-relief, d'un très bel effet. Le temple a eu la chance de survivre au passage des T'ai-p'ing, qui le pillèrent, mais ne le brûlèrent pas (3).

Enfin, bien qu'elle n'ait aucune valeur archéologique, il m'a paru intéressant de visiter la mosquée de Ning-po qui est située à peu de distance de la Mission catholique. C'est un tout petit bâtiment reconstruit en 1875 ; au-dessus de la porte, un tableau en bois de cette même année reproduit un ancien éloge de la religion musulmane donné par T'ai-tsou des Ming (1368-1398). La communauté musulmane ne compte plus guère aujourd'hui qu'une trentaine de familles (4). Le gardien de la mosquée, originaire de Chao-hing, m'affirma que dans sa ville natale, il y avait cinq ou six familles musulmanes, mais sans mosquée.

2. — HORS DE LA VILLE.

A l'est de Ning-po, à six ou sept heures de sampan, se trouve le mont du roi Açoka, Yu-wang chan 育王山, aussi appelé T'ai-po chan 太白山, avec les deux anciens et célèbres temples de T'ien-tong 天童寺 et de Yu-wang. Ils sont très connus dans toute la région, non seulement des Chinois qui y viennent en grand nombre, mais aussi des Européens de Ning-po qui y vont souvent chasser ou passer quelques jours en été.

Le T'ien-tong sseu est à une vingtaine de li du lac. En 300, le bonze Yi-hing 義興 se construisit un petit ermitage à quelque distance à l'Est du temple actuel, à la « vallée orientale », Tong kou 東谷. On raconte qu'un enfant inconnu vint l'aider à lier les herbes dont il construisit sa hutte ; quand le travail fut achevé, il disparut en disant : « Je suis l'étoile du soir 太白 ». De là vint que l'ermitage porta le nom de T'ai-po tsing che 太白精舍. Celui-ci dura

(1) WILLIAMS, *The Middle Kingdom*, I, 123.

(2) LAVOLLÉE, *Voyage en Chine*, p. 396 ; — MILNE, *Notes on a seven month's residence in the city of Ning-po, from december 7th 1842, to July 7th. 1843* (*Chinese Repository*, XIII (1844), 1, 141, et la traduction française, dans MILNE, *La Vie réelle en Chine*, 83. Voir dans MOULE, *New China and old*, p. 70, sous le titre de *Temple stage at Ning-po* une photographie de cette colonnade et de la cour qui la précède, avec le théâtre du temple.

(3) On en trouvera une description, faite au lendemain de la rébellion dans Soochow, Hangechow and Ningpo (*Chinese and Japanese Repository*, II (1865), 579).

(4) D'après MILNE, *loc. cit.* 14, 31 (trad. franç. 84), il y aurait eu, en 1843, vingt à trente familles musulmanes à Ning-po.

juste un siècle, et fut brûlé en 399 dans la révolte de Souen Ngen 孫恩. Il ne fut relevé que plus de trois siècles après, en 732, par le maître du dhyāna Fa-siuan 法璩, auprès de l'ancien emplacement; transporté quelques années plus tard (757) à l'endroit qu'il occupe actuellement, il reçut de l'empereur le titre de T'ien-tong-ling-long sseu 天童璽瓏寺 (759). Son histoire est une série de destructions et de reconstructions analogue à celle de tous les autres temples de cette région; ruiné une dernière fois par les T'ai-p'ing au milieu du siècle dernier, il s'est relevé et est maintenant en pleine prospérité.

On débarque au village de Siao-po-ho-t'ou 小白河頭 d'où une large route dallée conduit au temple, et on franchit une petite colline, le Siao-po ling 小白嶺, au sommet duquel se dresse, au milieu des arbres, un stūpa hexagonal en briques, le Tchen-mang t'a 鐘蟬塔; le maître du dhyāna Sin-king 心鏡, qui vécut de 690 à 767, l'éleva, dit-on, afin de dompter les serpents qui pullulaient dans la région. Il en subsiste actuellement cinq étages; il est du type ordinaire, mais beaucoup trop étroit pour avoir jamais contenu d'escalier intérieur: les faces n'ont que 1 m, 70 de large à la base. Deux portes dans le même axe donnent accès à une petite chambre sans ornement; au-dessus de la porte Ouest, est posée une grande dalle de pierre, longue de 1 m, 05, haute de 0 m, 78, où est représenté le bodhisattva Ti-tsang (Kṣitigarbha) assis, la tête rasée, son bâton à la main, ayant de chaque côté un autre bodhisattva assis, et entouré de dieux agenouillés les mains jointes; en bas, au milieu, une petite inscription à droite et à gauche de laquelle sont agenouillés les deux donateurs. Le travail en est très grossier, et paraît d'ailleurs moderne, des Ming, je pense.

Peu avant d'arriver, les deux côtés de la route sont plantés de pins formant une belle allée qui va montant doucement jusqu'à un bois assez épais au milieu duquel se trouve le temple avec les deux grandes pièces d'eau qui le précèdent; et entre celles-ci, les sept stūpas des sept Buddhas. Ces monuments (1), assez répandus dans le Tchō-kiang, sont consacrés soit aux sept Buddhas passés, soit aux sept Tathāgatas (2), Amitābha, Prabhūtaratna, Ratnatraya, Surupāya, Vyāsa, Abhayamḍada, Amṛtodanarāja; c'est à ceux-ci que seraient consacrés ceux de T'ien-tong, au dire des bonzes, mais aucune inscription ne permet de l'affirmer. Ils sont tous du même type: ils se composent essentiellement d'un corps en forme d'œuf reposant sur un socle et surmonté d'un toit; ce corps est creux et percé d'une sorte de petite fenêtre en cœur; l'aspect général ne manque pas d'élégance. Ils furent élevés au milieu du XII^e siècle par le maître du dhyāna Hong-tche 弘智 (1091-1157) qui les plaça entre les deux étangs

(1) Cf. DE GROOT, *Le Code du Mahāyāna en Chine*, p. 101.

(2) La plupart des bonzes que j'ai interrogés donnent à ces stūpas, suivent leur destination, les noms différents de Ts'i Fo t'a 七佛塔 et de Ts'i Jou-lai t'a 七如來塔, sans rien alléguer d'ailleurs pour justifier cette distinction. Le nom vulgaire le plus répandu au Tchō-kiang est Ts'i-sing t'a 七星塔.

situés devant le temple, afin de figurer par eux les sept étoiles de la Grande Ourse, les deux étangs représentant les deux charriots. Détruits en 1587 par une inondation, ils furent reconstruits pendant la période *tch'ong tchen* (1628-1643), puis détruits encore par les T'ai-p'ing et restaurés vers 1861 (1). On n'en refit alors que six du type ordinaire, en briques : au milieu, on construisit en pierre un petit stûpa hexagonal à sept étages reposant sur un soubassement très haut, et sur chaque face duquel est sculptée une petite statue de Buddha ; il prit la place d'un petit stûpa analogue aux six autres comme le montrent les dessins du *T'ien-tong sseu tche* qui paraissent être du début du XVIII^e siècle.

À l'intérieur, le Yu-peï t'ing 御碑亭, outre de belles inscriptions impériales des Ts'ing, renferme un petit monument intéressant ; c'est un fragment d'un ancien king-tch'ouang daté de 865, qui a été donné au temple, en 1907, par Touan-fang 段方, alors vice-roi des Deux-Kiang. C'est *Ko ling cheng lo-lo-ni king* qui y est gravé ainsi qu'à l'ordinaire, mais à la partie supérieure, sur chacune des six faces est sculpté un petit Buddha assis sur un lotus (haut. om 20) d'un travail excellent et très fin. Son origine est inconnue.

À un kilomètre et demi environ à l'Est, est le Kou t'ien-tong sseu 古天童寺. C'est l'ancien emplacement de l'ermitage fondé par Yi-hing 義興 en 300, qui subsista sous le nom de Tong-kou ngan 東谷菴 ; il est intéressant pour les inscriptions des Song qu'il contient. La plus ancienne est l'éloge, avec le portrait gravé au trait du maître du dhyāna Hong-tche 弘智, assis sur le trône de la loi, en costume de bonze, le chasse-mouches à la main, les jambes repliées sous lui, ses souliers posés sur un coussin au-dessous. Le portrait est très vivant et il n'y a pas de doute que le tableau original n'ait été excellent.

Le Yu-wang sseu, ou plus exactement A-yu-wang sseu, est situé tout près de la rivière au pied de la montagne (2). C'est l'un des temples les plus célèbres du Tchō-kiang, car il passe pour contenir une relique du Buddha, trouvée tout près de là, dans un des quatre-vingt-quatre mille stûpas du roi Açoka. La tradition est fort ancienne. Dès le milieu du V^e siècle, K'ong Ling-fou 孔靈符 dans son *Kouei-ki ki* 會稽記 y faisait allusion (3). « Le *Kouei-ki*

(1) *T'ien-tong sseu tche* 天童寺志, k. 7, 1a-b. — Pour la biographie de Hong-tche, cf. *Ibid.*, k. 3, 11b.

(2) Sur ce temple voir FORTUNE, *A Residence among the Chinese* (Londres, 1857), p. 22 sqq.

(3) Il a existé plusieurs *Kouei-ki ki* tous perdus aujourd'hui : l'un était de Houo Siun 賀盾 qui vécut de 260 à 319 (*Tsin chou*, k. 68, 6b-9b) ; un autre de K'ong Ye 孔躄, surnom Ling-fou, qui mourut aux environs de 460 (*Song-chou*, k. 54, 1b-2b), un troisième est attribué à un certain Hia-heou Tseng-sien 夏候曾先 personnage antérieur au X^e siècle, mais sur qui je n'ai aucun renseignement ; la mention du passage des Tsin au Sud du Yang-tseu me paraît écarter le premier ; je suppose qu'il s'agit du second, bien que Tao-siuan ne l'ait pas désigné clairement, parce qu'il est de beaucoup le plus connu et le plus souvent cité.

ki dit: Le ministre des Tsin orientaux Wang Tao 王導 raconte: dans les premiers temps qui suivirent le passage (de la cour) au Sud du Yang-tseu kiang (318), il y eut un religieux d'une beauté merveilleuse qui déclara qu'il était venu de la mer à notre rencontre. Autrefois avec le roi Açoka il était allé à la sous-préfecture de Meou, y avait déposé une relique et avait élevé un stûpa pour la protéger. Le roi Açoka et tous les arhats adorèrent le stûpa puis s'envolèrent et entrèrent dans la mer. Les disciples s'attachaient à eux pour les suivre; une fois ils tombèrent et se transformèrent en pierres noires, ces pierres ont encore les formes d'homme. Leur stûpa est au mont T'ie-wei 鐵圍山 (1). » Cinquante ans plus tard, le *Kao seng tchouan* rapporte tout au long la légende de l'invention de la relique (2). « Houei-ta 慧達, nom de famille Licou 劉, nom personnel Sa-ho 薩河 (3), originaire de Li-che 離石 dans la sous-préfecture de Si-ho 西河, du département de Ping 并. Dans sa jeunesse, il aimait la chasse; à l'âge de trente-et-un ans, soudain, il fut malade et mourut; puis au bout de quelques jours il ressuscita. Comme il se préparait à souffrir la rétribution douloureuse de l'enfer, il vit un religieux qui lui dit qu'il avait été son maître dans une vie antérieure; qui lui expliqua la loi, et lui ordonna d'entrer en religion, de se rendre dans les commanderies de Tao-yang, de Kouei-ki et de Wou pour y chercher les stûpas et les statues faites par le roi Açoka, et de les adorer afin de faire pénitence pour ses anciens péchés. Alors s'étant réveillé, il entra en religion sous le nom de Houei-ta; avec zèle il s'efforça à des actes méritoires; la pénitence était son principal objet. Pendant la période *ning-k'ang* des Tsin (373-376) il arriva à la capitale... (ici est racontée la découverte de diverses reliques et statues à la capitale et dans plusieurs autres lieux). Houei-ta resta trois ans en tout au T'ong-hiuan sseu 通玄寺, matin et soir il pria sans cesse. Ensuite, il se rendit à Kouei-ki pour adorer le stûpa de Meou. Ce stûpa avait aussi été fait par le roi Açoka. Pendant des années, les hautes herbes en marquèrent l'emplacement; Houei-ta plein d'espoir et comprimant ses pensées, vit une lumière miraculeuse qui sortait comme une flamme; alors il éleva une chapelle; les oiseaux n'osaient pas se rassembler sur les branches; dans les marais près du temple, les pêcheurs ne prenaient plus de poissons; religieux et laïques étaient pleins d'émotion et tous eurent foi. Ensuite, le gouverneur de la commanderie Mong Yi 孟顥 agrandit (la chapelle) ». C'est ici grâce à une lueur miraculeuse que Houei-ta découvrit la relique. La

(1) *Tsi chen tcheou san pao kan l'ong tou* 集神州三寶感通錄. k. 1. 36b (Trip. Tokyo, XXXVII, 7).

(2) *Kao seng tchouan*, k. 13, 71a Trip. Tokyo, XXXV, 2).

(3) Variante édit. Song 阿. Le *Tsi chen tcheou san pao kan l'ong tou*, k. 1 36a, écrit 何, ainsi que le *leang chou* 梁書, k. 54, 4b; le *Nan che* 南史, k. 78, 4a, le *Yu-wang sseu tche* 育王寺志, k. 2. 16. 8a, etc., écrivent 訶: c'est certainement l'orthographe correcte.

tradition moderne, rapportée dès l'année 664 dans le *Tsi chen tcheou san pao l'ong lou* de Tao-siuan 道宣, veut que ce soit un son de cloche qui l'ait aidé dans ses recherches. « (Houei-ta) étant allé à Kouei-ki, au bord de la mer, chercha partout dans les montagnes et les étangs, sans pouvoir reconnaître l'emplacement. Soudain une nuit, il entendit sous terre un son de cloche; aussitôt pour marquer l'endroit, il coupa un bâton et en fit un mât; trois jours après, soudain un stūpa précieux et la relique jaillirent de terre ». C'est donc vers la fin du IV^e siècle qu'aurait eu lieu la découverte (1); on raconte aussi qu'un temple fut fondé près de là en 405. Rien n'est moins sûr: le *Kao seng tchouan* n'en dit mot et son récit ne me paraît nullement l'impliquer. En fait la première date positive est l'année 522, quand l'empereur Leang Wou-ti fit élever un stūpa en bois pour protéger la relique, et construire un monastère qu'il appela A-yu-wang sseu 阿育王寺 (2).

La relique ainsi découverte par Lieou Sa-ho était, dit-on, un fragment de l'uṣṣiṣa du Buddha; elle serait encore conservée dans le temple, où une salle spéciale lui est consacrée, le Che-li-tien 舍利殿; là un petit reliquaire en forme de stūpa est offert à l'adoration des fidèles derrière l'autel, dans une vitrine remplie des objets les plus précieux donnés au temple. Je n'ai pu obtenir de le photographier qu'enfermé dans cette vitrine: de plus, il m'a été présenté par un bonze de façon à le voir de près sans toutefois le toucher. Le reliquaire qui semble être en bois ou en ivoire (les bonzes affirment que ce n'est ni bronze ni bois, mais une matière inconnue provenant du palais des dieux) et est couvert d'une belle patine noire, a environ 0m30 de haut (3); le socle est fait de colonnettes alternant avec de petits Buddhas assis formant caryatides; le corps même est une sorte de boîte cubique, sur les quatre faces de laquelle sont figurées de petites scènes que j'ai vues trop mal pour être capable de les identifier. Suivant les bonzes, ce seraient quatre représentations de Vajrapāni, protecteur de la loi 法護金剛菩薩 avec des dieux et personnages divers. Ces petites scènes sont encadrées entre les quatre piliers d'angle qui soutiennent le couvercle, et dont le chapiteau est formé d'un Garuda; quatre cornes ornées de petits personnages se dressent à chacun des coins de ce couvercle et entourent le mât central qui porte cinq disques superposés. Le stūpa est creux, et la relique est suspendue à l'intérieur au

(1) Le *Tsi chen tcheou san pao kan l'ong lou* donne par erreur pour date de l'invention de la relique la deuxième année *l'ai-k'ang* 太康 qui est 281. C'est peut-être une simple faute de copiste pour *ning-k'ang* 寧康. Cette erreur est malheureusement ancienne et s'est répandue partout, presque tous les textes modernes remontant au *Tsi chen tcheou san pao kan l'ong lou*.

(2) *Tsi chen tcheou san pao kan l'ong lou*, k. 1, 36a.

(3) FORTUNE, *A residence among the Chinese*, p. 34 déclare nettement que le reliquaire est en bois sculpté. « a small pagoda carved in wood ».

fond d'une sorte de petite cloche, on ne peut pas, en voyant le reliquaire, ne pas être frappé de sa ressemblance avec les « quatre-vingt-quatre mille stūpas » fondus par Ts'ien Chou 錢俶, roi de Wou-yue et dont un beau spécimen est conservé au Kouo-ts'ing sseu dans le T'ien-t'ai chan (1); il a certainement servi de modèle : était-il possible de faire mieux que d'imiter jusqu'au bout le roi Açoka, non seulement dans le nombre, mais encore dans la forme des stūpas ?

Le reliquaire actuel me paraît, en effet, très ancien (2). Je ne crois pas impossible qu'il soit bien le stūpa primitif et qu'il remonte au temps des Six Dynasties, quoique le temple ait été, comme presque tous ceux du Tchō-kiang, souvent détruit. La description qu'en fait Tao-siuan en 661 pourrait, sauf la mention des clochettes s'appliquer exactement au stūpa actuel. « Le stūpa miraculeux est de couleur verte, et ressemble à de la pierre sans en être; il est haut d'un pied et quatre pouces, et large de sept pouces; il porte cinq étages de plats à recueillir la rosée; il est tout à fait pareil à ceux qu'on fabrique à Khotan dans les pays d'Occident. Les faces sont percées de fenêtres et aux quatre coins, il y a des clochettes célestes; à l'intérieur est suspendu un gong en cuivre, et constamment il y a un bruit de cloche : il vient probablement du gong. Tout autour du stūpa il y a des statues de Buddhas, de bodhisattvas, de vajras, de saints, etc. Les formes sont très fines et très délicates; en clignant des yeux, on croirait voir des centaines de milliers de statues; les figures, les yeux, les mains et les pieds sont parfaits. C'est vraiment ce qu'on peut appeler une œuvre divine; aucun homme ne saurait atteindre à cette perfection (3) ». Et depuis cette époque la série des témoignages épigraphiques, historiques et littéraires se suit sans interruption jusqu'à nos jours.

La vitrine du reliquaire est enfermée dans un grand stūpa en pierre dorée, construit en 1577 et restauré en 1862 et en 1909, qui reproduit assez grossièrement le reliquaire lui-même avec les sculptures dont il est orné; de chaque côté sont deux autres stūpas dorés de forme assez lourde, dont l'un en bronze à droite, fondu en 1811 et restauré en 1880, commémore la naissance du Buddha (皇宮降蹟), et l'autre en pierre, à gauche, construit (ou plus probablement reconstruit) en 1863 et restauré en 1911, rappelle sa mort (雙樹涅槃). Ce dernier contient une molaire d'éléphant qui est considérée comme une relique du Buddha Kāçyapa. Deux vitrines placées en avant de ces stūpas de chaque côté de l'autel contiennent chacune une statue, à droite le roi Açoka debout, relevant la main droite à la hauteur du front au-dessus des yeux

(1) Voir ci-dessous, p. 62.

(2) Cf. FORTUNE, *A residence among the Chinese*, p. 34.

(3) *Tsi chen tcheou kan t'ong tou*, loc. cit.; *Kouang hong ming tsi*, 廣弘明集, k. 15, 93 a.

pour regarder de loin la relique, et à gauche l'inventeur de la relique, le bodhisattva Li-pin 利賓, qui est le bonze Houei-ta 惠達, assis en méditation. Je ne sais si les statues actuelles, qu'on distingue mal à travers les vitres malpropres, sont bien anciennes. Mais un monument, dont je reparlerai plus loin, le tombeau de Houei-ta, nous montre que la disposition générale de Che-li tien, le reliquaire au milieu, ayant Açoka à sa gauche et Li-pin p'ou-sa à sa droite, est aujourd'hui la même qu'au milieu du XVI^e siècle. L'abbé du monastère m'a déclaré que lors de l'incendie allumé par les T'ai-p'ing, le Che-li tien échappa grâce à la vertu de la relique. Le fait que le stūpa en bronze de *kia-k'ing* a subsisté me semble favorable à cette thèse. Malheureusement, la relique ne put protéger en même temps le trésor contre le pillage, et il n'y reste plus d'objets anciens.

Derrière le Che-li tien, dans la petite cour qui le sépare de la montagne, contre le mur même de cette salle, deux inscriptions modernes prétendent donner la reproduction du reliquaire ; elles ne ressemblent pas à leur modèle, ni même ne se ressemblent l'une l'autre ; le dessin qui est en tête de l'*A-yu-wang sseu tche* 阿育王寺志 n'est guère moins mauvais. La cour est divisée en deux, et sur la terrasse qui forme la partie postérieure, se dresse un king-tch'ouang dont la base et le sommet paraissent formés de morceaux d'origine diverse. De chaque côté, encastrées dans les murs, à droite et à gauche, sont quatre très belles statues en pierre, probablement de l'époque des Song, représentant les quatre t'ien-wang ; leur provenance exacte est inconnue, on sait seulement que ce sont des vestiges de l'ancien temple.

Il faut dire un mot des nombreuses pierres de Kouei-tseu-mou 鬼子母石 de ce temple ; une d'entre elles en particulier, à l'entrée du Che-li tien, représente l'introduction des livres bouddhiques en Chine, divers bonzes apportant des livres sur un cheval, Hiuan-tsang et son serviteur à cheval, etc. Les statuettes ont une vie et un mouvement qui mettent ce petit monument hors de pair ; il n'est malheureusement pas daté, mais il suffit de le comparer à la grossière imitation du temps des Ming qu'on trouve gisant en plusieurs morceaux le long du mur de gauche de la cour qui sépare le ts'ien-tien du ta-tien, pour voir d'un coup d'œil la différence des époques.

Le mur du font du ta-tien est orné de cinquante quatre petits dessins gravés sur pierre, d'apparence peu ancienne, représentant des personnages bouddhiques, bodhisattvas, arhats, etc. C'est l'œuvre d'un certain Kiue-tch'an 厥禪, évidemment un bonze, sur lequel je n'ai pu trouver aucun renseignement.

Devant le temple, un peu à l'Ouest, s'élève un grand stūpa hexagonal en briques à sept étages d'une trentaine de mètres de haut, le Si t'a 西塔 qu'on appelle dans le dialecte local *ô-t'a* 下塔, le stūpa d'en-bas. Il est trop étroit pour contenir une salle et un escalier, et on n'y entre pas : il n'a pas de porte, et les fenêtres sont remplacées par des niches où sont disposées des statues de Buddha. Sur la montagne située derrière le temple est le Tong-t'a 東塔 appelé aussi stūpa d'en-haut, *sang-t'a* 上塔. Ces deux stūpas ont remplacé au X^e siècle

des stūpas en bois dont la fondation remontait au milieu du VI^e siècle, mais qui avaient été reconstruits plusieurs fois. En montant sur la pente de la colline, on trouve l'empreinte du pied gauche du Buddha Kāçyapa, fente naturelle longue et étroite dans un rocher⁽¹⁾.

Comme le T'ien-tong-sseu, l'A-yu-wang sseu a été déplacé, et on montre encore à trois kilomètres environ son ancien site, dans une vallée sauvage et étroite dominée par un grand rocher à pic, celui où Lieou Sa-ho découvrit la relique. On y a élevé, au sommet, un petit stūpa commémoratif, le Pao-che-li t'a 寶舍利塔; une face portait probablement une inscription aujourd'hui effacée, et sur chacune des trois autres faces est sculpté un petit Buddha assis.

Le tombeau de Lieou Sa-ho, en religion Houei-ta, ou, comme on prononce sur place, Vé-da 惠達, est situé tout près, à un kilomètre environ, sous un petit pavillon en pierre. Bien que tout moderne (il a été refait en 1554), il est toutefois curieux en ce qu'il imite assez grossièrement, mais de façon reconnaissable, la forme générale du reliquaire avec ses quatre cornes et son mât au-dessus du toit. De plus, le petit bas-relief que porte, au-dessus de l'inscription, la face antérieure, est intéressant malgré sa médiocrité, car il représente le reliquaire entre le roi Açoka et Li-pin p'ou-sa à gauche et à droite, reproduisant ainsi les traits les plus caractéristiques de la disposition actuelle du Che-li tien. Le bas-relief de la face postérieure, le Buddha entre Ananda et Kāçyapa, n'offre aucun intérêt.

V

P'OU-T'O.

L'île de P'ou-t'o 普陀山 est trop célèbre pour que, voyageant dans cette région, je n'aie pas cru devoir y aller passer quelques jours; mais après les travaux de M. Börschmann et de M. Johnston, pour ne parler que des auteurs les plus récents et les plus complets, je ne pensais pas y rien trouver de nouveau. Je n'en fus que plus étonné de voir au Fa-yu sseu 法雨寺, dans le Yu-fou tien 玉佛殿, un remarquable bas-relief ancien de 0^m 75 de haut; sur la face est figuré Amitābha entre Avalokiteçvara et Mahāsthāmaprāpta, tous trois debout sur des fleurs de lotus, avec quatre Apsaras et un dragon volant au-dessus d'eux; sur le revers les donateurs ont représenté, simplement gravés au trait, les palais des dieux avec les cortèges célestes, où ils se souhaitent à eux-mêmes d'aller renaître avec leur famille: 像主李文 | 還家
口夫妻 | 男女現身天宮. « Puisse le donateur du bas-relief Li Wen-houan

(1) On la montrait déjà au VII^e siècle (*Tsi chen tcheou kan l'ong lou*, k. 1, 36 b).

et sa famille, sa femme et (ses enfants) garçons et filles, manifester leur corps dans les palais des dieux ». Une petite inscription sur le côté droit porte les noms des donateurs et la date : 永安二年歲次巳酉十一月戊寅朔十四日辛卯 « la deuxième année *yong-ngan*, année *ki-yeou*, le quatorzième jour, *sin-mao* du onzième mois, dont le premier jour est *cheou-yin* », c'est à dire le 29 décembre 529, toutes les indications chronologiques étant parfaitement exactes. C'est une des belles œuvres de la sculpture des Wei Septentrionaux. Elle provient du Nord du Chan-tong, de la commanderie de Lo-ling 樂陵郡 (aujourd'hui Wou-ting fou 武定) dont l'un des donateurs était gouverneur. Je ne sais comment elle fut apportée à P'ou-t'o ; en tous cas ce ne peut être que longtemps après le VI^e siècle. Il m'a été affirmé qu'elle fut trouvée sous les Ming sur la grève des Mille-Pas 干涉沙, par Ta-tche 大智 qui avait fondé le Fa-yu sseu en 1580. C'est sans contredit le monument artistique le plus intéressant de l'île tout entière. Je note en passant que le « Buddha de jade », de qui cette salle tire son nom, n'a pas seulement, comme le dit M. Börschmann, subi une influence birmane, mais vient véritablement de Birmanie, d'où il a été rapporté avec quelques autres statues et des manuscrits birmans et singhalais par un bonze de P'ou-t'o, il y a une quinzaine d'années ; la « Kouan-yin couchée » que le même auteur (1) décrit comme se trouvant dans le ta-tien du P'ou-ts'i sseu, est en réalité un Buddha dans le nirvāna birman apporté par le même bonze ; l'A-yu-wang sseu à l'Est de Ning-po lui doit également un Buddha assis, et le Kouan-tsong kiang-sseu de Ning-po, un manuscrit moderne sur olles, dont l'écriture, qui n'est certainement ni birmane, ni siamoise, ni cambodgienne, m'a paru être singhalaise.

A l'entrée du P'ou-ts'i sseu, le T'ai-tseu t'a 太子塔 remonte bien, comme le déclare M. Börschmann, à l'époque mongole ; mais les sculptures sont plus modernes et datent de la fin du XVI^e siècle. Une inscription sur la face Nord du premier étage nous apprend en effet qu'il fut restauré en 1592 par un certain Tcheou Tsou-tö 周祖德 et son frère, et un examen attentif montre qu'à chaque étage, la partie sculptée de chaque panneau a été sciée, enlevée et remplacée par un bloc neuf. Il suffit d'ailleurs de voir de près les statues pour constater qu'elles présentent tous les défauts de l'art, si on ose l'appeler ainsi, des Ming, médiocrité de la composition, lourdeur des proportions, raideur des gestes, et aplatissement de la face (ce dernier trait toutefois n'étant pas encore aussi marqué que dans l'imagerie moderne).

(1) On ne saurait d'ailleurs reprocher à M. BÖRSCHMANN de décrire ces statues du Buddha sous le nom de Kouan-yin, car c'est ainsi que les considèrent les bonzes des différents temples où elles se trouvent, et il n'est pas moins légitime de les décrire dans le rôle qu'elles jouent en Chine, que dans celui qui leur était attribué dans leur pays d'origine.

VI

HAI-MEN.

Hai-men 海門 est une ville de fondation récente : elle a remplacé l'ancien port des Han, situé sur la rive opposée, un peu en amont, Tchang-ngan 安章, qui fut le chef-lieu de tout le pays jusqu'au VI^e siècle, et, sans avoir disparu complètement, n'est plus aujourd'hui qu'un marché sans grande importance même locale. Elle fut créée en 1387, lorsque les Ming organisèrent la défense de la côte contre les incursions des pirates japonais. Aussi a-t-elle peu d'intérêt archéologique. Son Tch'eng-houang miao 城隍廟 renferme une grosse cloche en bronze de 2 mètres environ de haut, qui passe pour ancienne, mais ne porte aucune date ; d'après la légende, elle serait venue en flottant sur la rivière de T'ai-tcheou, au temps de la fondation de la ville. Dans la deuxième cour de ce même temple se trouve un petit brûle-parfums en pierre, sur lequel sont sculptés les signes fastes de longévité, la grue, l'agaric, le cerf, le lièvre, etc., ainsi que la déesse donneuse d'enfants, Song-tseu niang-niang 送子娘娘 (1) ; la date très effacée me paraît être la seizième année wan-li (1588).

VII

T'AI-TCHEOU.

La ville de T'ai-tcheou est sur la rive gauche du Ling kiang 靈江, et comme elle est située près de la limite de navigabilité du fleuve pour les grosses jonques et les bateaux à vapeur, son port est le marché de toute la région, d'ailleurs assez pauvre. Le mur d'enceinte longe la rivière, mais la ville elle-même en est séparée par une colline peu élevée bien qu'assez abrupte, le Kin chan 巾山 ou Kin-tseu chan 巾子山, qui rend les relations avec le port sinon difficiles, du moins assez longues ; les habitants n'aiment guère franchir directement la colline par des escaliers très raides, et préfèrent en contourner le pied, au prix d'un détour de plus d'une demi-heure. Aussi la ville semble-t-elle profiter assez peu du trafic qui reste confiné au port. L'histoire explique cette situation anormale : c'est très loin de la rivière, sur le mont Ta-kou 大圜山 dans le coin Nord-Ouest de l'enceinte actuelle que fut établie en 591 la petite sous-préfecture de Lin-hai 臨海, à mi-chemin de la cité de Tchang-ngan et du poste de Che-p'ing 始平, aujourd'hui T'ien-t'ai, l'un et l'autre plus anciens qu'elle. Elle dépendait alors du département de Tch'ou 處州, qui comprenait tout le midi du Tchō-kiang, les trois départements actuels de

(1) Ce nom est ordinairement au Tchō-kiang celui de Kouan-yin donneuse d'enfants, mais ici il s'agit certainement d'une divinité taoïste.

Tch'ou-tcheou, Wen-tcheou 温州 et de T'ai-tcheou. Mais bientôt, en 618, la partie septentrionale de cette circonscription trop étendue en fut détachée et forma le département de Hai 海州, dont le nom fut changé en T'ai 台州, en 621. Le chef-lieu en fut placé à Lin-hai, qui fut entouré d'un rempart de défense extérieure, *lo-tch'eng* 羅城, de dix-huit li de tour et 24.000 pieds de long occupant à peu près l'emplacement de la muraille actuelle (1). Le port que les conditions de la navigation créèrent là peu à peu, et la ville administrative ont formé ainsi deux centres distincts qui se sont développés séparément, ainsi qu'il arrive souvent en Chine.

1. — LA VILLE.

Le Kin chan a trois sommets séparés par de petits cols abrupts; chacun d'eux porte un stūpa, deux sur leur sommet même (2), le troisième à mi-pente juste à l'entrée du Tch'eng-houang miao. Au pied de la montagne est le T'ien-ning sseu 天寧寺 qui, détruit presque entièrement par les T'ai-p'ing n'a pas été relevé. Un grand stūpa s'élève près de son entrée, le T'ien-ning t'a ou encore Ts'ien-fo t'a 千佛塔: c'est une tour hexagonale, en briques, à sept étages, d'une quarantaine de mètres de haut; chaque face est large de 3 m. 40 à la base; chaque étage est orné de trois rangées de briques posées de champ sur lesquelles sont modelés en haut-relief de petits Buddhas de 0 m. 20 de haut, assis sur leur fleur de lotus; le stūpa mérite bien ainsi son nom de stūpa des Mille Buddhas, car le total atteint tout près de quatorze cents statuettes.

Devant le temple même, au milieu de la grande esplanade actuellement vide où s'élevaient autrefois le ts'ien-tien et le ta-tien, on a placé sous un toit une grande statue en pierre de Wei-t'o 韋馱, qui passe pour provenir de l'entrée de Ts'ien-fo t'a. Cette statue qui a plus de trois mètres de haut, est fort détériorée: elle a perdu un bras ainsi que le sabre sur lequel s'appuie le dieu; de plus elle présente des traces de restauration sur la cuisse droite; elle paraît d'ailleurs relativement moderne et ne peut guère remonter plus haut que l'époque mongole.

Le Kou-che-fo sseu 古石佛寺 (3) est situé à mi-pente du Che-fo ngan 石佛岸. Il est formé d'une seule petite salle, au sol en terre battue, adossée au rocher, large de 10 mètres sur 15 de profondeur, avec un autel en son

(1) *Lin-hai hien toche* 臨海縣志, k. 2, 2a-3b; k. 11, 2a. — La date de construction du *lo-tch'eng* est assez incertaine; il existait déjà sous les rois de Wou-yue, et par suite remonte sûrement aux T'ang.

(2) Les deux stūpas du sommet sont de construction récente: il ne s'y trouve aucune inscription, mais nombre de briques sont datées sur la tranche: 同治六年 sixième année *l'ong-tche* (1867).

(3) Il y a à T'ai-tcheou deux temples de ce nom, l'un près de l'autre, le *Kou-che-fo sseu* et le *Sin-che-fo sseu* 新石佛寺; ce dernier est un monastère de femmes élevé pendant la période *l'ong-tche* au pied du Che-fo ngan et ne présente aucun intérêt.

milieu: il n'y a pas de bonzes, mais il n'est pas désaffecté et est gardé par une vieille femme. Sur la paroi du rocher, derrière l'autel, est sculpté un groupe de cinq personnages, le Buddha assis sur une fleur de lotus entre Ānanda et Kāçyapa et deux devas, tous quatre debout sur des fleurs de lotus. Le Buddha a environ 1 m. 50 de haut; entre lui et Kāçyapa, est gravée la ligne suivante 宋顯德季立 « Elevé pendant les années *hien-tō* des Song » (*sic*), et entre Ānanda et le deva qui le suit, une inscription de deux lignes rappelle la restauration faite en 1669. Le libellé de la première inscription suffit à montrer qu'elle a été gravée postérieurement à la date qu'elle porte (vraisemblablement lors de la restauration), car il contient une erreur: la période *hien-tō* (954-959) n'est pas des Song, elle précède immédiatement l'avènement de cette dynastie. Dans leur état actuel, les statues paraissent assez médiocres, et l'empâtement de la laque et de la dorure qui les recouvrent achève de leur ôter toute valeur artistique. Ce temple possédait autrefois une cloche du milieu du X^e siècle; elle a disparu, probablement quand le temple fut pillé par les T'ai-p'ing.

2. — HORS DE LA VILLE.

L'ancien Tchen-jou sseu 眞如寺 (1), aujourd'hui transformé en école Tsouen-jou 尊儒 (dans le dialecte local les deux expressions se prononcent également *tseng-yu*) est juste à la sortie du gros village de Siao-tche 小芝, à une cinquantaine de kilomètres à l'Est de T'ai-tcheou et à vingt-cinq kilomètres au Nord de Hai-men. Il était célèbre autrefois par ses deux petits stūpas du roi Açoka 阿育王塔. Le nom n'était pas dû ici à la présence d'une relique, mais simplement à un détail d'ornementation. Les monuments étaient en pierre; ils avaient quatre faces, dont chacune était ornée de bas-reliefs, représentant au premier et au deuxième étage de petits Buddhas, et au troisième le roi Açoka. Ils sont démolis depuis longtemps; mais le directeur de l'école en connaissait quelques fragments qu'il me montra; deux étaient ensevelis parmi des débris dans un coin de la cour, et un troisième était pris dans le mur de la cuisine. Ils proviennent tous des étages ornés de Buddhas, et aucun de ceux où était figuré le roi Açoka ne s'est retrouvé. Les statuettes, d'un travail excellent, ont de vingt à trente-cinq centimètres de haut; une courte inscription donne la date: 乾興元年上元〇壬戌歲伍月十六日, seizième jour du cinquième mois de la première année *k'ien-hing* (17 juin 1022).

La route de T'ai-tcheou à Siao-tche passe, à la sortie de T'ai-tcheou, devant le Pao-cheou sseu 保壽寺 ou Po-t'a sseu 白塔寺, au pied de

(1) *Leang-tchō kin che tche*, k. 5, 20 b. 21 a. Yuan Yuan paraît avoir travaillé sur un estampage médiocre et sa lecture peut être complétée et améliorée sur plusieurs points.

Ts'ing-kiang chan 清江山. Derrière le temple fondé en 964, sur le haut de la montagne, le bonze T'ò-chao 德韶 avait construit au temps des Song un stûpa en briques, le Po-t'a qui fut restauré par ordre du préfet de T'ai-tcheou à la fin du XVII^e siècle. Il a été rasé par les T'ai-p'ing. Dans le temple même, la seule chose qui ait par hasard échappé à la destruction est une belle cloche en bronze datée de la 32^e année *k'ang-hi* (1693).

Au Nord-Est de T'ai-tcheou, au village de Chouang-miao-ling-wai 雙廟嶺外, un membre de la famille Ts'ien (des anciens rois de Wou-yue) conservait depuis plusieurs siècles le diplôme en fer conféré au roi Ts'ien Lieou 錢王鐵券 en 897; j'appris en arrivant qu'il avait été volé l'an dernier et était entre les mains d'un collectionneur de Ning-hai 寧海, en sorte qu'il m'a été impossible de le voir.

VIII

T'IEN-T'AI.

La grand route qui va de T'ai-tcheou à T'ien-t'ai 天台, le long de la rivière, traverse un pays inhabité qui passe pour peu sûr. T'ien-t'ai est une petite sous-préfecture sans importance à cent-vingt li de distance du chef-lieu. C'est vers le début du III^e siècle de notre ère que les Chinois, créant de petits centres administratifs à mesure que leur influence directe remontait le long des rivières de la côte vers l'intérieur, fondèrent à l'entrée du massif du T'ien-t'ai chan, le hien de Che-p'ing 始平; ce n'était guère qu'un poste pour la police du marché et de la route, car on se contenta d'entourer les bâtiments officiels d'un petit mur en terre de quatre cents pas environ de long (à peu près un demi-kilomètre), et de quinze pieds de haut. La position est mauvaise: la rivière, étroite et encombrée de rapides, n'est pas navigable; les terres cultivables sont peu étendues, et le pays, très pauvre, ne peut nourrir les habitants qui partent en grand nombre chaque été au moment de la moisson se louer comme ouvriers agricoles dans la région de Ning-po et de Chao-hing. Aussi la ville ne se développa-t-elle guère; et ce n'est que sous les Ming, après que des pirates japonais l'eurent pillée en 1555, qu'on se décida à la fortifier: les remparts, qui furent construits en deux ans (1556-1557), sont encore debout aujourd'hui (1).

(1) *T'ien-t'ai hien tche* 天台縣志, k. 1, 2 a-4 a; k. 2, 2 a. — Le nom actuel de T'ien-t'ai ne lui fut donné, après de nombreux changements, qu'au début du X^e siècle pour assez peu de temps d'abord par les Leang (907-923), puis de nouveau et définitivement en 963 par les Song. (*Wen hien l'ong-k'ao*, k. 318, 25 a; *Tch'e-tch'eng tche* 赤城志, k. 1, 5 b; *Ta Ming yi l'ong tche*, k. 47, 1 b; *Ta Ts'ing yi l'ong tche*, k. 229, 1 a). Le *T'ien-t'ai hien tche*, k. 1, 4 a, refuse d'admettre que le nom remonte plus haut que les Song.

Les rues de la ville doivent un aspect assez pittoresque au mode de construction des maisons. Sauf la façade des boutiques, les murs sont faits de grandes dalles de pierre de deux à trois mètres de haut, posées verticalement sur le sol, et au-dessus desquelles on bâtit en petites pierres ou en briques.

1. — LA VILLE ET SES ENVIRONS.

Il n'y a aucun monument intéressant dans la ville même. A cinq ou six li au Nord, le Tch'e-tch'eng chan 赤城山, est couronné par les ruines d'un ancien stūpa en briques, dont les sept étages sont maintenant réduits à quatre. Ce stūpa qui n'offre plus aucun intérêt, a eu sa célébrité. Il fut élevé au début du V^e siècle par la reine de Yo-yang 岳陽王妃, en même temps que deux autres qui ont disparu depuis longtemps, afin d'y déposer quarante-neuf grains de reliques du Buddha. Au X^e siècle, un bonze qui a joué un grand rôle dans le développement de la piété bouddhique au royaume de Wou-yue, le Kouo-che Tò-chao 得韶, le trouvant en ruines le restaura, mais en retira vingt-et-un grains de reliques qu'il répartit entre les temples du mont T'ien-t'ai. C'est tout près de là, sur le Kie-tsi yen 結集巖, un grand escarpement rocheux qui domine d'une trentaine de mètres à pic la pente de la colline, qu'au temps des T'ang les maîtres de la loi Ts'üan-ting 灌頂 de Tchang-ngan 章安, et Tchan-jen 湛然 de King-k'i 荆溪 exposaient la doctrine de l'école T'ien-t'ai. Au reste, la montagne tout entière est couverte de petits temples; l'un d'eux, le Yu-king tong 玉京洞, serait l'ancien Tch'e-tch'eng sseu fondé pendant la période yi-hi (405-418) par T'an-yeou 曇猷 ou Tao-yeou 道猷, un bonze étranger qui a laissé de nombreux souvenirs dans la région (1); il contenait autrefois un Buddha dans le nirvāṇa 臥佛 apporté à la fin du V^e siècle par Houei-ming 慧明 (2), mais cette statue a disparu depuis longtemps. Il ne se compose guère que d'une petite grotte aménagée en chapelle, un peu agrandie par une construction légère en avant du rocher; à l'intérieur, un creux de la pierre sert d'autel, et on y a disposé quelques statues modernes; sur le côté, une petite maison est l'habitation du bonze. Mal placé à mi-côte, manquant d'espace pour se développer, il n'a pu, on le comprend à première vue, lutter avec ses rivaux du T'ien-t'ai chan.

A une quinzaine de kilomètres environ au Nord-Ouest de T'ien-t'ai hien, se voit un petit temple taoïste renommé, le T'ong-po kong 桐柏宮. Le mont T'ong-po dont il porte le nom n'a rien de commun avec celui que mentionne le Yu kong (3); c'est simplement la partie Ouest du mont T'ien-t'ai. Mais il est une des montagnes célèbres du taoïsme. Il doit son nom, d'après le *Ling-pao*

(1) Voir ci-dessous p. 66.

(2) *T'ien-t'ai chan tche* 天台山志, k. 2, 10a, k. 3, 12b.

(3) Le T'ong-po chan du Yu kong était situé au Hou-nan, entre les rivières Han et Houai; cf. CHAVANNES, *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, 1, 138, note 1.

king 靈寶經, à l'éléococca et au pin qu'il portait à son sommet: « En haut, il y a un éléococca et un pin qui poussent entrelacés; en bas, il y a l'eau rouge de l'étang de cinabre » (1). Un auteur de date inconnue, mais certainement antérieur au X^e siècle, Hia-heou Tseng-sien 夏侯曾先, dans son *Kouei-ki* 會稽記, nous dit que « les monts T'ien-t'ai, Sseu-ming, et T'ong-po se touchent; ils sont tous des demeures des génies et des immortels » (2). Un personnage à demi légendaire, Ko Hiuan 葛玄, l'un de ceux qui transmirent le *Ling-pao king*, y aurait résidé et même, en l'an 238, « distillé du cinabre par le feu » 煉丹, c'est-à-dire fabriqué la drogue d'immortalité (3); et au lieu où il acheva le grand-œuvre, on montrait encore, avant la destruction du temple, le « Puits du Cinabre » 丹井, au pied de la Tour de la Cloche (4). Mais ce n'est que deux siècles plus tard, en 498, que l'histoire commence avec l'inscription (5) qu'écrivit Chen Yo 沈約, l'un des meilleurs écrivains des dynasties Song et Leang, lorsqu'il se retira comme *tao-che* en cet endroit, et y fonda un temple taoïste, le Kin-t'ing kouan (6). Ce temple,

(1) *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 96, 12b.

(2) *Ibid.* k. 96, 13a. L'ouvrage aujourd'hui perdu, est cité sous le titre abrégé et inexact de *tche* 志 de Hia-heou Tseng-sien; ailleurs (k. 96, 8b.) sous celui de *ti tche* 地志; et enfin plus correctement sous celui de *ki* 記. C'est de la même façon imprécise qu'il est cité dans le *T'ai-p'ing yu lan*, k. 41, 1a; mais la bibliographie générale placée en tête de ce dernier livre, 引書目 6b, donne le titre complet que j'ai adopté. Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur l'auteur ni la date.

(3) *T'ien-t'ai hien tche*, k. 11, 30a.

(4) *Ibid.*, k. 1, 22b. — On le montre aussi sur le Hous-t'ing fong, à quelques kilomètres à l'Est du T'ong-po kouan (*Ibid.*, k. 1, 14b).

(5) *Ibid.*, k. 11, 30a. La date donnée est 齊永嘉; mais la période *yong-kia* est une période des Tsin et non des Ts'i et il faut corriger 嘉 en 泰; l'inscription elle-même, telle qu'on la trouve dans le *Han Wei Lieou-tch'ao san po kia tsi* 漢魏六朝三百家集, *Chen Yin-heou tsi* 沈隱侯集, k. 2, 4a-6a, donne « 永泰元年 ». Cf. *Yi wen lei tsiu* 藝文類聚, k. 78, qui cite un fragment de l'inscription, mais sans date; c'est ce passage qui est reproduit dans le *Tchō-kiang l'ong tche*, k. 260, 25a, et le *T'ien-t'ai hien tche*, k. 13, 26a.

(6) Aucune des biographies de Chen Yo (*Song chou*, k. 100; *Leang chou*, k. 13; *Nan che*, k. 57) ne mentionne cette retraite au T'ien-t'ai. Mais l'inscription elle-même y fait clairement allusion: « Kao-tsong 高宗, l'empereur Ming 明, par la vertu de sa sainteté supérieure, gardait en son cœur la pensée du Principe Fondamental; sans tenir compte de mon insignifiance, il daigna m'employer. Puis, de Hia-jouei 夏汭, je demandai fermement à retourner à la montagne, et je m'efforçai de me retirer dans la sous-préfecture de Jou-nan 汝南; mais ce n'est pas un lieu de recueillement spirituel (息心 qui est employé ici est la traduction chinoise ordinaire du mot *gramana*). Quand l'empereur actuel monta sur le trône, il me retint encore; (puis) la première année *yong-l'ai* (498), j'accomplis mon vœu d'autrefois; je me retirai au loin sur le T'ien-t'ai; je fixai ma demeure dans cette montagne » (*loc. cit.* 4b). On trouve dans les œuvres de Chen Yo (*Ibid.* k. 2, 5a) un chant intitulé « Le Mont T'ong-po » 桐柏山; le début seul où l'auteur le qualifie de source de la Houai suffit à montrer qu'il s'agit du T'ong-po chan du Hou-nan.

détruit et abandonné pendant les troubles du V^e et du VI^e siècle, ne fut reconstruit que sous les T'ang. Au début du VIII^e siècle, un des religieux les plus remarquables de son temps, le *tao-che* Sseu-ma Tch'eng-tchen (1) s'était retiré sur le T'ien-t'ai chan pour y pratiquer les abstinences taoïstes ; il devint si célèbre qu'en 711 l'impératrice Tsö-t'ien 則天 le fit venir à la cour pour l'interroger ; plus tard en 721 l'empereur Hiuan-tsong, l'ayant appelé pour se faire donner des amulettes, le combla de cadeaux, et au bout d'un an, quand il lui permit de retourner à sa montagne, lui adressa lui-même une pièce de vers. Il y mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. De sa première visite à la cour, en 711, il avait rapporté l'autorisation de fonder un petit monastère pour deux ou trois *tao-che*, sous le nom de T'ong-po kouan : c'est là l'origine du temple actuel. On y éleva alors un king-tch'ouang portant le *Tao tö king*, sur la terrasse Tchong-miao 衆妙臺. Le monastère fut remis à neuf à la fin du IX^e siècle, et reçut peu après le titre de T'ong-po kong ; les rois de Wou-yue y placèrent les statues en bronze des dix T'ien-tsouen 天尊, et, après eux, les Song ne cessèrent de l'enrichir de dons de toutes sortes. Il brûla entièrement au début des Ming, et fut réduit en un monceau de cendres ; mais rebâti presque immédiatement, il resta très important jusqu'au milieu du siècle dernier. A cette époque, il fut ruiné une première fois par les T'ai-p'ing qui l'incendièrent, et depuis, le fut une deuxième fois par le gouvernement révolutionnaire qui confisqua la plus grande partie de ses terres pour l'entretien des écoles. Actuellement, il ne subsiste que les bâtiments qui formaient la partie postérieure de l'ancien temple ; ils servent à la fois de sanctuaire et de lieu d'habitation aux dix ou douze *tao-che* qui y vivent. Devant le ta-tien, la pierre qui sert aux offrandes journalières aux esprits, *kouei-chen che* 鬼神石, est très intéressante. C'est une sorte de colonne octogonale à deux étages de 1 m 10 de haut ; le chef du temple affirme qu'il avait autrefois trois étages, mais que l'un d'eux a disparu lors du pillage par les T'ai-p'ing. Chaque face porte un petit personnage taoïste dans une niche : d'abord les huit Immortels 八仙, assis les jambes repliées sur une fleur de lotus, la main gauche sur les genoux et la main droite levée à la hauteur de la poitrine, en tout pareils à des Buddhas, sauf que l'uṣṇiṣa est remplacé par la touffe de cheveux taoïste ; deux autres groupes de divinités s'intercalent entre les

(1) Sur ce personnage, voir *Sin T'ang chou*, k. 196, 5 b : *Kao tao tchouan* 高道傳 (*Chouo fou*, 59) 1 a.

(2) Le décret est conservé au *T'ien-t'ai hien tche*, k. 12, 2 b ; il est daté du 7^e jour du 10^e mois de la 2^e année *king-yun*, 21 novembre 711. L'empereur ordonnait au sous-préfet de donner « plusieurs » *meou* de terrain (sans préciser le chiffre) pour la fondation d'un petit monastère, d'y établir trois ou cinq *tao-che* du pays, et de s'entendre avec Sseu-ma Tch'eng-tchen pour déterminer une zone de quarante li dans laquelle il serait interdit de tuer des êtres vivants.

huit faces, les quatre T'ien-wang passés dans la mythologie taoïste avec tous leurs attributs bouddhistes, et quatre personnages purement taoïstes que je ne puis identifier, debout, en costume chinois, le bonnet sur la tête, tous les quatre absolument semblables.

L'aile gauche, Si-tao yuan 西道院, est formée par le Po-che-che l'ang 百世師堂, sur l'autel duquel se dressent deux statues en pierre d'un mètre de haut, représentant les deux princes légendaires Po-yi 伯夷 et Chou-tsi 叔齊 de la fin des Yin, qui sont, on le sait, des modèles de fidélité à leur souverain (1) : le nom de chacun d'eux est gravé sur son dos. Il n'y a aucune date inscrite, et on ignore l'origine des statues ; mais Yuan Yuan, pour des raisons paléographiques, suppose qu'elles sont des T'ang (2) ; elles ne furent déposées ici que sous les Ming. Les princes sont figurés tous deux dans la même attitude, assis à l'indienne, les mains cachées dans les manches et posées sur les genoux ; ils ne diffèrent que par la tête, Po-yi ayant une barbe à trois pointes, et Chou-tsi une barbe à une seule pointe. Les têtes seules ont été repeintes en rose, avec les yeux bleus, cheveux et barbe noirs, et un peigne doré dans les cheveux, la pierre restant nue pour le reste du corps. L'effet de ce coloriage n'est pas heureux ; ce qui est d'autant plus regrettable que ces statues, rares spécimens de l'art taoïste ancien, sont de bon travail, et de plus sont fort bien conservées.

Un bâtiment à demi détruit, l'ancien Yu-pei ting 御碑亭 contient encore l'inscription impériale de 1733. Mais la seule stèle ancienne est à l'extérieur du temple, environ à deux cents mètres de la porte, à quelques pas à l'Est du chemin ; elle est datée de 1166.

2. — LE MONT T'IENT-T'AI.

Situé hors des limites de la Chine antique, le mont T'ien-t'ai ne commença à devenir célèbre qu'après la conquête assez tardive de cette partie du Tchou-kiang, et surtout après que l'établissement d'une capitale sur le bas Yang-tseu-kiang, eut rapproché de lui un des centres intellectuels de la Chine. Son renom, qui peut-être reposait sur de vieilles croyances locales, se répandit vite. On le tenait pour un lieu de résidence des génies et des immortels, un endroit « peu éloigné du ciel » (3), et pareil à l'île bienheureuse de P'eng-lai (4) ;

(1) Voir GILES, *Biographical Dictionary*, no 1657. — On montre leur tombeau, avec une série d'inscriptions dont la plus ancienne, aujourd'hui perdue, remontait aux Leang, dans la sous-préfecture de Ho-tong 河東, au Chan-si. (*Chan yeou che k'o ts'ong pien* 山右石刻叢編, k. 6, 1 a ; k. 15, 31 b ; k. 19, 41 b).

(2) *Leang-tchō kin che tche*, k. 3, 55 b.

(3) *K'i mong ki* 啓蒙記 de Kou K'ai-tche 顧藹之, ap. *T'ai-p'ing yu lan*, k. 41, 1 a.

(4) *Yeou T'ien-t'ai chan fou* 遊天台山賦 de Souen Tch'o 孫綽, ap. *Wen siuan* 文選 k. 11, 4 a.

nombre de gens y avaient rencontré des êtres surnaturels (1). C'est là que le légendaire Ko Hiuan 葛玄 avait atteint l'immortalité ; presque en même temps que le taoïsme naissant, le bouddhisme s'y introduisait au milieu de IV^e siècle avec Tao-yeou 道猷 (2). Peu avant la venue de ce moine, Souen Tch'o 孫綽, un des plus grands écrivains de son époque, l'avait visité, et, dans son *Yeou T'ien-t'ai chan fou*, il en avait fait un éloge éclatant. Vers ce moment, ermites, pèlerins et touristes commencèrent à y affluer ; le grand calligraphe Wang Hi-tche s'y rendit avec Tche Siun 支遁, en 376, en apprenant la mort de Tao-yeou, et peu après le célèbre peintre Kou K'ai-tche le parcourut dans les dernières années du IV^e siècle. Sous les Ts'i Méridionaux, un certain Kou K'ouan s'y retira et y acquit une grande renommée de guérisseur ; puis dans la première moitié du VI^e siècle, le poète Li K'iu-jen 季巨人 en fit l'ascension, tandis que son contemporain Yu Touen-wou 庾盾吾 s'y fixait dans la retraite ; au début du VII^e siècle, les deux bonzes Han-chan 寒山 et Che-tō 拾得 que leurs contemporains considéraient comme des incarnations de Mañjuçri et de Samantabhadra, et dont on rencontre si souvent les portraits dans les peintures japonaises, y pratiquaient la méditation.

Mais le T'ien-t'ai chan est avant tout la montagne de Tche-yi 智凱 ou, comme on l'appelle plus respectueusement, Tche-tchō ta-che 智者大師 (3). Il s'appelait de son nom de famille Tch'en 陳 et était originaire de Houa-yong 華容 dans le département de King 荊州 (4). Il naquit au mois de juillet de l'année 538. Son père qui avait été présenté par le roi de Siang 湘 et bien accueilli par l'empereur, était un des courtisans des Leang. C'est à leur capitale de K'ien-k'ang, le Nankin d'aujourd'hui, qu'à l'âge de sept ans l'enfant commença à connaître la religion bouddhique ; il aimait à entrer dans les couvents : un jour il entendit les moines réciter les sections du *Saddharma Puṇḍarīka sūtra* ; et il en fut si ému que, malgré la défense de ses parents, il retourna plusieurs fois au temple pour les écouter. Il avait dix-sept ans quand il vit l'Empereur Wou des Leang écrasé et détrôné par les Wei vainqueurs, et tous

(1) *Yeou ming lou* 幽明錄, 15b (éd. du *Lin-lang pi che ts'ong chou*), et citation ap. *T'ai-p'ing yu lan* k. 41, 1 a ; *Seou chen heou ki* 搜神後記, 1 b (éd. *Chou fou* 117), et citation ap. *T'ai-p'ing yu lan*, k. 41, 1 b ; *Chen yi ki* 神異記 ap. *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 98, 11 a, etc.

(2) Sur ce personnage, voir ci-dessous, p. 66.

(3) Pour la biographie de Tche-yi, voir surtout *Tche-tchō ta-che pie tchouan* 智者大師別傳 de Ts'uan-t'ing 灌頂 de Tch'ang-ngan qui devint son disciple à la capitale en 586, et le suivit ensuite au T'ien-t'ai chan, avec le commentaire de T'an-chao 曇照 des Song (*Suppl. Tripitaka*, éd. Tôkyō, II, 乙, vi, 4) ; voir aussi *Kou-ts'ing po lou* 國清百錄, (*Tripitaka*, éd. Kyoto, XXXII (陽) 11), et *Fo tsou l'ong ki*, k. 6, (ce dernier a complété et corrigé les précédents).

(4) Aujourd'hui Che-cheou hien 施首縣 dans le K'ing-tcheou fou 荊州府, province de Hou-nan.

les princes massacrés ou fugitifs ; c'est alors qu'il fit le vœu de devenir bodhisattva devant la statue du Buddha attribuée au roi Açoka qui était déposée au Tch'ang-cha sseu 長沙寺 de la capitale, mais ses parents s'opposèrent à son entrée en religion, et c'est seulement après leur mort qu'il se fit moine à l'âge de dix-huit ans, au Kouo-yuan sseu 果願寺 de Siang tcheou 湘州. Il se mit ensuite à voyager à travers l'empire, visitant les maîtres célèbres ; en 560 ou 561 ⁽¹⁾, il rencontra le maître du dhyāna Houei-sseu 惠思, le troisième des neuf patriarches que se choisit plus tard la secte du T'ien-t'ai (le premier étant Nāgārjuna) ; celui-ci avait fui de Lo-yang, prévoyant par son pouvoir miraculeux la persécution qu'allait y déchaîner quelques années plus tard l'empereur Wou des Tcheou, et s'était retiré au mont Ta-sou 大蘇, dans le Heng-tcheou 衡州 actuel ; Tche-yi devint son disciple et resta sept ans auprès de ce maître. Puis il alla à la capitale (Nankin actuel), où on le trouve en 570 au Wa-kouan sseu 瓦官寺 exposant le *Saddharmapundarika sūtra* et le commentaire de Nāgārjuna sur le *Prajñāpāramitā sūtra*. C'est alors qu'ayant lu le *Yeou T'ien-t'ai chan fou* de Souen Tch'o, ainsi qu'une description de la montagne où il était parlé du palais des immortels qu'y avait visité le bonze Po Tao-yeou, 帛道猷 (appelé aussi Fa-yeou 法猷) et où la montagne était comparée au P'eng-lai 蓬萊, il résolut d'aller la voir, et, charmé par la beauté du site, s'y fixa (575). C'est là, dans la retraite, qu'il écrivit presque tous ses ouvrages. Il dut en sortir en 583 pour se rendre auprès du roi de Tong-yang 東陽, huitième fils de l'empereur Wou des Tcheou, qui lui demandait de venir expliquer les sūtras ; puis en 585, l'empereur le fit venir à la capitale et se fit expliquer le *Prajñāpāramitā śāstra* et le *Saddharmapundarika* ; l'année suivante, il le chargea de faire la cérémonie d'acceptation des commandements des bodhisattvas au prince impérial ⁽²⁾, et, à cette occasion, autorisa l'ordination d'un millier de bonzes. La chute des Tch'en lui permit de revenir à sa montagne ; mais il dut la quitter de nouveau en novembre 590, pour aller faire visite au roi de Tsin 晉, alors gouverneur de Yang-tcheou 揚州 ; à partir de cette époque, celui-ci l'appela presque tous les ans, mais toujours pour peu de temps. Il y mourut le 7 janvier 598 à l'heure *wei* (une à trois heures de l'après-midi), âgé de soixante ans. Douze monastères de la montagne lui attribuent leur fondation. Il est à remarquer que son école, le T'ien-t'ai tsong 天台宗, a disparu aujourd'hui des temples les plus importants de la montagne : elle a conservé le Kao-ming sseu ; mais, le Kouo-ts'ing sseu appartient à l'école du Dhyāna, et le Houa-ting sseu à celle de la Terre-Pure 淨土.

(1) Le *Tche-tchō ta-che pie tchouan* donne pour date la deuxième année *T'ien-kia* (561) ; le *Fo tsou l'ong ki*, k. 37, 61 b corrige en première année (560).

(2) Voir sur cette cérémonie DE GROOT, *Le Code du Mahāyāna en Chine*, chap. XIV.

Deux routes traversent le T'ien-t'ai chan du Nord au Sud, reliant les sous-préfectures de T'ien-t'ai et de Sin-tch'ang; l'une, la route directe, longe le pied occidental de la montagne pendant la plus grande partie de son parcours et n'offre aucun intérêt; j'ai suivi l'autre qui passe à l'Est de la première et le long de laquelle s'échelonnent les principaux temples; ceux-ci sont décrits dans l'ordre de l'itinéraire.

Le premier est le Kouo-ts'ing sseu 國清寺 au pied de la montagne, à quelques kilomètres de la sous-préfecture. On raconte que Tche-yi, qui s'était installé au Pont de la Poutre de Pierre pour pratiquer le dhyāna, vit un vieux moine qui lui dit: « Si le maître du dhyāna désire fonder un monastère, au pied de la montagne, il y a l'emplacement de celui d'un prince impérial ». Tche-yi lui ayant fait remarquer les difficultés de l'entreprise, le vieux moine reprit: « Maintenant ce n'est pas le moment; quand les trois empires auront été réunis en un seul, il y aura un héros de grande puissance qui pourra fonder ce monastère. Quand ce monastère aura été fait, l'empire sera purifié 寺若成國即清 et vous devrez le nommer Kouo-ts'ing sseu ». Ce vieux bonze ne pouvait être qu'un personnage surnaturel: on admit généralement, dès le début des T'ang, que c'était le Buddha Dipaṅkara (1). Quoi qu'il en soit, le temple fut fondé en effet après l'unification de l'empire par les Souei, en 597, sous le nom de T'ien-t'ai sseu 天台寺, qui fut dès 605 changé en Kouo-ts'ing sseu (2). Environ cinq cents mètres au Sud-Est de l'entrée du temple s'élève un grand stūpa en briques à six faces d'une trentaine de mètres de haut, dont on fait remonter la fondation à l'empereur Yang des Souei (605-616), mais qui, dans son état actuel, est certainement beaucoup plus moderne. Il est du type ordinaire, à sept étages et six faces, et ne présente aucun intérêt particulier; comme partout, les boiseries ont été détruites, entraînant avec elles les toits qui marquaient extérieurement la séparation des étages. Tout près, à gauche de la route qui mène au temple, se trouvent sept « stūpas des sept Buddhas » 七佛塔 du type ordinaire (3), consacrés aux sept Buddhas passés, Kāçyapa, Krakuccanda, Çikhin, Vipāçyīn, Viçvabhū, Kaṇakamuni, Çākyamuni. On attribue également leur fondation à Yang-ti, mais ils ont été restaurés à diverses époques: le stūpa de Vipāçyīn porte la date de 1463, celui de Viçvābhū celle de 1675.

Le Kouo-ts'ing sseu est un des temples les plus riches du T'ien-t'ai chan; une grande étendue de rizières dans la plaine, ainsi qu'une bonne part de la

(1) *Tche-tchō la-che pie tchouan tchou*, k. 1, 317 a, suppose que le vieux bonze serait l'arhat Piṅdola; *Tch'e-tch'eng tche* 赤城志, k. 28, 14 b. Cf. *T'ien-t'ai chan tche* 天台山志, k. 4, 3 a. L'apparition de Dipaṅkara était admise dès le VII^e siècle, car Li Chan 李善 y fait allusion dans son commentaire au *Wen siuan*, k. 11, 4 a. C'est la théorie la plus répandue.

(2) *Tch'e-tch'eng tche*, k. 28, 14 b.

(3) Voir ci-dessus, p. 43.

montagne lui appartiennent encore. Mais la plupart des trésors archéologiques qu'il renfermait ont péri lors du pillage par les T'ai-p'ing. En particulier le manuscrit indien sur olles, en un chapitre, 西域貝多葉經, qui avait survécu au grand incendie qui détruisit le temple au début du XI^e siècle (1) et qu'on y voyait encore au temps des Ming, a disparu actuellement. Le seul objet ancien qui subsiste est un petit stūpa en bronze du X^e siècle, d'un joli travail, mais auquel l'usure du temps a ôté beaucoup de sa finesse. Il est presque semblable au reliquaire du Yu-wang sseu de Ning-po, mais plus grossier et, si je ne me trompe, un peu plus petit; comme je l'ai déjà dit, il me paraît certain qu'il en est une imitation. C'est une sorte de petit coffret carré surmonté de quatre cornes, une à chaque angle, et au milieu, d'un mât au sommet duquel a été ajouté récemment un petit Buddha en or; les quatre faces du coffret ont la forme de panneaux placés entre deux colonnettes surmontées d'un Garuḍa, et présentant chacun une scène différente. Trois d'entre elles me semblent faciles à reconnaître: ce sont celles de devant, de derrière et de droite (2) qui représentent respectivement, à mon avis, le don du corps, le don de la tête et le don des yeux. Dans la première, on voit nettement la tigresse et son petit auprès du bodhisattva debout, entouré de ses condisciples; dans la seconde, le bodhisattva tend la tête au brahmane qui brandit l'épée, au pied d'un arbre. La troisième, par sa nature même, ne peut être aussi nettement caractérisée, mais il me semble reconnaître le roi des Çibis, assis sur un trône, et offrant son œil sur la paume de sa main au brahmane accroupi à sa gauche. Pour la quatrième, l'analogie des trois premières suggère une identification: puisque celles-ci représentent trois des quatre dons commémorés par un stūpa d'Açoka, la dernière scène devrait représenter le quatrième don; en faisant à l'imitation de ce roi quatre-vingt quatre mille stūpas de même forme que les siens, le roi de Wou-yue rappelait encore dans leur décoration les quatre grands monuments du Gandhara. Mais j'avoue qu'il est difficile de voir dans la scène du panneau de gauche le don de la chair, et que le quadrupède bizarre qui s'avance à la droite du bodhisattva remplace mal la colombe et l'épervier de la légende.

A l'intérieur, sur l'une des faces est gravée l'inscription suivante :

塔 八 錢 吳
乙 万 弘 越
卯 四 叔 國
歲 千 俶 國
記 寶 造 王

Le roi de Wou-yue

Ts'ien Hong-chou a fait

quatre-vingt-quatre mille précieux

stūpas. Écrit en l'année *yi-mao* (955).

(1) L'abbé du Kouo-ts'ing sseu m'a affirmé ignorer ce qu'il était devenu; d'autre part on verra plus loin que les bonzes de Kao-ming sseu prétendent que c'est précisément celui-là qu'ils possèdent aujourd'hui.

(2) La direction est donnée relativement au petit Buddha doré du sommet.

Chaque face forme une partie distincte fondue séparément ; il en est de même de la plaque formant plafond, et de chacune des quatre cornes ; enfin le mât avec ses six disques forme aussi un tout séparé ; il y a donc en tout dix pièces fondues à part, et ajustées.

Ces quatre-vingt quatre mille stûpas du roi de Wou-yue sont connus par ailleurs : Ts'ien Ta-hin 錢大昕⁽¹⁾ en signale un, et Yuan Yuan deux en métal doré, portant la même inscription ; ce dernier en décrit de plus un troisième en fer, identique d'aspect, mais sans inscription⁽²⁾. Une collection de ces petits stûpas, en bronze et portant la même inscription que celui du Kouo-ts'ing sseu, avait été trouvée pendant la période *chouen-tche* (1644-1661) dans les ruines du K'ing-ki t'a 慶忌塔 de Hang-tcheou⁽³⁾ ; l'un d'eux acquis par un membre de la famille Ts'ien, était conservé jusqu'à ces dernières années chez un de ces descendants, dans un village près de T'ai-tcheou, mais il a été, m'a-t-on dit, volé pendant la dernière révolution⁽⁴⁾.

A droite du ta-tien, le Kia-lan tien 伽藍殿 a une renommée considérable dans tout le Tchö-kiang, et les pèlerins y affluent. La poudre de l'encens brûlé dans cette salle, prise dans du thé, soit sur place dans le temple, soit même au loin, guérit de nombreuses maladies ; plus généreux qu'en d'autres pays, les bonzes la distribuent gratuitement. Mais surtout, l'avenir est révélé en songe à qui dort dans cette salle ; aussi s'y dispute-t-on les places pour y coucher, et le prix de location constitue un revenu appréciable pour le temple.

Du Kouo-ts'ing sseu on arrive en quelques heures au Kao-ming sseu, qui est au fond d'une vallée étroite, au-delà du premier contrefort du T'ien-t'ai chan. Il produit une impression assez misérable lorsqu'on descend en suivant la route à travers les jeunes pins plantés par les bonzes, et qu'on aperçoit de loin la tour de la cloche croulante, et ses bâtiments en bois à demi pourris. C'est néanmoins celui qui contient les monuments archéologiques les plus intéressants de la montagne, des reliques de Tche-yi, le fondateur du temple : son païra, et le kâşaya que lui donna l'empereur Yang des Souei, et surtout un manuscrit indien sur olles.

Le pâtra de Tche-yi est une sorte de grande écuelle en métal composite ; on m'a affirmé qu'il est fait de cinq métaux fondus ensemble, fer, cuivre, or, argent et plomb ; d'ailleurs il n'est pas de fabrication humaine, c'est un don du roi des nâgas au maître, après que celui-ci eut résidé quatre-vingt-dix jours auprès de lui, afin de lui expliquer le *Saddharmapundarîka sūtra*. Le fait est

(1) *Kin che wen pa wei* 金石文跋尾, k. 11, 11 b.

(2) *Leang tchü kin che tche*, k. 4.

(3) Le K'ing-ki t'a aujourd'hui disparu, s'élevait derrière le Tchao-k'ing liu-sseu, sur la rive Nord du Si-hou. (*Si-hou yeou lan tche*, k. 8. 6 a).

(4) *Lin-hai hien tche* 臨海縣志, k. 11, 4 a.

que le métal très mince et très léger est d'aspect assez singulier ; actuellement il est revêtu d'une belle patine d'un noir brillant que rompent seulement de place en place des points blancs, rouges et verts qui paraissent bien être de l'argent, de la rouille et du vert-de-gris.

Le kâṣaya est une longue pièce de soie verte ornée de dragons à cinq griffes brochés, coupée de bandes de soie jaune ; il a 3 mètres de long sur 1^m35 de haut ; tout autour court une bordure en broderie large de quinze centimètres environ ; elle est faite de fragments qui ne concordent pas, sauf peut-être à la partie supérieure du vêtement. Quatre carrés de soie de couleur différente, à l'intérieur de la bordure, en ornent les quatre angles : on y a brodé les figures des quatre t'ien-wang ; un cinquième carré est placé au milieu du dos, en haut, et laisse pendre de longues tresses : sur un fond de soie blanche, Kouan-yin y est représentée, assise sur un lotus, écoutant la prière d'un enfant qui vient vers elle les mains jointes. L'ensemble est un fort joli travail, mais qui ne saurait en aucune façon avoir l'âge que la tradition lui assigne ; la soie est relativement neuve et a dû être renouvelée fréquemment. Je serais plus tenté d'attribuer une certaine antiquité aux parties brodées, surtout à celles de la bordure plus difficiles à remplacer, et qu'on a dû rapiécer assez maladroitement avec une sorte de cotonnade bleue.

Le manuscrit indien sur olles se compose de dix-neuf feuilles, dont une, visiblement écrite d'une autre main, doit provenir d'un ouvrage différent. Il est conservé dans une boîte en bois qui porte un titre en caractères indiens, et deux légendes en chinois. Chaque feuille est placée sur un petit plateau très mince en bois de santal ; à l'époque où ces plaques furent faites, le manuscrit était déjà abîmé, et le creux fait dans le bois suivait exactement les déchirures de chaque olle ; aujourd'hui il est plus détérioré encore. Chaque feuille a environ 0^m32 de long sur 0,05 de haut ; elle porte six lignes d'écriture, sauf toutefois une feuille d'une autre main qui n'a que cinq lignes, bien que les dimensions soient identiques. L'origine exacte de ce manuscrit paraît inconnue ; je n'ai pu du moins la trouver. Aucune description chinoise n'en signale l'existence ; la tradition orale du temple veut qu'il ait été apporté en Chine par Hiuan-tsang, et le fang-tchang, en me la disant, ajouta qu'il avait d'abord appartenu au Kouo-ts'ing sseu, mais par la suite avait passé dans son temple : je ne sais ce qu'il peut y avoir là de vrai.

Le Kao-ming sseu contient encore quelques statues intéressantes de la fin des Ming, les trois Buddhas en fer du ta-tien, et un groupe en bois de santal doré, Amitābha et ses deux bodhisattvas, que la reconstruction partielle du temple a fait déposer provisoirement dans une petite salle à gauche du ta-tien. Les statues des Dix-huit Arhats sont posées sur des dalles en pierre probablement d'époque mongole, où étaient gravées en caractères indiens et tibétains de longues dhāraṇī à demi cachées aujourd'hui par les statues. Mais les descriptions chinoises signalent à l'entrée du temple un king-tch'ouang en pierre de la deuxième année t'ien-fou (902) dont je n'ai pas retrouvé trace.

A une heure environ au-dessus du Kao-ming sseu, au Nord-Ouest, presque au sommet de la montagne qui se trouve derrière lui, est le Tchen-kio sseu 覺寺 appelé vulgairement *T'a-deu* 塔頭, élevé sur le stūpa funéraire de Tche-yi. Le stūpa ancien, qui datait des Souei comme le temple lui-même, était ruiné depuis longtemps quand, en 1890, en rebâtissant le monastère, on reconstruisit également; on trouva, paraît-il, dans les décombres l'ancien stūpa intérieur qui renfermait le corps du saint, et on éleva autour et au-dessus le nouveau monument, qui est assez intéressant comme spécimen de sculpture moderne chinoise. Sur un socle de pierre de 1 m 50 de haut, se dresse le stūpa lui-même, qui paraît avoir environ cinq mètres; il est en pierre sculptée et peinte, avec des ornements en imitation de toit séparant les étages; chacune des faces de l'étage inférieur porte un bas-relief représentant une scène de la vie de Tche-yi; au-dessus sont des scènes de la vie du Buddha. Comme il occupe le milieu du ta-tien, il en résulte une disposition assez singulière du temple: le ta-tien ne contient pas de statue du Buddha; celle-ci a été transportée dans le ts'ien-tien 前殿, auquel on a conservé son aspect habituel, mais en remplaçant les deux statues centrales habituelles de Maitreya de Veda par celles de Çakyamuni et d'Avalokiteçvara.

Passé le Tchen-kio sseu, on franchit une crête étroite qui sépare deux vallées, puis un peu plus haut, on atteint le plateau; c'est une succession de petits bassins peu profonds entre des crêtes granitiques; au fond on cultive des patates, des plantes potagères et dans quelques endroits favorables, un peu de riz; sur les pentes on a planté des théiers. Le thé du T'ien-t'ai chan est fort célèbre et mérite d'ailleurs sa renommée; mais l'éloignement de la mer et l'insuffisance des chemins rendent l'exportation difficile; il en est expédié cependant un peu à Ning-po et même à Chang-hai.

Au village de Long-wang-t'ang 龍王堂村, on quitte la route directe du Kao-kouang sseu et du même coup la zone cultivée, et c'est par des crêtes escarpées que l'on arrive enfin, après cinq ou six heures de marche, au Houa-yen sseu 華頂寺 placé presque au haut du pic le plus élevé du massif du T'ien-t'ai chan. Juste au-dessus du temple, au sommet même de la montagne, le lieu où Tche-yi vainquit Māra est marqué par un petit stūpa commémoratif d'un type déjà décrit: un petit cube de pierre, placé sur un socle et surmonté d'une sorte de couvercle. Il est orné sur une de ses faces d'une sculpture de Tche-yi assis, portant sur les genoux le pātra donné par le roi des Indes; sur les trois autres faces sont gravées des inscriptions dont l'une est datée de la quatrième année *k'ai-pao* (971), et une autre de la première année *ang-yeou* (1049). Non loin de là, à l'entrée d'une petite chapelle, une stèle érigée récemment (1907) « 隋智者大師拜禪處 » a pris la place d'une stèle plus ancienne à l'endroit où Tche-yi étudiait le *Houa yen king*. De même en passant pendant, le petit pavillon de Li T'ai-po 李白堂 ne renferme actuellement qu'une inscription datée de 1890. Le Houa-ting sseu situé loin dans les montagnes, en dehors de presque toutes les routes (celle de Sin-tch'ang passe à

l'Ouest et celle, de Fong-houa au Nord et au Sud), dans une région déserte et inculte, n'a guère été en état d'entretenir régulièrement les chapelles de la montagne.

Une journée de marche conduit du Houa-ting sseu au Fang-kouang sseu. Il y a trois monastères de ce nom, situés d'ailleurs tout près les uns des autres, le Chang-fang-kouang sseu 上方廣寺, le Tchong-fang-kouang sseu 中方廣寺 et le Hia-fang-kouang sseu 下方廣寺. A l'entrée du premier s'élèvent sept petits stûpas des sept Buddhas ; la bibliothèque du temple contient une belle édition du Tripitaka donnée par K'ien-long, et aussi quelques volumes tibétains de l'édition de K'ien-long, également donnés par cet empereur. Le second est construit sur le rocher au confluent de deux rivières qui tombent en cascade de chaque côté, et se réunissent pour former une chute de 40 à 50 mètres de haut juste devant la façade du monastère. Au-dessus de cette chute une sorte d'arche naturelle étroite franchit la rivière, formant un pont d'une trentaine de centimètres à peine de large en sa partie la plus étroite, le Pont de la Poutre de Pierre 石梁橋. Ce lieu « où habitent les arhats » (1) est un des plus célèbres du T'ien-t'ai chan. C'est, dit-on, un bonze originaire de Touen-houang, Tao-yeou 道猷, ou comme on l'appelle aussi Fa-yeou 法猷 et T'an-yeou 曇猷 (2), qui, au milieu du IV^e siècle de notre ère, osa franchir pour la première fois ce pont naturel ; il se fit près de là un petit ermitage et y mourut en 376. Le lieu devint vite célèbre : dès le début des T'ang, les pèlerins s'y rendaient en foule (3). Un siècle et demi après, ils paraissent avoir été moins nombreux, si l'on en croit le poète Houang-fou Tseng 皇甫曾 (4) :

La Poutre de pierre, où nul ne se rend,
 Tout seul, j'y suis allé, très haut, très haut ;
 Je demandais à manger, mais les maisons dans la montagne
 sont rares ;
 Je cherchais à entendre la cloche, mais les temples dans le désert
 sont clairsemés.

(1) *Tche-tchô ta-che pie tchouan tchou*, k. 1, 317 a.

(2) On trouve pour lui les noms de famille Po 帛 (soit aussi 白) et Tchou 竺 ; il avait pris le premier de ces noms pour honorer son maître Po Fa-tsou 帛法祖 (*Tche-tchô ta-che pie tchouan* 智者大師別傳 k. 1, 316 b, Suppl. Tripitaka Tôkyô, II, 乙, VII, 4) qui lui-même avait remplacé son nom séculier Wan 萬 par celui-ci en l'honneur de son maître.

(3) *Kao seng tchouan*, k. 11, 59 b ; *Tsi chen tcheou san pao kan t'ong lou*, k. 3, 52b. Le peintre Kou Kai-tche 顧愷 之 qui visita Kouei-ki dans la dernière année du IV^e siècle, fait déjà allusion à Tao-yeou dans son *K'i mong ki* 啓蒙記 : « Sous les Tsin, l'ermite Po Tao-yeou réussit à le franchir et obtint les remèdes merveilleux des herbes pourpres de la Source du Vin » (*Tai-ping yu lan*, k. 41, 1 a).

(4) *Ts'iuan T'ang che*, k. 41, 13 b. 送少微上人東南遊. Sur la biographie de Houang-fou Tseng 皇甫曾, docteur en 753, voir *Sin T'ang chou*, k. 202.

Les pins devant la porte, étaient agités par le vent,
Dans la cascade, la neige fondante s'égouttait à peine,
(Quand,) un soir d'automne, j'y entendis l'office bouddhique ;
Le bruit m'arrivait pareil à celui des flots.

A l'extrémité de ce pont, se dresse un rocher abrupt auquel est adossée une petite pagode de 1^m 10 de large à la base et trois mètres environ de haut ; elle est en bronze doré ; les quatre angles sont marqués par des colonnes, qui portent un double toit élégamment incurvé, orné de têtes de monstres. La face antérieure figure la porte dont le milieu serait ouvert ; au-dessus, des bandes en relief ornées de fleurs et d'arabesques ; entre les chevrons du toit, de petits Buddhas assis gravés au trait. Sur le socle est gravée la date, 1^{re} année *l'ien-ki*, 1621. Les deux faces latérales portent chacune une longue inscription de la même année. A l'intérieur les trois panneaux du fond et des côtés sont ornés de bas-reliefs représentant les Cinq-cents Arhats ; les saints sont figurés dans des positions diverses, sur des montagnes, au milieu des nuages, et au-dessus d'eux, également sur des nuages, sont les quatre T'ien-wang. Elle est destinée à rappeler qu'en ce lieu même des bonzes surnaturels 神僧 reçurent Tao-yeou dans leur temple après qu'il eut passé le pont pour la première fois (1), ainsi que d'autres apparitions des Cinq-cents Arhats (2).

IX

SIN-TCH'ANG ET TCH'ENG-HIEN

Le Fang-kouang sseu est à l'entrée du T'ien-t'ai chan du côté Nord, comme le Kouo-ts'ing sseu l'est du côté Sud. On sort bientôt de la montagne pour suivre, dans la vallée supérieure du Yen-k'i, la route de Sin-tch'ang 新昌 qu'on

(1) C'est par une hypothèse toute gratuite qu'au temps des Ming, on a supposé que ces bonzes « surnaturels » étaient les Cinq-cents Arhats : rien ne permet de supposer que ce culte remonte en Chine aussi haut que la légende de Tao-yeou ; il paraît au contraire bien plus moderne. De même une phrase de T'an-chao (*Tche-tchô ta che pie Ichouan tchou*, k. 1, 317 a) en faisant intervenir Pinçola, laisse croire qu'à son avis les arhats du Che-teang k'iao étaient les Seize Arhats ; mais ce culte aussi n'apparaît pas avant la fin des T'ang et les Cinq Dynasties.

(2) Cf. *Yeou T'ien-t'ai chan fou 遊天台山賦* de Wang Che-tsing 王士性 des Ming (*T'ou chou tsi tch'eng, Fang-yu houei pien, Chan tch'ouan lien*, k. 124, 22 a).

atteint en une journée ou une journée et demie. Cette sous-préfecture fut créée seulement au début du X^e siècle par Ts'ien Lieou, roi de Wou-yue et n'acquît jamais grande importance. Elle est surtout connue pour son grand Buddha, dont malheureusement la renommée est bien surfaite. Le Ta-fo sseu 大佛寺, de son vrai nom Pao-siang sseu 寶相寺 (1), est situé à une heure de marche environ de la ville ; il est adossé au rocher et s'élève par une série d'étages et de toits de manière à recouvrir la statue qui est sculptée dans la montagne même. Seng Kouang 僧光 fut le premier à établir un ermitage dans cette vallée, au IV^e siècle ; mais ce serait sous les Ts'i, en *yong-ming* (483-493) que le bonze Seng-hou 僧叢 aurait commencé à tailler le grand Buddha dans le rocher. D'après une tradition déjà vieille (2), puisqu'elle est déjà rapportée dans le *Kouei-ki tche* 會稽志 du temps des Song, Seng-hou voyant qu'il ne pouvait mener à bonne fin ce travail colossal avant sa mort, fit le vœu de le terminer dans ses existences prochaines, et ce fut ainsi qu'il l'acheva au début du VI^e siècle, pendant la période *l'ien-kien* (502-519). C'est, comme on le voit, une œuvre très ancienne ; malheureusement, elle a beaucoup souffert du temps, et plus encore des restaurations.

Le Buddha entièrement doré, est représenté assis les mains reposant sur les genoux dans la pose habituelle de Çākya-muni, et la statue ne se recommande guère à l'attention que par sa grandeur : elle a une douzaine de mètres de haut environ, et la largeur à la base, entre les genoux, est de 10^m 80 ; les proportions sont lourdes, la face aplatie trop large et sans expression ; c'est un ouvrage fort médiocre, qui ne rappelle en rien les belles œuvres du V^e et du VI^e siècle. La faute en est aux restaurations maladroites qu'elle a subies récemment. Les T'ai-p'ing ayant pillé et brûlé le temple, celui-ci s'écroula entraînant le visage et les épaules de la statue ; on releva le monastère presque immédiatement, mais ce fut seulement pour le voir brûlé de nouveau par accident en 1872 ; la statue y perdit cette fois les genoux et les mains qui furent refaits en 1896 lorsqu'on rebâtit encore une fois le temple entier.

L'autel en pierre qui supporte la statue, et qui est, lui aussi, taillé dans le rocher, est orné de panneaux sculptés assez détériorés, non datés, mais qui me paraissent remonter aux Ming, ou même à l'époque mongole ; au milieu, les huit Immortels, Pa sien 八仙 ; à droite et à gauche, l'arhat dompteur de dragons 伏龍羅漢, et l'arhat dompteur de tigres 伏虎羅漢 ; à l'extrémité, au-delà de deux autres panneaux actuellement cachés derrière des statues, deux lions.

(1) Le nom paraît destiné à commémorer le Pao-siang Jou-lai du *Lien houa king*.

(2) Un autre auteur presque contemporain, Tcheou Che-tsō 周世則, dans son commentaire au *Kouei-ki fong sou fou* 會稽風俗賦 de Wang Che-p'ong 王十朋 (éd. du *Hou hai leou ts'ong chou* 湖海樓叢書, 10 a) attribue la statue au roi de Kieq-ngan 建安 des Leang : la date en est peu modifiée.

A un kilomètre environ au Sud-Est, une autre grotte a été transformée en temple des Mille Buddhas, Ts'ien-fo yuan 千佛院 : sur le mur du fond légèrement incurvé, sont sculptés de petits Buddhas de 0^m, 08 de haut, dorés, dans des niches peintes en vert. Ils sont répartis en dix panneaux au milieu de chacun desquels est une niche plus grande contenant une statuette de 0^m, 24 de haut. A l'extrémité du côté gauche, se tient Vaiçramaṇa, et à droite Dhṛtarāṣṭra. L'ensemble est hideux, et le travail est des plus mauvais. Une inscription de la 17^e année *tao-kouang* (1837) attribue la fondation à l'année 485 ; le nom actuel daterait du début des Ming. Quoi qu'il en soit, les sculptures sont certainement récentes.

De Sin-tch'ang, en trois ou quatre heures au Nord-Est, on arrive au P'ou-ngan sseu 普安寺, que rend célèbre dans la région son manuscrit indien sur olles (1). Celui-ci passe pour avoir été apporté en 1057 (2^e année *kia-yeou*) par le maître du dhyāna Pao-tchang 寶掌 qui venait de l'Inde. Au moment de l'attaque des T'ai-p'ing, les bonzes se sauvèrent dans le T'ien-t'ai chan en l'emportant avec eux (2). Aujourd'hui les bonzes racontent qu'il fut sauvé par un miracle : il avait été caché dans le toit du ta-tien et ce bâtiment, seul de tout le temple, ne fut pas brûlé. J'ai photographié le manuscrit tout entier. Il se compose actuellement de vingt-cinq feuilles de 0^m 415 de long sur 0^m 06 de large ; quatorze d'entre elles portent quatre lignes, dont le commencement et la fin sont marqués par deux doubles traits dans la marge ; les onze dernières portent six lignes d'une écriture un peu moins lourde, sans lignes délimitant la marge. Selon M. Finot qui a bien voulu les déchiffrer, on peut admettre, d'après l'aspect paléographique de ces feuillets qu'ils sont originaires du Bengale où ils ont été écrits au XI^e siècle ; c'est une collection de petits manuscrits sur diverses cérémonies tantriques, deux traités d'initiation, un rituel de lieux de crémation, etc.

Du P'ou-ngan sseu à Tch'eng-hien 嶧縣 la distance est de vingt li. Juste à l'entrée orientale de la ville, en dehors de la porte Hong-ming 拱明門, on trouve le T'ie-fo sseu 鐵佛寺. Ce temple à moitié abandonné, dans les bâtiments secondaires duquel sont installées des maisons particulières, renferme une statue du Buddha assis en fer de la période *Icheng-kouan* (627-649). La statue qui a environ 3 mètres de haut est encore fort belle, malgré l'empatement produit par la dorure sur laque qui lui a été infligée lors de la restauration du

(1) Ce manuscrit et son histoire sont l'objet d'une notice assez détaillée dans le *Tch'eng hien tche*. Ce ne peut guère être que de lui, que parle le Rev. W. Gilbert ALSHE, sans donner le nom du temple (*North-China Br. of the Roy. As. Soc.*, (1900) XXIII, 281) ; il en photographia quelques feuilles qu'il envoya à Max Müller ; mais je ne crois pas que celui-ci les ait jamais publiées. Le P. Chiapetto m'a dit qu'il l'avait trois fois fait voir à Müllendorf, alors commissaire des douanes à Ning-po (1898-1901).

(2) *Tch'eng hien tche*, k. 8, 6 a.

temple en 1884, et qui lui écrase et aplatit la figure. Le dos portait autrefois une inscription qui a disparu sous la dorure.

De Tch'eng hien à Po-kouan, la route est de cent vingt li le long du Yen-k'i 剡溪; elle est assez pittoresque, mais n'offre aucun intérêt archéologique. A Po-kouan on retrouve la tête du canal qui mène à Chao-hing et Hang-tcheou, et en face, sur la rive opposée, la gare qui sert provisoirement de terminus au chemin de fer de Ning-po.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

- PI. I. — 1. — HANG-TCHEOU. — TA-FO SSEU, STATUE COLOSSALE D'AMITĀBHA
- PI. II. — 2. — HANG-TCHEOU. — UN DES STŪPAS DE LA COUR DU LING-YIN SSEU
3. — DÉTAIL DU PRÉCÉDENT
- PI. III. — 4. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : FAÇADE DE LA GROTTÉ LONG-HONG.
- PI. IV. — 5. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : EXTRÉMITÉ DROITE DE LA FAÇADE PRÉCÉDENTE.
6. — DÉTAIL DU PRÉCÉDENT : HIUAN-TSANG.
- PI. V. — 7. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : VAJRAPĀṆĪ.
8. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : MAITREYA ET LES SEIZE ARHATS
- PI. VI. — 9. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : LE BODHISATTVA REÇOIT L'OFFRANDE DE SUJATĀ
10. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : ĀVALOKITEṢVARA À QUATRE FACES ENTRE QUATRE VAJRAPĀṆĪ
- PI. VII. — 11. — HANG-TCHEOU. — TSING-LIN TONG : LE BUDDHA VAIROCANA ENTRE SAMANTABHADRA ET MAṆJUṢRĪ.
- PI. VIII. — 12. — HANG-TCHEOU. — CHE-FO YUAN : AMITĀBHA ENTRE ĀVALOKITEṢVARA ET MAHĀSTHĀMAPRAPTA.
- PI. IX. — 13. — HANG-TCHEOU. — CHE-FO YUAN : KṢITIGARBHA (TĪ-TSANG)
- PI. X. — 14. — HANG-TCHEOU. — YEN-KIA TONG : STATUE DE KOUAN-YIN À GAUCHE DE L'ENTRÉE
15. — HANG-TCHEOU. — LIEOU-HO T'A : KOUAN-YIN, DESSIN DE LI LONG-MIEN
- PI. XI. — 16. — HANG-TCHEOU. — LIEOU-HO T'A : HIUAN-WOU CHANG-TI.
- PI. XII. — 17. — CHAO-HING. — LE BOUDDHA VIPAṢYIN
18. — NING-PO. — YEN-K'ING SSEU : PORTRAIT DU BONZE TĀO-SIN
- PI. XIII. — 19-20. — NING-PO. — A-YU-WANG SSEU : STATUES DES QUATRE T'HIEN-WANG.
- PI. XIV. — 21. — NING-PO. — A-YU-WANG SSEU : LE SITE DE L'INVENTION DE LA RELIQUE.
22. — NING-PO. — A-YU-WANG SSEU : STŪPA COMMÉMORANT L'INVENTION DE LA RELIQUE.
- PI. XV. — 23. — NING-PO. — T'HIEN-TONG SSEU : FRAGMENT D'UN KING-TCHANG.
24. — NING-PO. — A-YU-WANG SSEU : PIERRE DE KOUEI-TSEUMOU

TABLE DES MATIÈRES.

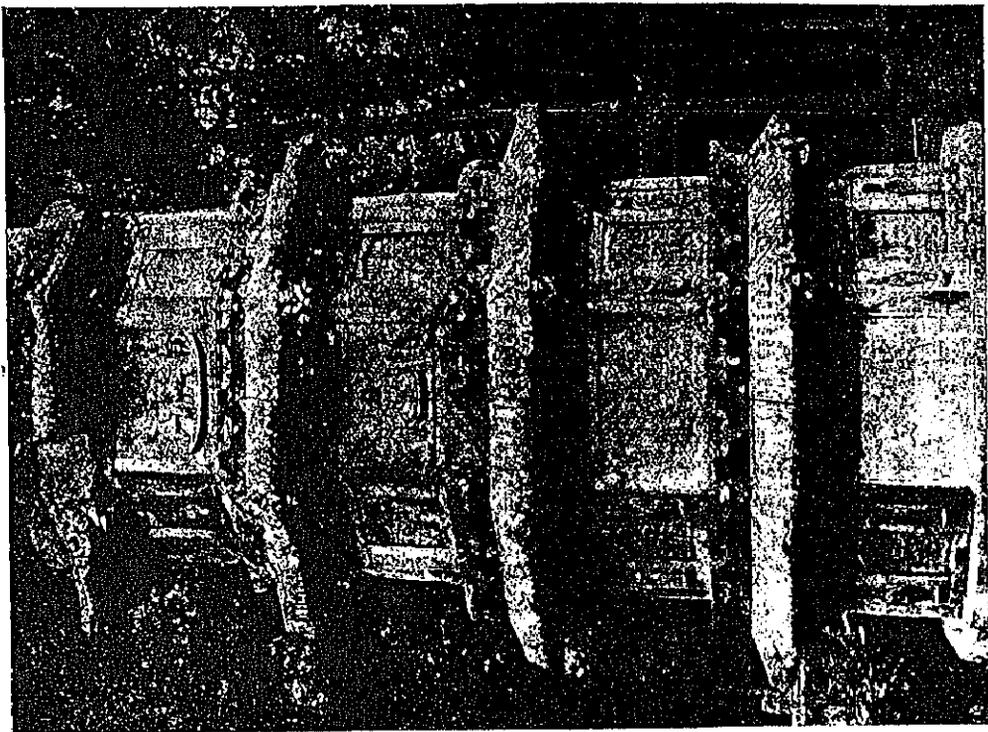
I. —	HANG-TCHEOU.	2
1. —	LE SI-HOU.	3
	Kou-chan.	7
	Cheng-yin sseu.	8
	Wen-lan ko.	8
2. —	LA VILLE.	9
	Wou-chan.	9
	Tsi-chan-hai-houei sseu	9
	Hiuan-miao kouan	10
	Long-hing sseu	10
	Tchou-ko miao	12
3. —	CÔTÉ NORD DU SI-HOU	12
	Ta-fo sseu et Mi-lo yuan.	12
	Pao-chou t'a	13
	Temple et tombeau de Yo Fei	14
	Tchong-siuan kong ts'eu	15
	Ts'eu-yun tong	15
	Kin-kou tong	15
	Wou-men tong	15
	Fang-cheng sseu.	15
4. —	CÔTÉ OUEST DU SI-HOU	16
	Hia T'ien-tchou sseu (Ling-yin sseu).	16
	Fei-lai fong	18
	Tsing-ling tong	19
	Tchong T'ien-tchou, Chang T'ien-chou.	21
	T'ao-kouang ngan	21
5. —	CÔTÉ SUD DU LAC.	21
	Tsing-ts'eu sseu	21
	Lei-fong t'a.	22
	Che-che tong	22
	Yen-hia tong.	23
	Nau-kao fong	23
	Hou-p'ao sseu	24
	Che-fo yuan	24
	Kouan-yin tong	24
	T'ien-long sseu	25
	Tombeau de Ts'ien Lieou.	25
	Cheng-kouo sseu	26
	Fan-t'ien sseu	27
	Kia-k'cou.	27
	Lieou-ho t'a	27

II. — CHAO-HING.	28
1. — LA VILLE.	32
Fou-hio.	32
Kiai-tchou sseu	33
Ta-chan sseu.	34
T'a-chan	34
2. — HORS DE LA VILLE.	34
Che-fo sseu.	34
Tombeau et temple du Yu le Grand (Kouei-ki chan).	35
III. — YU-YAO.	37
Long-ts'iuan chan.	37
Fong-chan	38
Men-chan.	38
IV. — NING-PO	39
1. — LA VILLE	40
T'ien-fong t'a.	41
T'ien-ning sseu	41
Kouan-ti tien du Yen-k'ing sseu.	41
Kouan-tsong kiang sseu	41
T'ien-heou kong	41
Mosquée	42
2. — HORS DE LA VILLE.	42
T'ien-tong sseu	42
A-yu-wang sseu et stûpa du roi Açoka	44
V. — P'OU-T'O	49
Fa-yu sseu	49
T'ai-tseu t'a	50
VI. — HAI-MEN	51
Tch'eng-houang miao	51
VII. — T'AI-TCHEOU	51
1. — LA VILLE.	52
Kin chau	52
Ts'ien-fo t'a	52
Kou-che-fo sseu.	52
2. — HORS DE LA VILLE	53
Tchen-jou sseu.	53
Pao-cheou sseu (Po-t'a sseu)	53

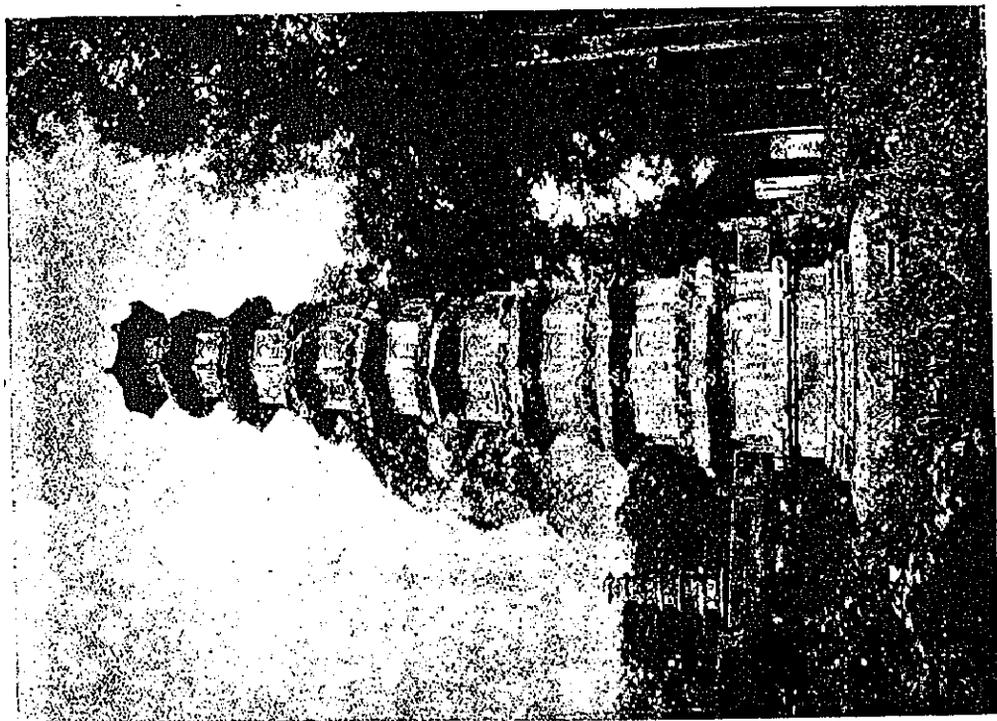
VIII. — T'ÏEN-T'AI	54
1. — LA VILLE ET SES ENVIRONS.	55
Tch'e-tch'eng chau	55
T'oug-po kong.	55
2. — LE MONT T'ÏEN-T'AI.	58
Tche-tchö ta-che (T'che-yi).	59
Kouo-ts'ing sseu.	61
Kao-ming sseu.	63
Tchen-kio sseu	65
Houa-ting sseu.	65
Fang-kouang sseu	66
Pont de la Poutre de Pierre.	66
IX. — SIN-TCH'ANG ET TCH'ENG-HÏEN	67
Pao-siang sseu (Ta-fö sseu)	68
Ts'ien-fö yuan	69
P'ou-ngau sseu	69
T'ie-fö sseu.	69
TABLE DES ILLUSTRATIONS	71
TABLE DES MATIÈRES	73



1. — HANG-TCHEOU. — T'AO-FU SSEU, STATUE COLOSSALE D'AMITAYUS.



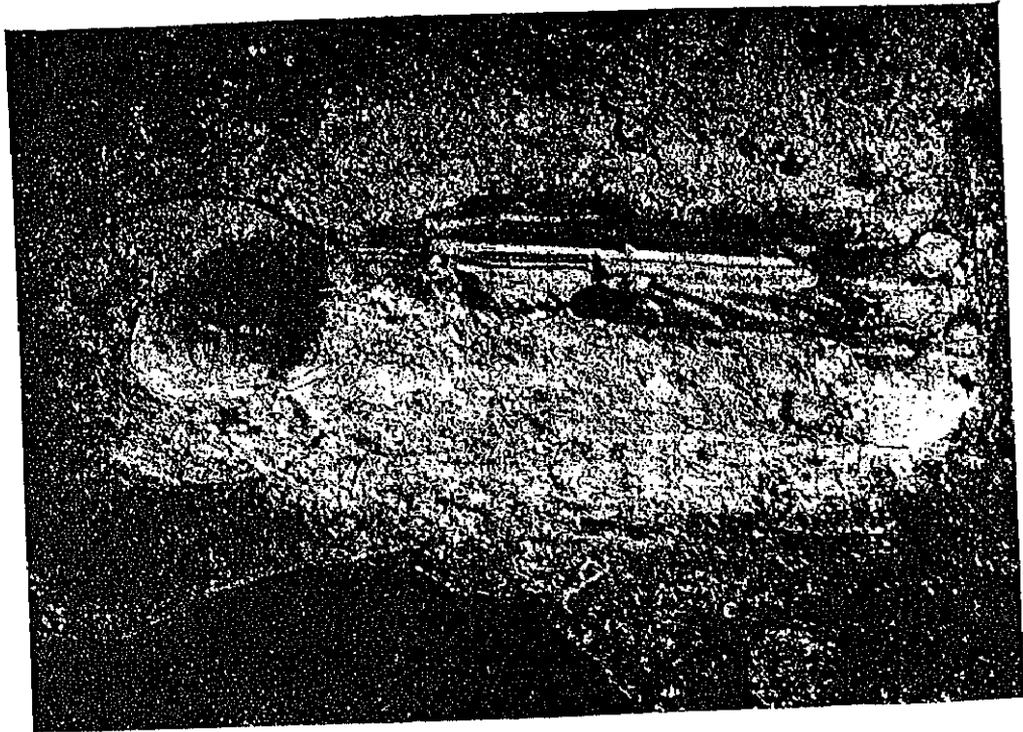
3. — DÉTAIL DU PRÉCÉDENT.



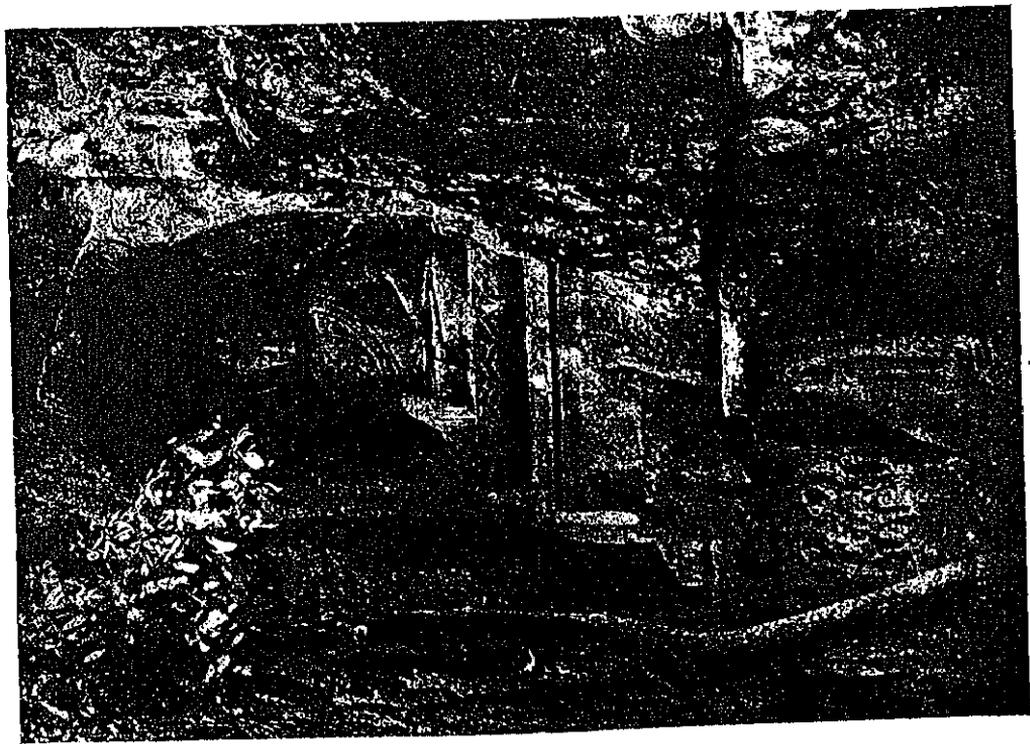
2. — HANG-TCHEOU. — UN DES STÛPAS DE LA COUR DU LING-YIN SSEU.



4. — HANG-TCHIEOU. — FEI-LAI FONG : FAÇADE DE LA GROTTÉ LONG-HONG.



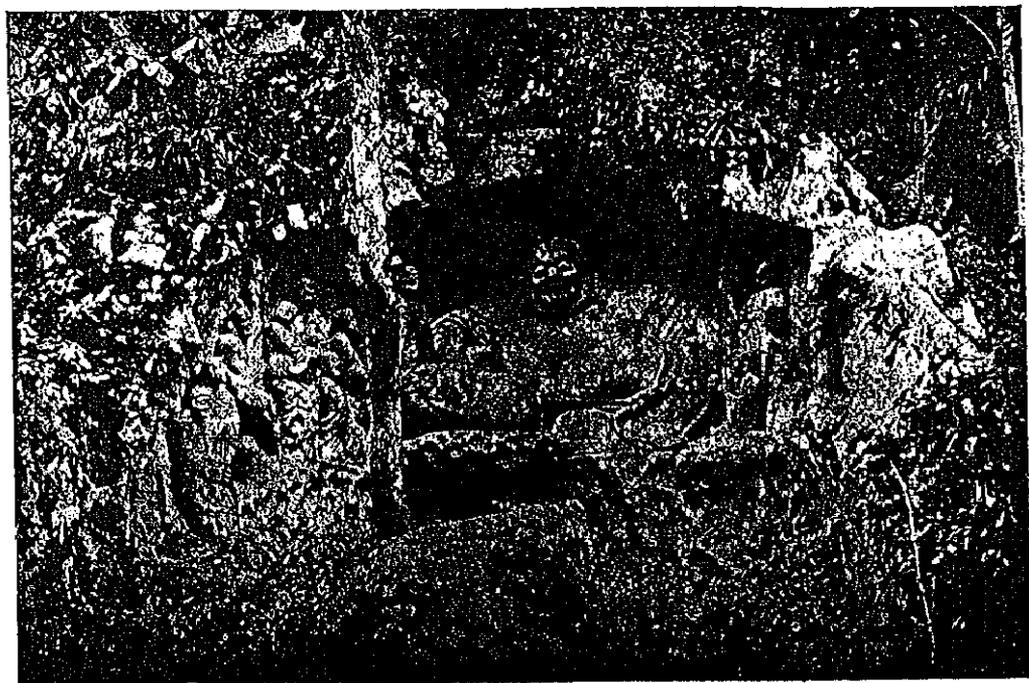
6. -- DÉTAIL DU PRÉCÉDENT : HUAN-TSANG.



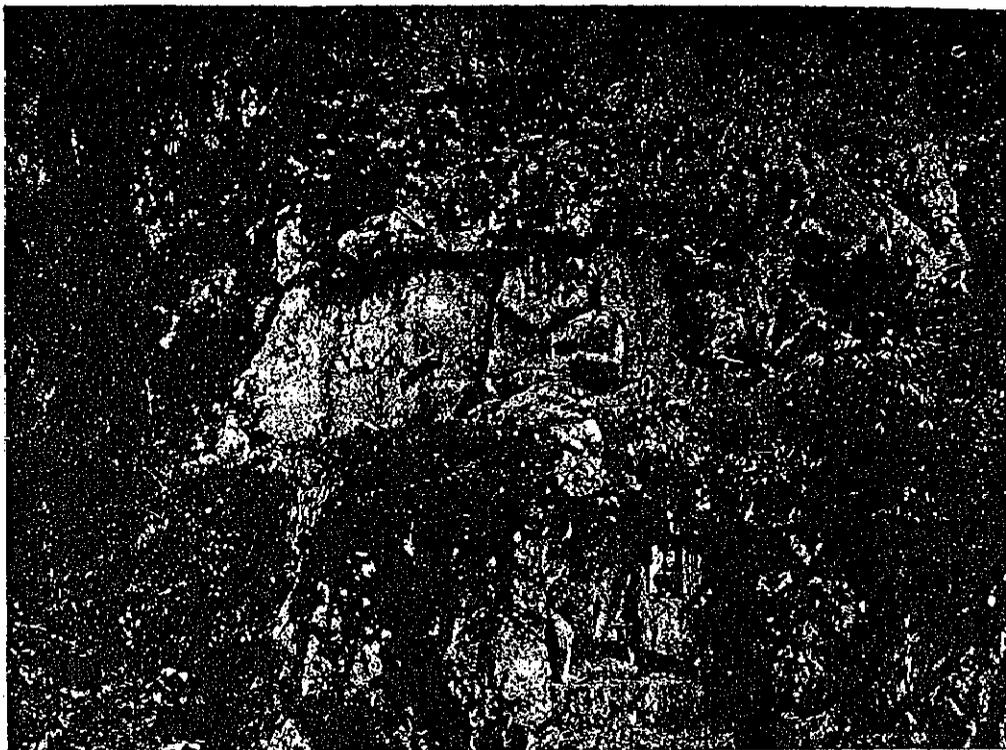
5. -- HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : EXTRÉMITÉ DROITE
DE LA FAÇADE PRÉCÉDENTE.



7. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : VAIRAPĀṆĪ.



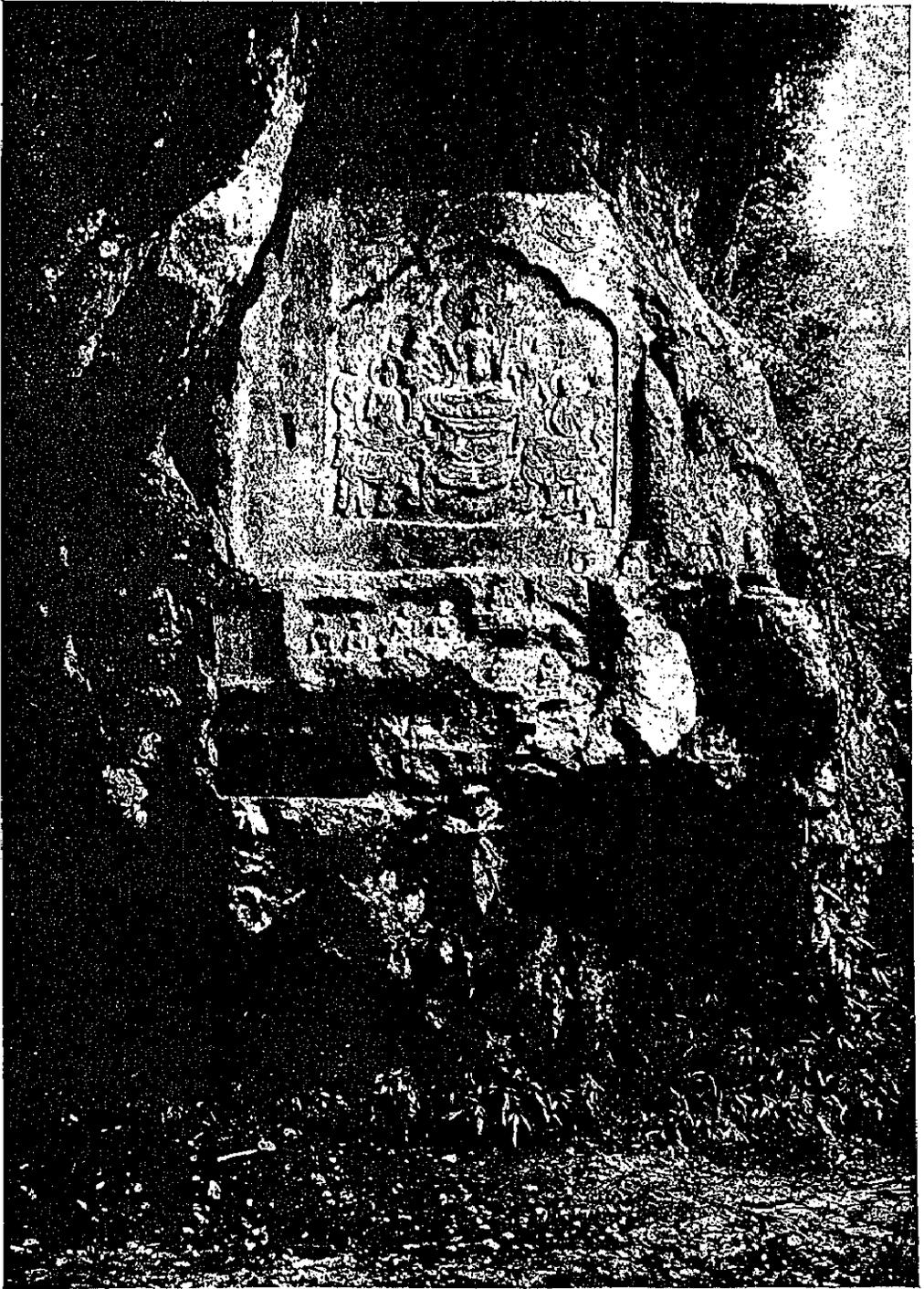
8. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : MAITREYA ET LES SEIZE ARHATS.



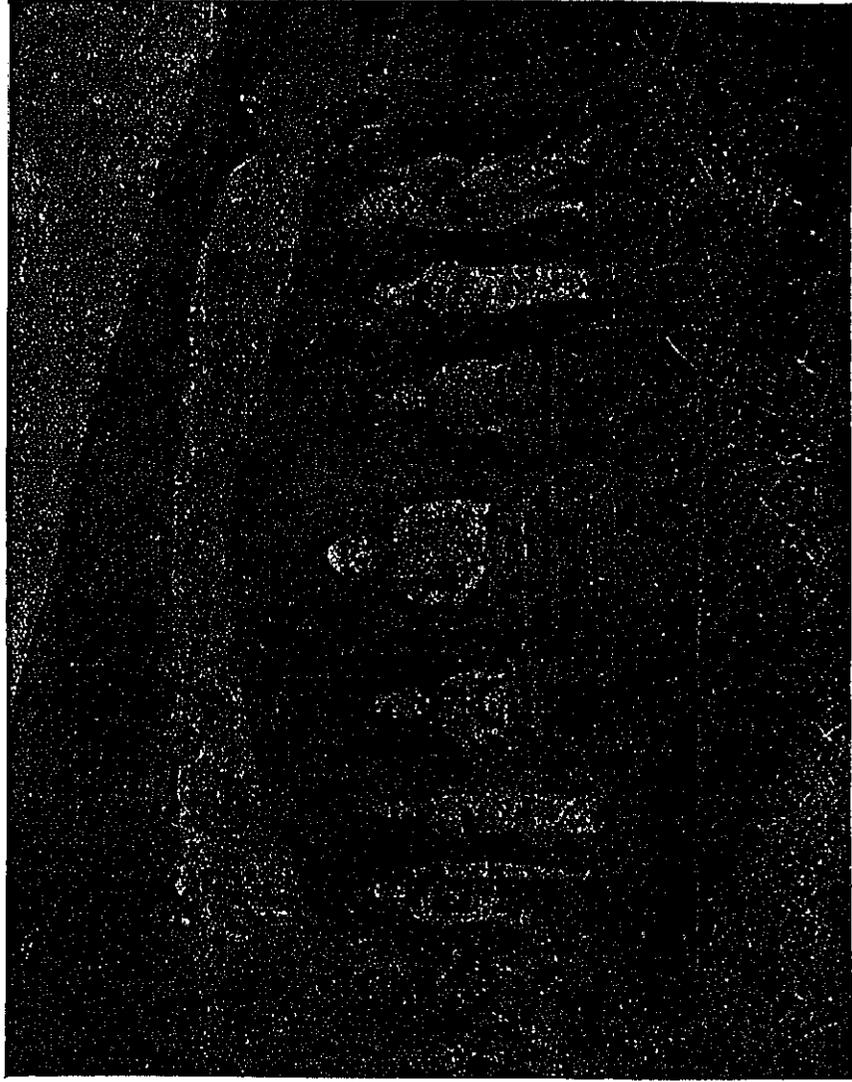
9. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : LE BODHISATTVA REÇOIT L'OFFRANDE DE SUJATĀ.



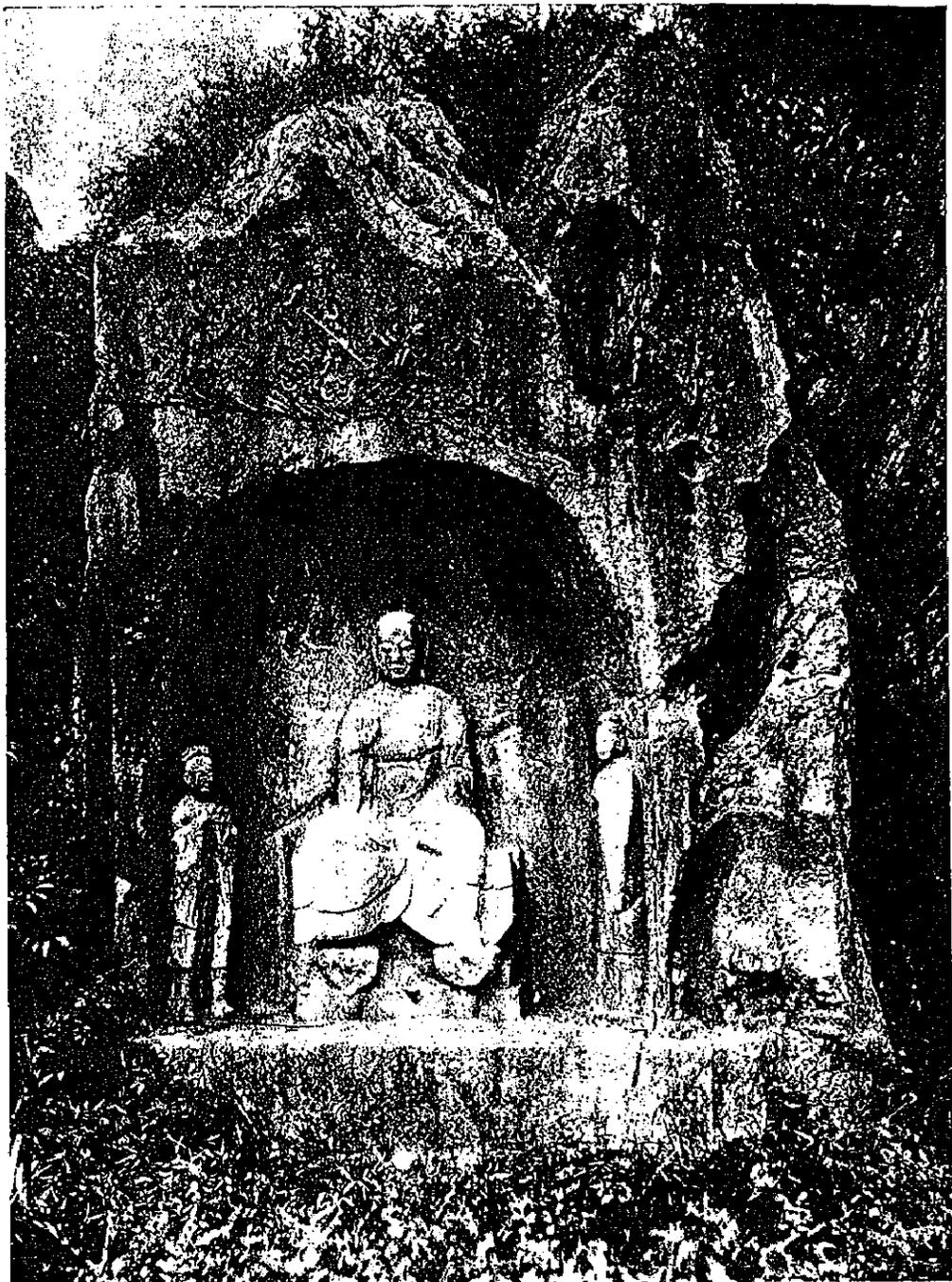
10. — HANG-TCHEOU. — FEI-LAI FONG : AVALOKITEŚVARA À QUATRE FACS ENTRE QUATRE VAJRAPĀṆI.



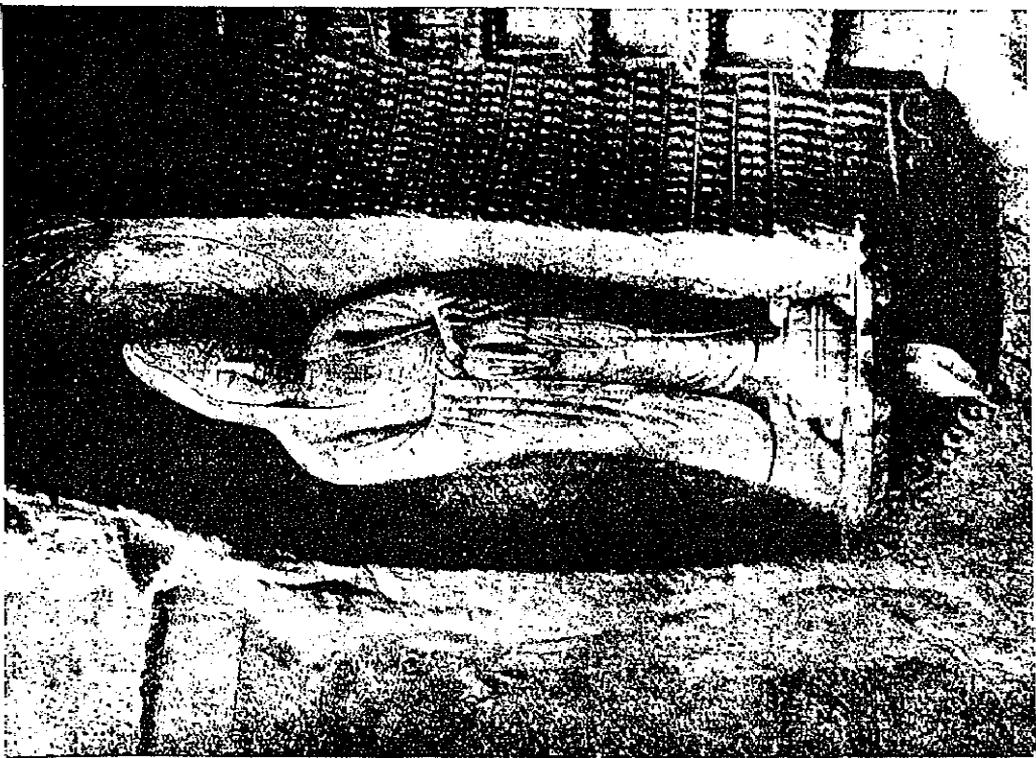
12. — HANG-TCHEOU. — TSING-LIN FONG : LE BUDDHA VAIROCANA ENTRE SAMANTABHADRA ET MAÑJUÇRI.



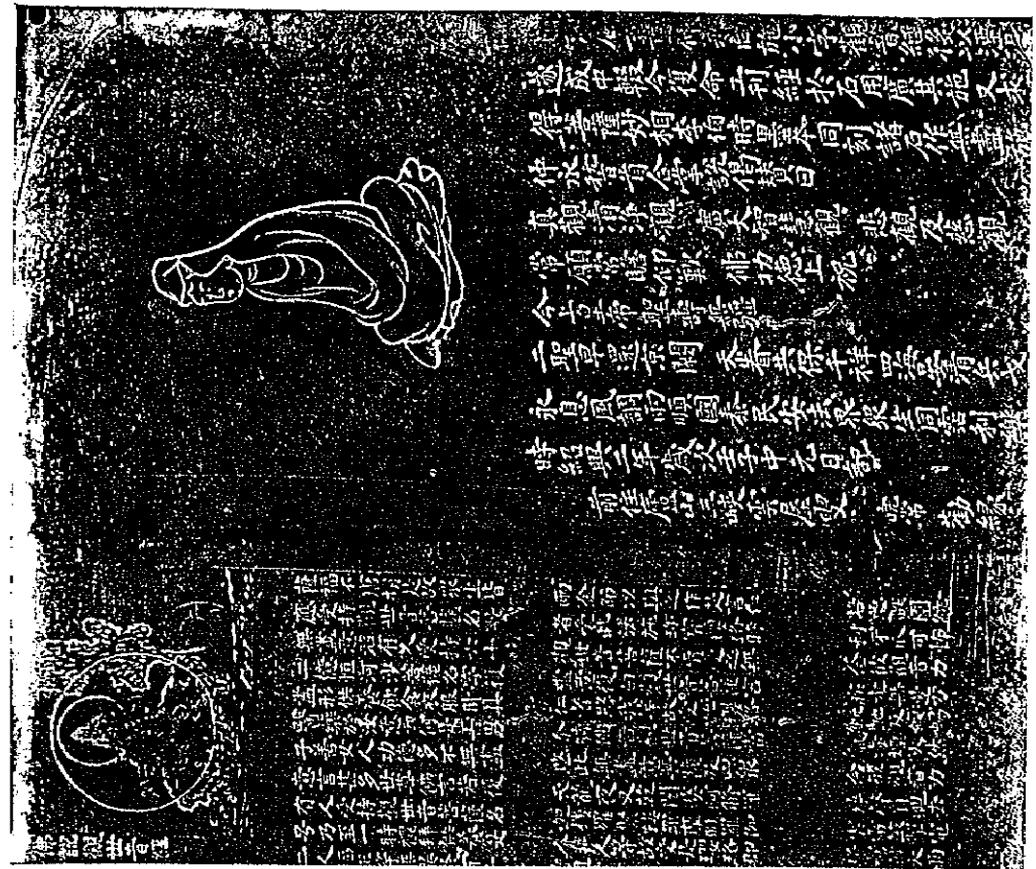
12. — HANG-TCHEOU. — ÇHE-FO YUAN : AMITĀBUA ENTRE AVOLONITEÇYARA ET MAHĪSTHĀRAPĀTĀ.



13. — HANG-TCHEOU. — CHE-FO YUAN : KṢITIGARBHA (Ti-tsang).



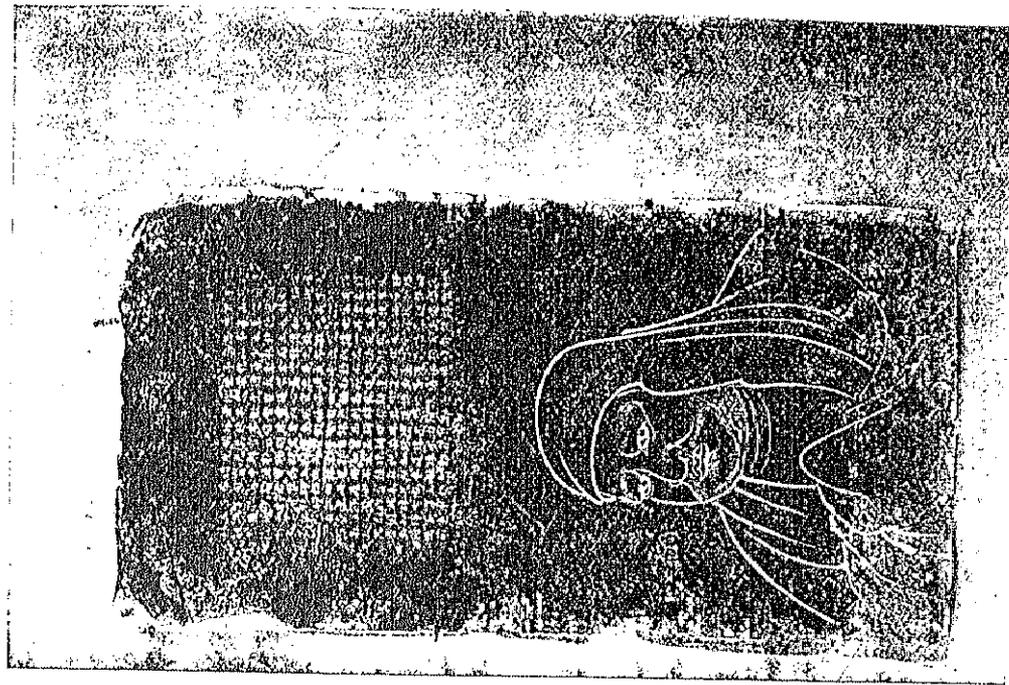
14. — HANG-TCHEOU. — YEN-KIA TONG : STATUE DE KOUAN-YIN À GAUCHE DE L'ENTRÉE.



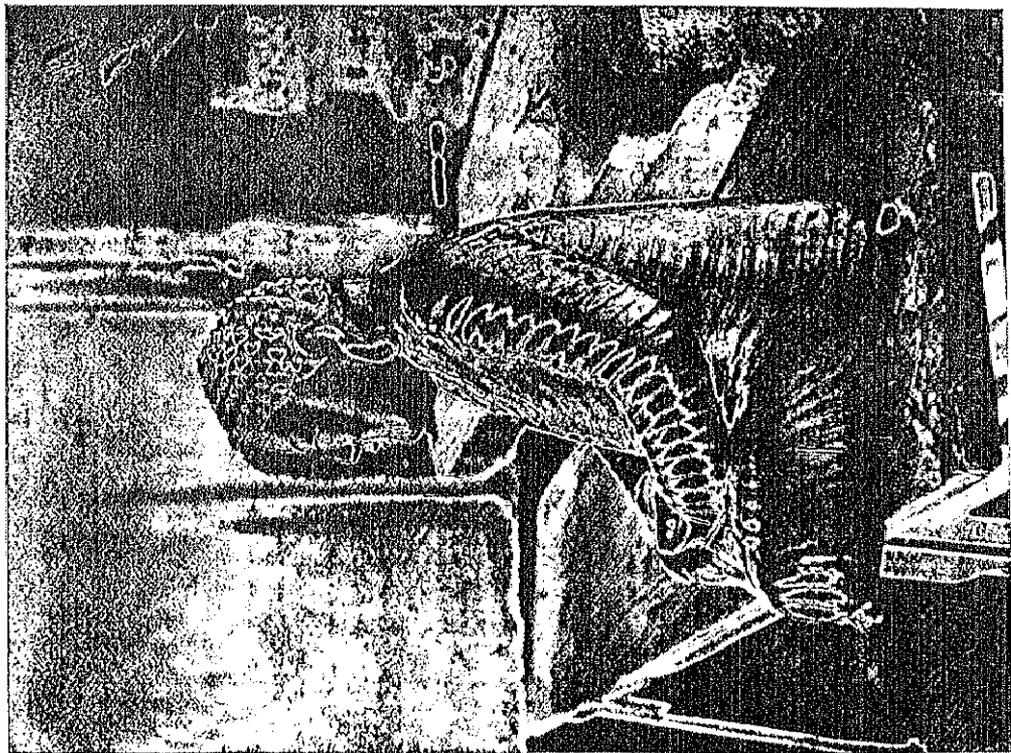
15. — HANG-TCHEOU. — LIEOU-HO T'A : KOUAN-YIN, DESSIN DE LI LONG-MIEN.



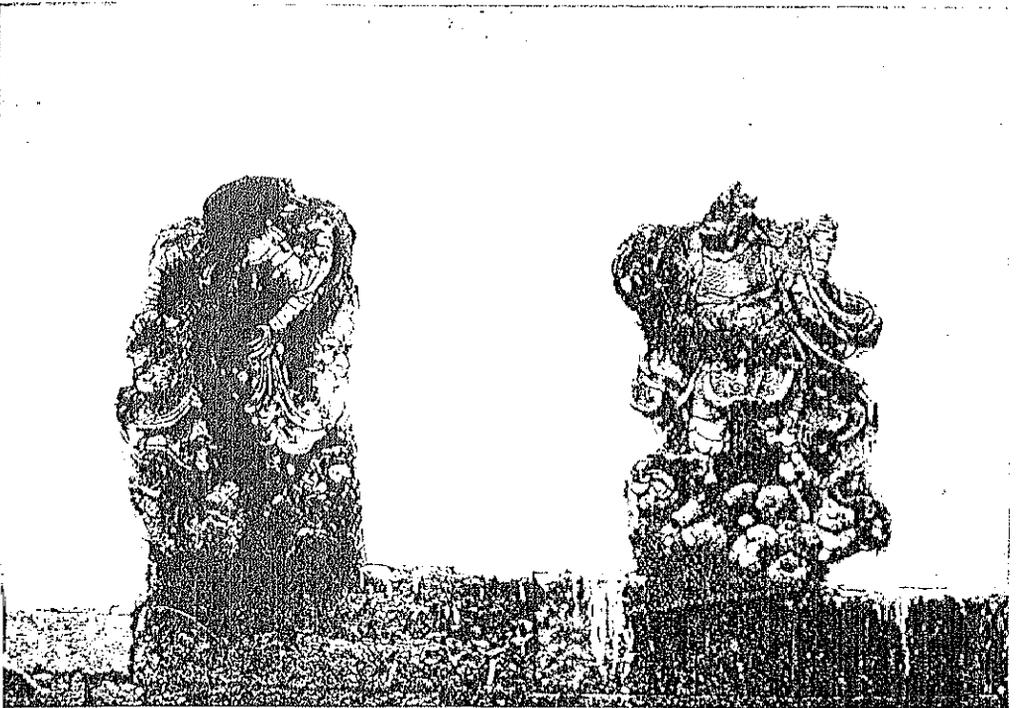
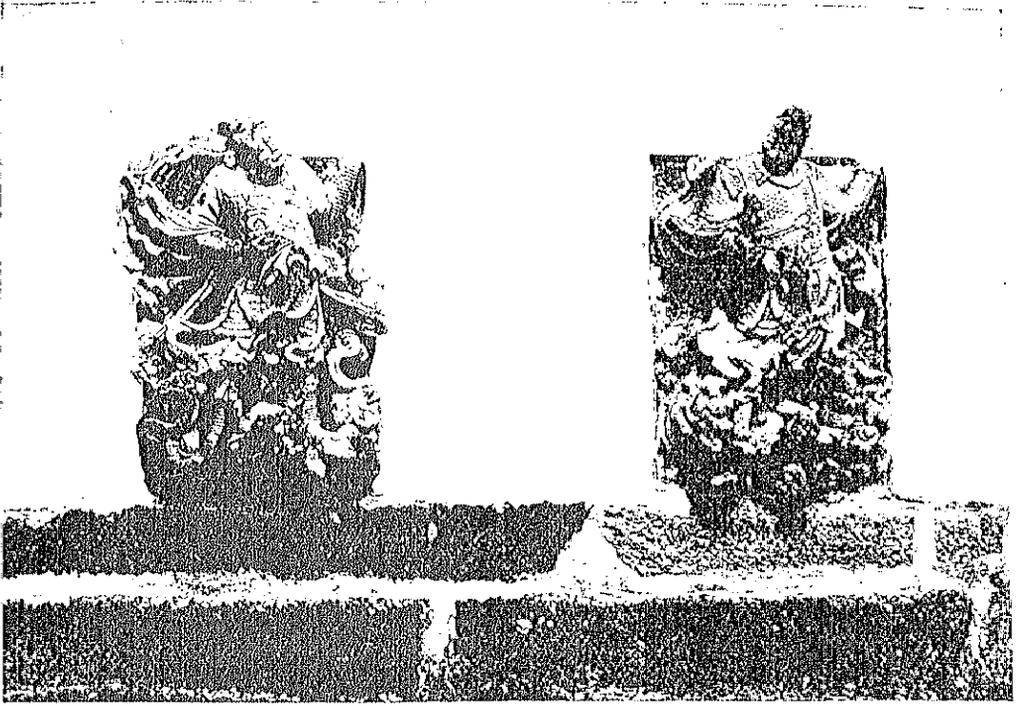
16. — HANG-TCHEOU. — LIEOU-HO T'A : HUAN-WOU CHANG-TI.



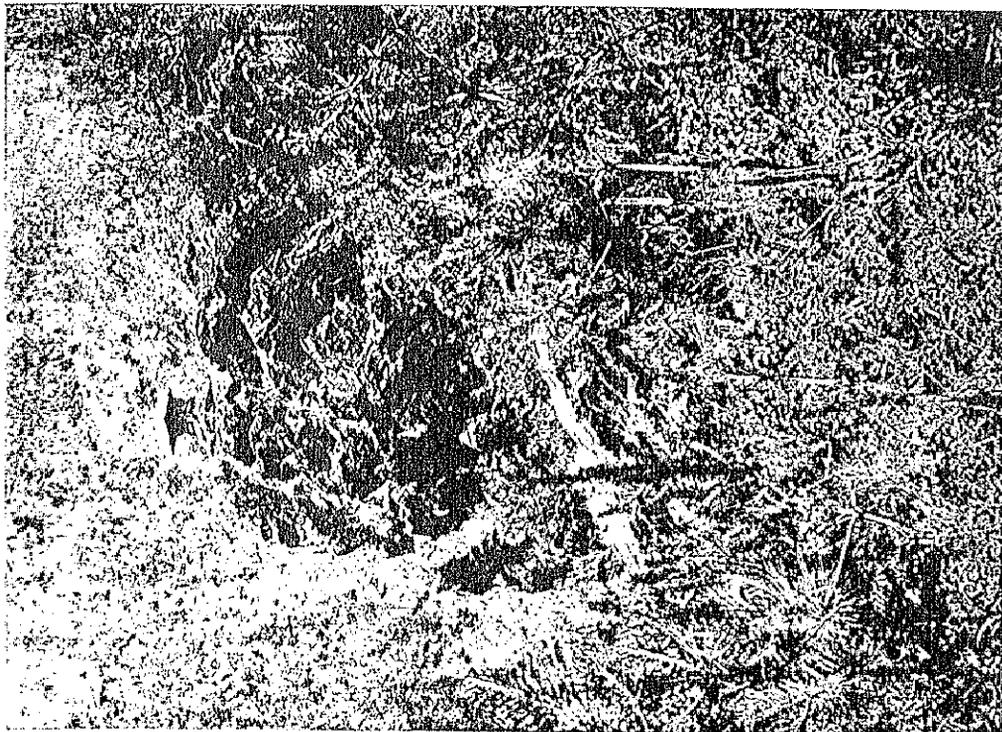
18. — NING-PO. — YEN-K'ING SEU: PORTRAIT DU BONZE TAO-SIM



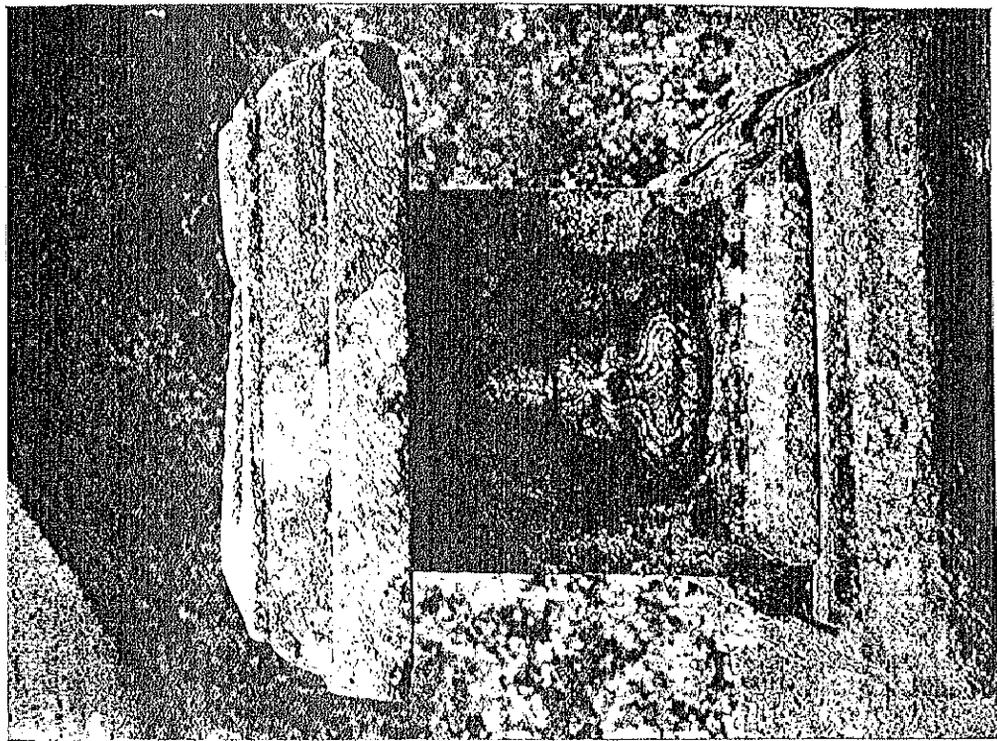
17. — CHAO-HING. — LE BUDDHA VIPASYIK.



19-20. — NING-PO. — A-YU-WANG SSEU : STATUES DES QUATRE T'HEN-WANG.



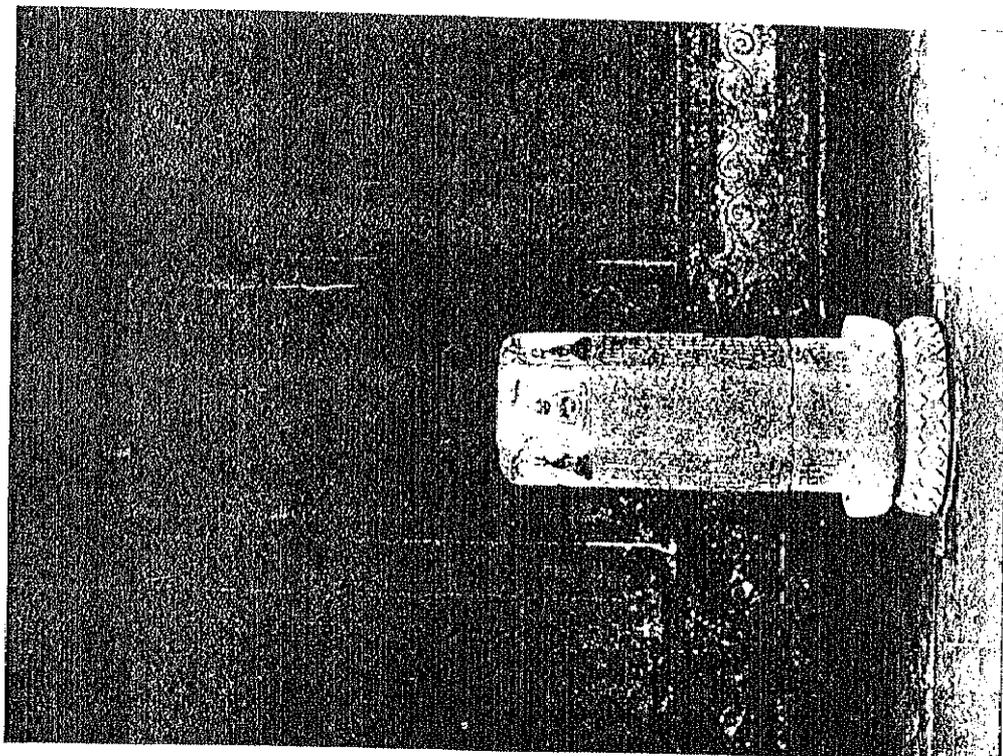
21. — NING-PÔ. — A-YU-WANG SSEU : LE SITE DE L'INVENTION
DE LA RELIQUE.



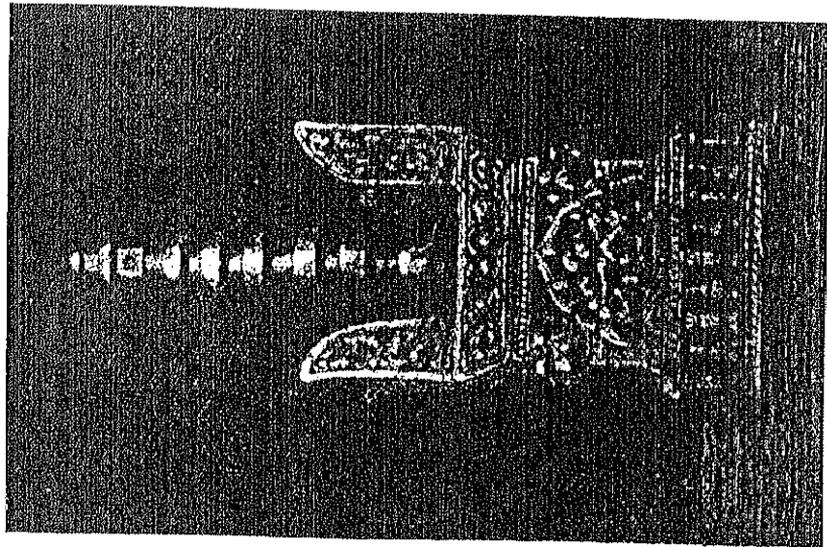
22. — NING-IO. — A-YU-WANG SSEU : STÛPA COMMÉMORANT L'INVENTION
DE LA RELIQUE.



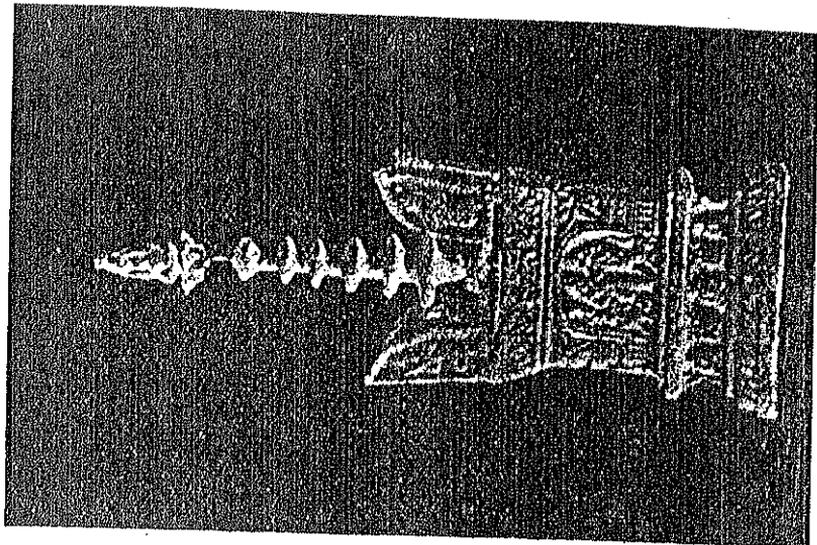
24. — NING-PO. — A-YU-WANG SSEU: PIERRE DE KOUEI-TSEU-MOU.



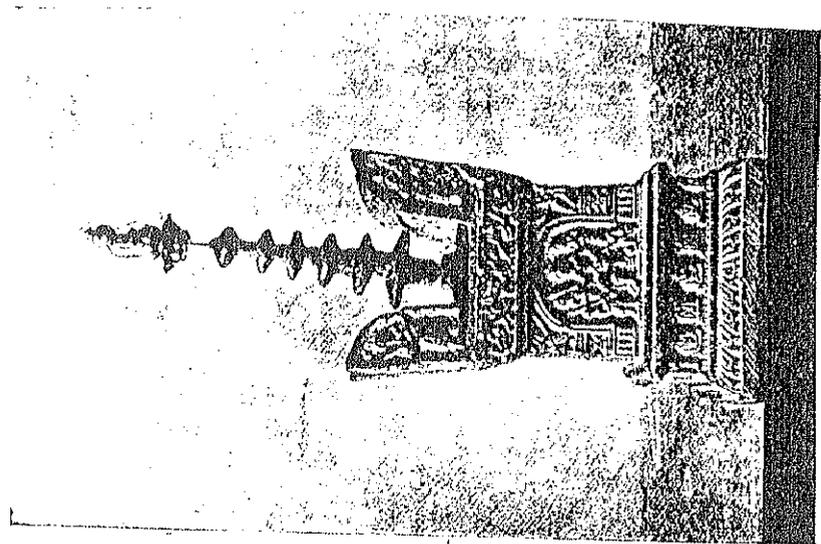
23. — NING-PO. — T'IKEN-TONG SSEU: FRAGMENT D'UN KING-TCHANG.



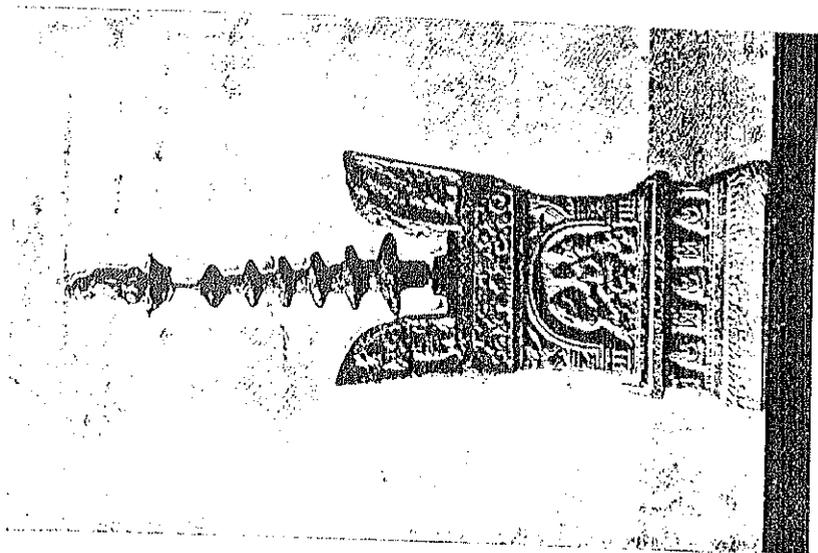
25. — NING-PO, — A-YU-WANG-SSEU : LE STÛPA
D'ÀÇOKA.



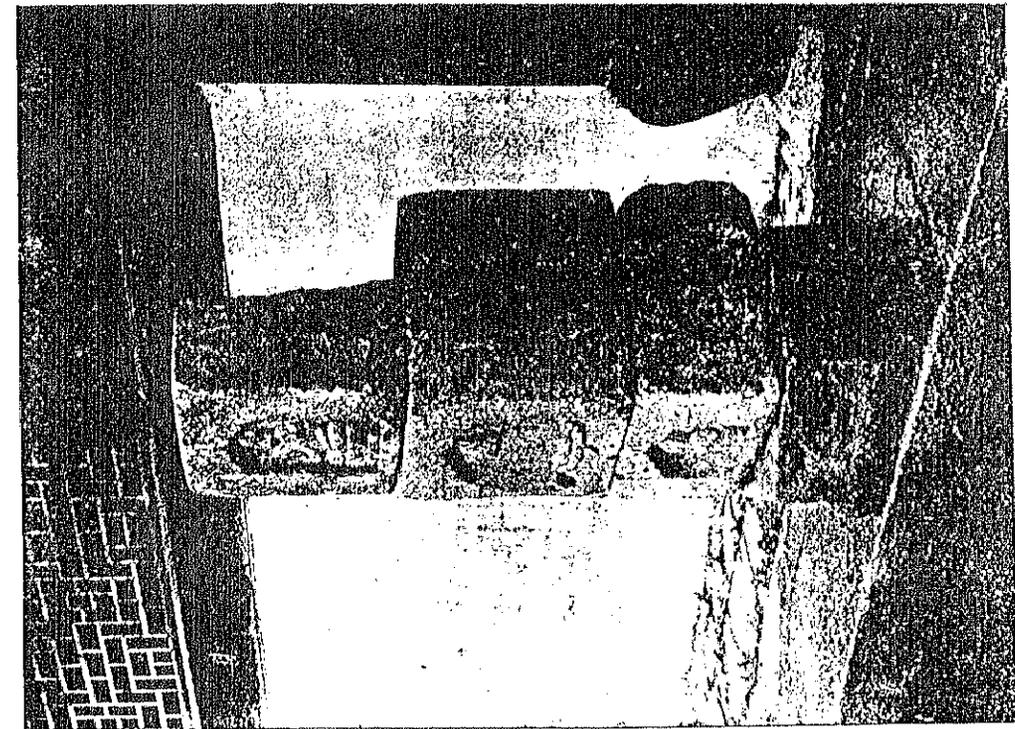
26. — T'ÏEN-T'AI-CHAN. — TS'ING-KOUO SSEU : LE STÛPA
DU ROI DE WOU-YUE, FACE ANTERIEURE.



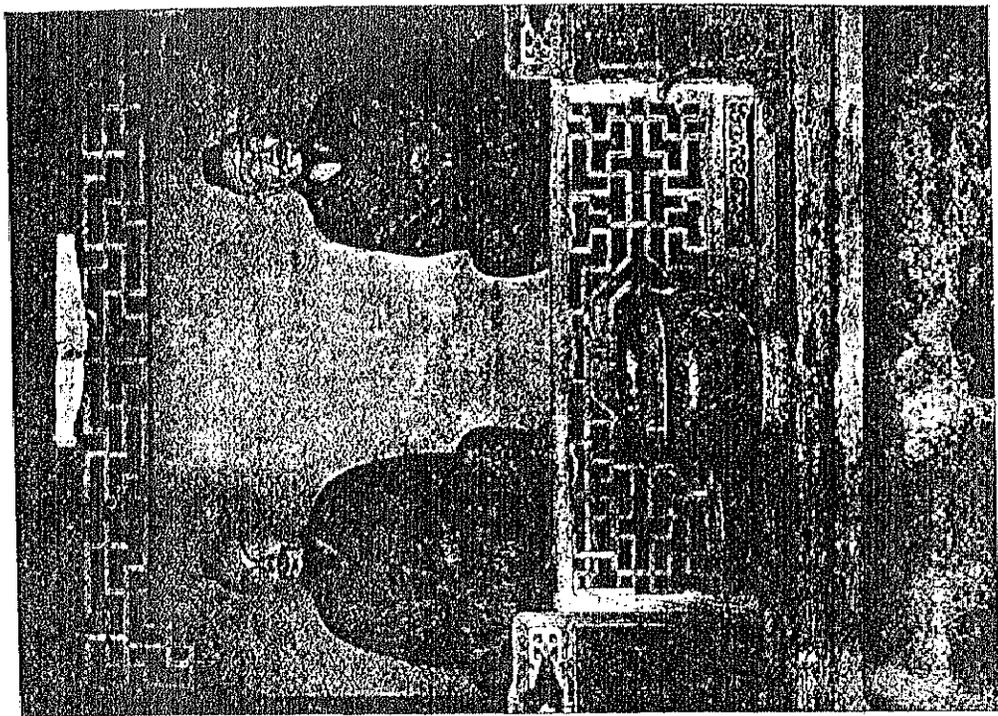
28. — T'IKEN-T'AI CHAN. — LE STÛPA DU ROI
DE WOU-YUE, FACE GAUCHE.



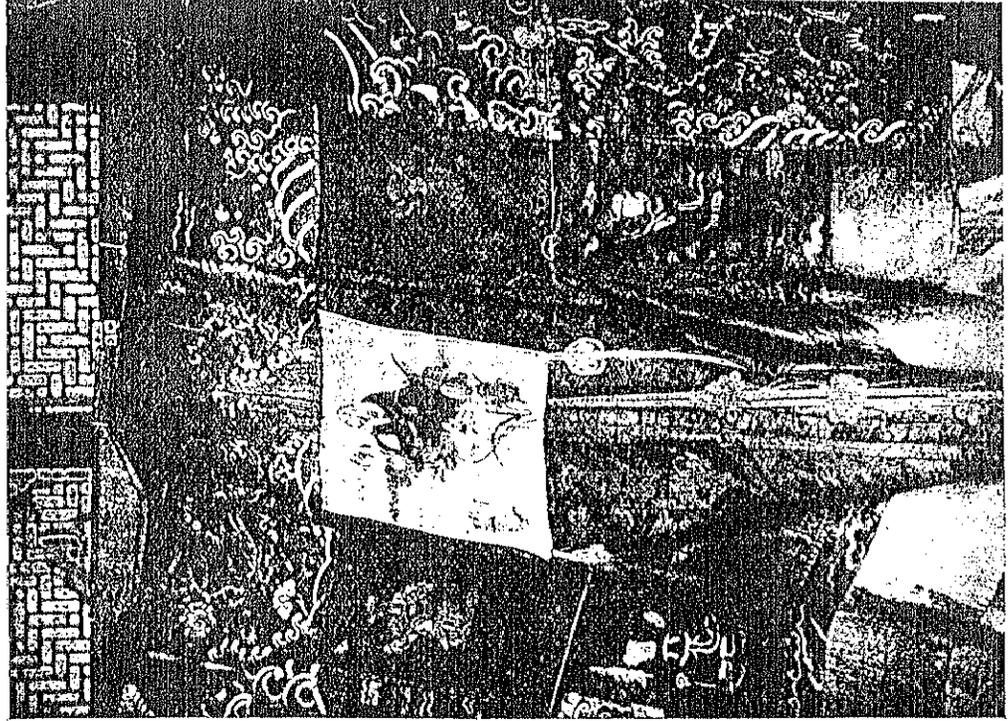
27. — T'IKEN-T'AI CHAN. — LE STÛPA DU ROI
DE WOU-YUE, FACE DROITE.



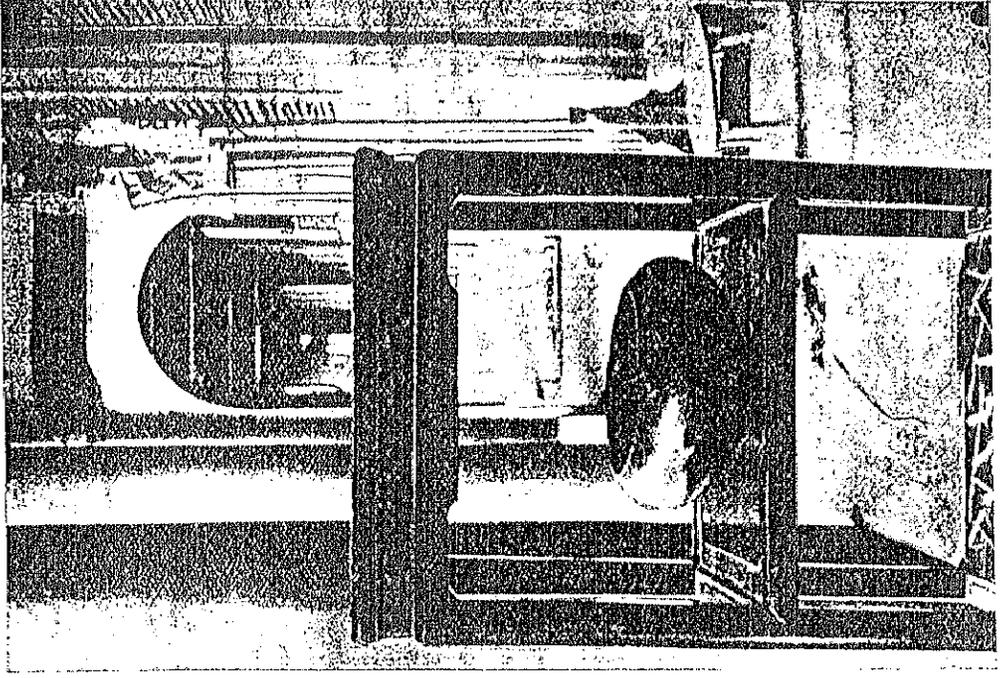
29 — T'AI-TCHEOU. — TCHEN-JOU SSEU : FRAGMENTS D'UN STÛPA.



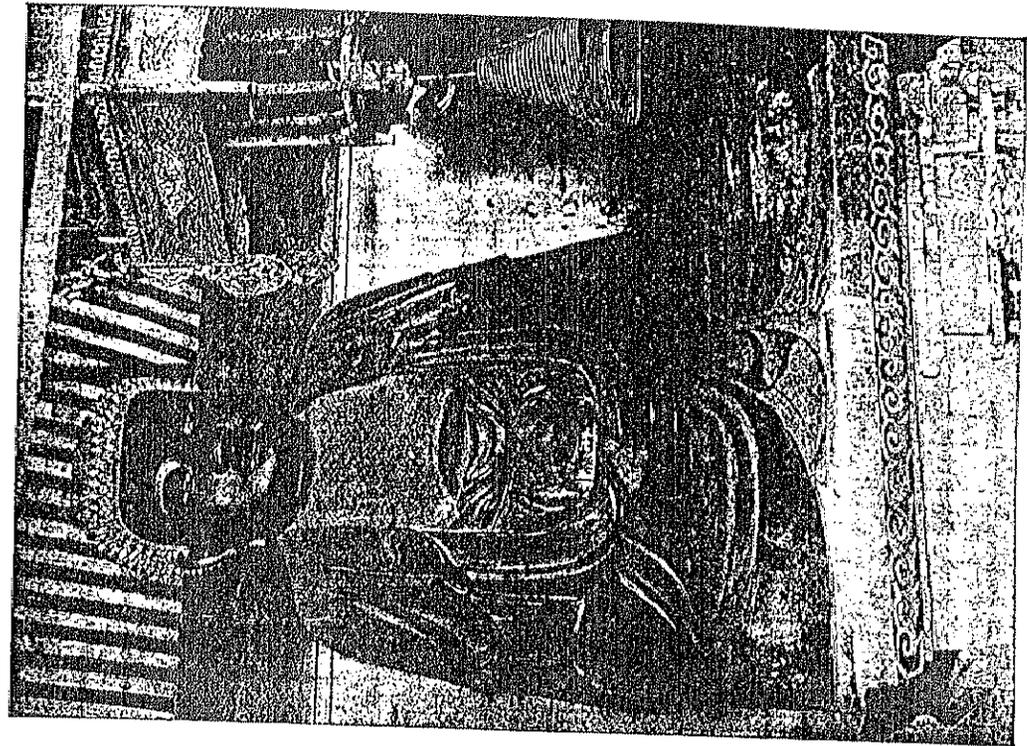
30. — T'ÏEN-T'AI CHAN. — TONG-PO KONG : PO-YI ET CHOU-TSI.



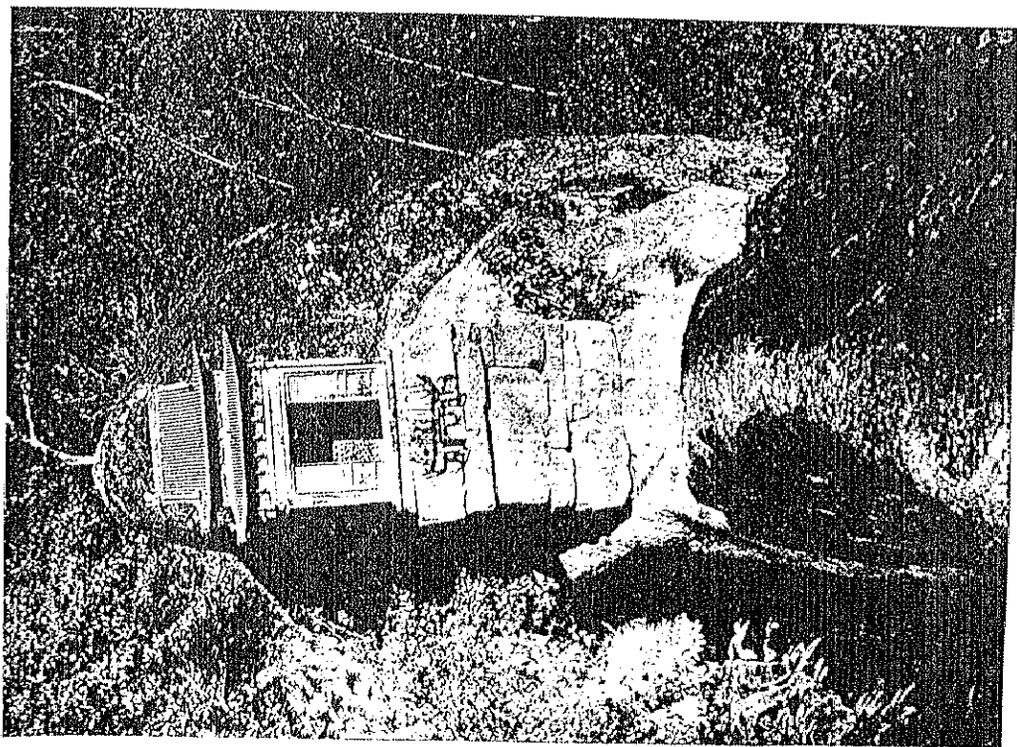
31. — T'HEN-T'AI CHAN. — KAO-MING SSEU : LE KAŞAYA DE TCHU-YI.



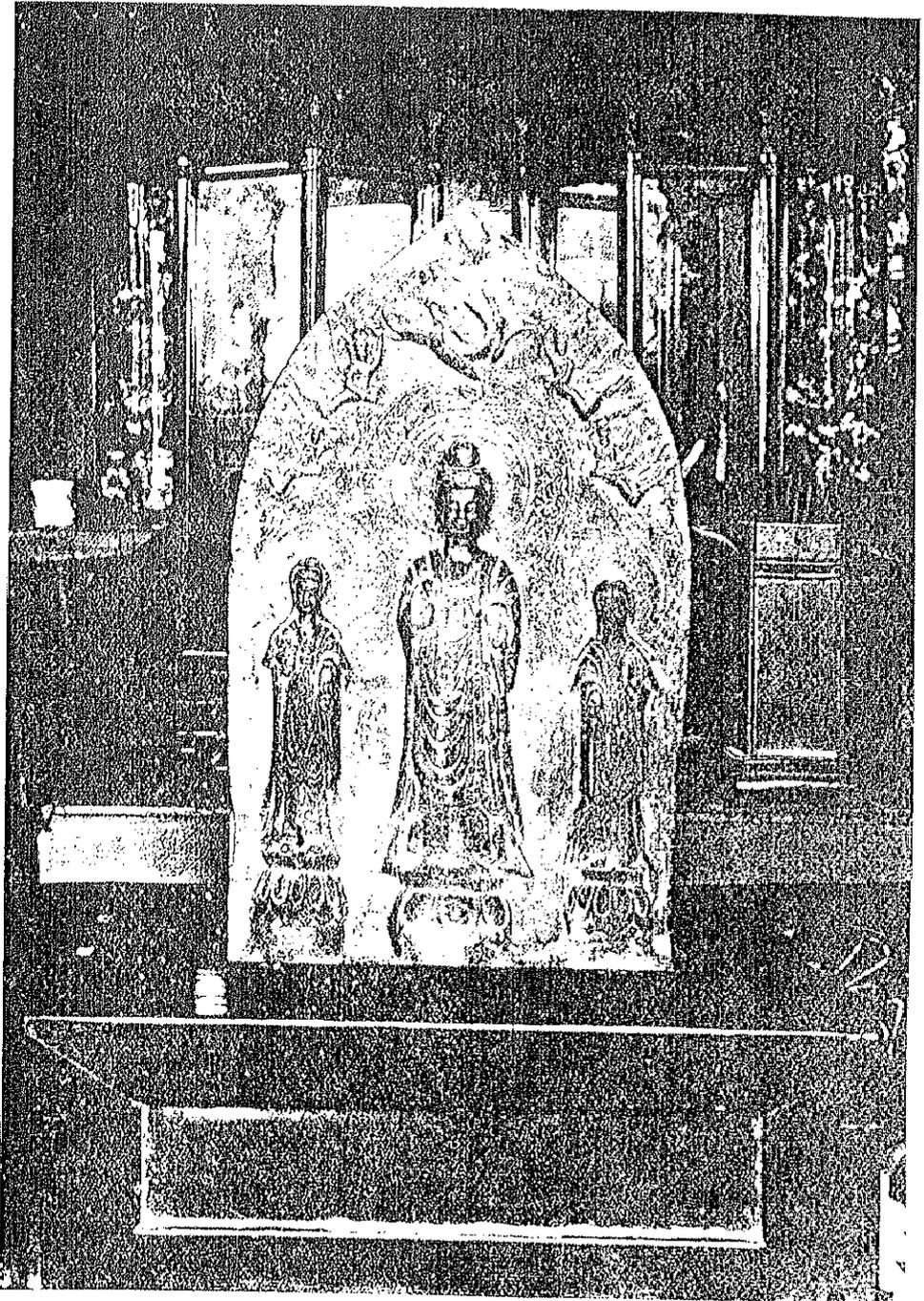
32. — T'HEN-T'AI CHAN. — KAO-MING SSEU : LE PATRA DE TCHU-YI.



34. — TCH'ANG-HIEN. — T'IE-FO SSEU : STATUE EN FER DU BUDDHA.



33 — T'IENT-T'AI CHAN. — CHE-LEA K'IAO : STUPE DES 500 ARHATS.



PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — Numismatique annamite. Par DÉSIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XL planches *Epuisé*
- II. — Nouvelles recherches sur les Chams. Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.
- III. — Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50
- IV. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1^{er}. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.
- V. — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ETUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1^{er}. — INTRODUCTION. — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.
- VI. — Le même. TOME II. (*Sous presse.*)
- VII. — Dictionnaire cham-français. Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. 40 fr.
- VIII. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. 15 fr.
- IX. — Le même. TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 20 fr.
- X. — Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUÉRHINOT, Paris, Leroux, 1908, in-8°. 15 fr.
- XI. — Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam. Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1^{er}. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 16 fr.
- XI^{bis}. — Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. 16 fr.
- XII et XII^{bis}. — Le même. TOME II et Album de Planches. (*Sous presse.*)
- XIII. — Mission archéologique dans la Chine du Nord. Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME 1^{er}. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1913, in 8°.
DEUXIÈME PARTIE. (*Sous presse.*)
- XIV. — Le même. TOME II. (*En préparation.*)
- XIII^{bis}-XIV^{bis}. — Le même. PLANCHES. 2 albums in-4°, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (*Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet: 150 fr.*)
- XV. — Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE. Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME 1^{er}. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 50 fr.
- XVI. — Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1913, in-8°. 15 fr.
- XVII. — Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. 40 fr.
- XVIII. — Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. 40 fr.

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-f°. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — Éléments de sanscrit classique. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.
- II. — Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.